

Denis CLARINVAL

LE DE-VASTE



PROLOGUE

Ce livre ne s'ouvre pas sur un monde déjà mort, mais sur un monde qui continue d'exister alors même que les puissances intérieures qui le rendaient habitable se retirent, se brisent ou se dispersent. Il ne part pas d'une apocalypse visible, d'un effondrement spectaculaire dont les débris suffiraient à imposer le sens, mais d'une dévastation plus profonde et plus nue, presque insidieuse, qui atteint d'abord les conditions mêmes de la présence. Ce qui vacille en premier n'est pas la pierre, mais la parole ; ce qui tombe n'est pas seulement la maison, mais la lumière ; ce qui se défait n'est pas d'abord le monde extérieur, mais l'accord fragile entre les êtres, les choses et le souffle qui les reliait. Ainsi se dessine le premier grand cycle de ce parcours, celui de l'effondrement du langage et du sens. Le silence n'y est pas paix, mais chute dans la bouche des vivants ; la lumière n'y élève plus, elle gît au sol comme un corps sans nom ; les enfants eux-mêmes y avancent déjà au bord des ruines ; la nuit n'y recueille plus, elle traverse les hommes sans les reconnaître ; et la langue, enfin, n'y trouve plus de demeure où reposer son poids. Ce premier mouvement ne décrit donc pas une simple crise d'expression, mais la perte d'un monde parlant. Les mots subsistent, les lèvres s'ouvrent encore, les jours passent, les gestes continuent ; pourtant quelque chose en eux ne touche plus juste, ne rejoint plus l'épaisseur des choses, ne sait plus habiter la terre, le pain, la nuit, le visage. C'est pourquoi l'entrée dans ce livre est si basse et si grave : il ne s'agit pas de chanter le désastre, mais de se tenir à l'endroit précis où l'humain commence à ne plus pouvoir faire monde avec ce qu'il voit, avec ce qu'il dit, avec ce qu'il traverse.

Mais l'effondrement du langage n'est encore que le seuil d'une dévastation plus intérieure. Lorsque la parole s'épuise, lorsque la lumière se défigure, lorsque la langue erre sans demeure, il s'ouvre au cœur des vivants un espace plus sombre, plus profond et plus difficile à nommer. C'est le deuxième grand cycle, celui de la mort ouverte. Ici, la mort n'est plus seulement ce qui attend au terme, ce qui prend un visage, un nom, une date, une sépulture. Elle devient béance intérieure, vide porté dans la chair même de ceux qui vivent encore. Le tombeau n'est plus au cimetière, sous la pierre et l'if, mais dans la poitrine, dans la mémoire, dans l'interruption même du souffle. Les ombres ne se contentent plus d'accompagner les corps ; elles portent des visages empruntés, elles troublent la singularité, elles chargent les traits de douleurs et d'absences qui ne se laissent plus situer. Le dieu lui-même, loin de venir avec la plénitude d'une présence souveraine, hésite à naître dans un monde trop dur pour lui ; il ne s'annonce que

comme faiblesse, comme tremblement, comme possibilité vulnérable du divin au plus bas de l'humain. Et le souffle du monde, au lieu de pénétrer encore les hommes, de faire de la terre, de la pluie, de l'arbre ou du pain des réalités respirées, se retire peu à peu d'eux, les laissant au milieu des choses sans que les choses puissent encore les atteindre en profondeur. Ce second mouvement est donc celui d'une métaphysique blessée, non au sens d'un système, mais au sens d'une expérience fondamentale : l'existence y découvre qu'elle porte en elle un vide qui ne se laisse ni combler ni sacraliser, qu'elle demeure exposée à des absences sans contour, qu'elle ne peut accueillir le divin qu'à la mesure d'une extrême pauvreté, et qu'elle risque à tout moment de ne plus sentir le monde autrement que comme décor, surface ou succession d'objets sans souffle.

Cependant le tragique ne s'arrête pas à cette intériorité. Ce qui se brise au-dedans finit par traverser les formes collectives de l'existence. Le troisième grand cycle est celui de la dévastation humaine, et il ouvre la perspective d'un monde où les hommes ne sont plus seulement atteints dans leur rapport au langage, à la mort ou au souffle, mais dans leur être-ensemble même. Les foules y errent sans visage ; les voix y tombent avant d'atteindre l'air ; les mains tremblent de n'avoir plus rien à offrir ; les villes s'écroulent en silence intérieur ; le cri demeure sans écho au carrefour des routes. Ce n'est plus seulement le drame de l'âme ou de la parole, mais la désagrégation de la communauté sensible. Les êtres continuent à se croiser, à travailler, à attendre, à partager parfois encore, mais ils le font sur fond d'effacement social, de dépersonnalisation, de froid commun. La ville, au lieu d'unir, disperse ; la foule, au lieu de rassembler, anonymise ; la voix, au lieu de porter, chute avant sa propre naissance. Dans ce troisième cycle, le tragique prend ainsi une tonalité historique et presque civique, sans jamais devenir pour autant un simple tableau social. Ce qui est en jeu n'est pas seulement la misère extérieure, mais la perte d'un espace humain où la présence de chacun pourrait encore répondre à celle des autres. La dévastation devient structure de coexistence. Même le partage le plus humble est menacé de n'être plus qu'un geste sans profondeur. Pourtant c'est précisément ici, au cœur de cette pauvreté collective, qu'apparaît l'une des trois braises essentielles du livre : le pain noir partagé dans le froid des hommes. Car si la foule peut perdre son visage et la ville son âme, il subsiste encore parfois, au bord de l'inhabitable, une fraternité nue, une table pauvre, une miche rompue entre des mains qui n'ont presque plus rien à offrir.

Cette braise ne nie pas la dévastation ; elle l'habite de l'intérieur en maintenant ouverte une possibilité de communauté tragique.

Le quatrième grand cycle pousse encore plus loin ce mouvement. Après l'effondrement du langage, après la mort ouverte, après la dévastation de l'humain en commun, vient la disparition de l'homme lui-même. Il ne s'agit pas ici d'une extinction spectaculaire, mais d'un effacement progressif dans un monde qui continue sans lui. Les pas s'effacent sur la neige des solitudes, les corps se tiennent dans la lumière brute du jour sans plus projeter d'ombre, les gestes retenus meurent dans les doigts, et finalement le monde tourne sans les hommes. Ce dernier cycle ne met donc pas en scène la destruction du réel, mais la possibilité tragique d'une superfluité humaine. Le monde persiste, les saisons passent, les formes du visible demeurent, mais l'homme n'y apparaît plus comme centre, ni même comme interlocuteur nécessaire. Il devient un être de trop dans un univers qui n'a plus besoin de lui pour continuer. C'est là sans doute la pointe la plus aiguë du livre, parce qu'elle retire jusqu'à la consolation secrète que donne parfois le malheur même, lorsqu'il laisse croire au moins que l'humain compte encore pour le monde. Ici, non. Le tragique atteint sa nudité extrême : le réel ne se défait pas avec l'homme, il le laisse derrière lui, il passe outre, il poursuit sa rotation silencieuse. Et pourtant, même à ce degré de déprise, quelque chose refuse encore de céder entièrement au néant.

Car ce livre, si noir soit-il dans son parcours, n'est pas un livre du pur écrasement. Trois braises le traversent de part en part, trois persistances minuscules mais décisives, trois formes de survivance qui empêchent le tragique de se refermer sur une simple stérilité. La première est celle des enfants. Non parce qu'ils seraient innocents au sens d'une pureté préservée, mais parce qu'ils marchent encore là où les adultes ne voient plus qu'un lieu perdu. Ils ramassent des débris, dessinent dans la poussière, lèvent les yeux vers un merle ou une fenêtre vide, inventent des passages au bord des ruines. Ils ne sauvent rien, ils ne réparent rien, mais ils maintiennent dans leur pas même une relation obstinée au possible. La deuxième braise est celle du pain partagé. Elle est plus basse encore, plus humble, plus quotidienne. Elle ne relève d'aucune exaltation fraternelle ; elle tient dans un quignon, dans une table, dans un geste de la main. Mais ce geste suffit parfois à démentir silencieusement l'effondrement général. Tant qu'un pain passe de l'un à l'autre, tant qu'une main réserve une part pour celui qui rentrera tard, tant qu'une soupe fume encore devant plusieurs visages, le monde n'est pas entièrement livré à la déliaison. La troisième braise enfin est celle des cendres qui tentent encore de parler.

Elle est la plus fragile de toutes, car elle ne promet même plus la flamme. Elle dit seulement que tout ce qui a brûlé ne s'est pas entièrement réduit au silence, que le feu laisse derrière lui une mémoire grise, une poussière chaude, un reste capable encore d'appeler une bouche, une écoute, une veille. Cette troisième braise donne au livre sa tonalité la plus juste : non l'espérance, non le salut, non le retour triomphant du sens, mais la survivance d'un témoin pauvre au milieu des ruines.

Ainsi ces quatre grands cycles ne composent pas seulement une architecture thématique ; ils dessinent une véritable traversée. On part de la chute du langage et de la lumière, on descend vers le vide intérieur de la mort ouverte, on passe par la dévastation collective des formes humaines, et l'on va jusqu'à cette limite où le monde semble pouvoir continuer sans l'homme. Mais à chaque seuil, trois braises empêchent la clôture du désastre : l'enfance, le pain, les cendres parlantes. Elles ne rachètent rien. Elles ne compensent pas les pertes. Elles ne transforment pas le tragique en promesse. Elles sont plus modestes et plus graves : elles rendent seulement le tragique habitable. C'est pourquoi ce prologue ne doit pas être lu comme l'annonce d'un tombeau littéraire, mais comme l'ouverture d'un espace de veille. Ce livre regarde la dévastation sans détour, mais il ne le fait ni pour s'y complaire ni pour la conjurer par quelque illusion supérieure. Il se tient au contraire au plus près de ce qui demeure, de ce qui résiste encore dans le presque rien, de ce qui continue à respirer au ras de la cendre. S'il a une nécessité, elle est là : apprendre à voir comment un monde peut se briser sans cesser d'appeler une parole, comment l'homme peut s'approcher de sa propre disparition sans perdre tout à fait la possibilité d'une présence, comment les restes mêmes — un enfant, un pain, une cendre — peuvent devenir les derniers foyers d'une vérité vivante.

LE SILENCE QUI S'EFFONDRE DANS LA BOUCHE DES VIVANTS

Ce premier poème ouvre le cycle sous le signe d'une parole brisée au dedans d'elle-même. Il ne s'agit pas d'un simple mutisme, mais d'un effondrement plus profond, où la voix perd sa demeure. Le silence n'y apparaît ni comme paix ni comme recueillement, mais comme chute intérieure du langage. Les vivants continuent à marcher, à manger, à se regarder, mais quelque chose en eux ne parvient plus à parler. Le poème explore cette fracture originelle où la bouche demeure ouverte sur un monde sans réponse. À travers elle, c'est toute la communauté humaine qui se trouve atteinte dans son pouvoir de présence. Pourtant, sous les décombres mêmes de la parole, subsiste encore une braise fragile de relation. Le texte se tient ainsi au point où le langage vacille sans être tout à fait aboli.

Le matin se levait sur des maisons déjà closes,
 Comme un linge trop lourd qu'aucune main ne relève,
 Et l'air portait au front la pâleur d'une sentence,
 Comme si chaque rue gardait la trace d'un refus.
 Rien ne venait du seuil, ni plainte, ni voix humaine,
 Seulement le froissement d'un jour tombé trop bas,
 Seulement ce grand vide au bord des lèvres closes,
 Où la parole errait sans retrouver son nom,
 Comme un oiseau blessé cherchant encore sa branche
 Dans un ciel sans appel, durci par le mutisme.

Le silence n'était ni paix ni retenue sainte,
 Il n'avait pas le poids des soirs où l'âme écoute,
 Ni la douceur de l'ombre au revers des feuillages,
 Ni l'humble gravité des chambres qui veillent.
 Il tombait tout à coup dans la bouche des hommes
 Comme un toit qui se rompt sur la table du pauvre,
 Comme une pierre noire au fond d'une eau dormante,

Et les mots, sous ce choc, se brisaient dans la gorge,
Avant même d'avoir touché l'air de ce monde,
Avant même d'avoir reconnu leur naissance.

Les vivants avançaient avec des lèvres mortes,
Portant au coin des dents une cendre tenace,
Comme si l'on avait cousu dans leur visage
Le reste d'un ancien langage dévasté.
Ils ouvraient par moments la bouche sur le jour,
Mais rien n'en sortait plus qu'un souffle sans mémoire,
Qu'un frisson arrêté dans l'ombre du palais,
Qu'un mouvement cassé contre un mur invisible.
Ainsi marchait la foule au bord d'elle-même absente,
Habitée par des mots qui n'avaient plus de porte.

On aurait dit parfois qu'une syllabe obscure
Remuait sous la langue avec la peine d'un fruit,
Qu'elle cherchait en vain à percer son écorce,
À traverser la nuit logée dans les gencives.
Mais le silence alors, plus prompt que toute grâce,
Se rabattait sur elle avec la force d'un plomb,
Et la petite lueur de parole naissante
Retombait dans la chair comme un noyau stérile.
Nul cri, nulle clameur, nul grand fracas visible :
Seulement l'éboulement intérieur de la voix.

Les places conservaient le contour des paroles,
Comme un sol garde encore l'empreinte d'une source
Longtemps après le retrait du dernier filet d'eau.
On voyait sur les murs d'anciennes inscriptions,
Des traces de discours, des promesses séchées,
Des noms presque effacés sous la pluie des années ;
Mais rien ne répondait aux lettres survivantes,
Et leur maigre lueur se perdait dans la chaux.

Le monde avait gardé les formes du langage,
Sans pouvoir désormais en porter le souffle vif.

Le pain reposait là sur les tables muettes,
Le couteau, le bol d'eau, la chaise contre la porte,
Tout ce qui d'ordinaire appelle une parole
Pour faire de la faim une humble communauté.
Mais les mains, cette fois, partageaient sans parole
Comme on se passe un deuil dans l'hiver des familles ;
Le regard seul glissait d'un visage à l'autre rive,
Avec cette pudeur des douleurs sans recours.
Même le pain semblait, sous les doigts qui le rompaient,
Porter une tristesse étrangère à la farine.

Parfois un enfant seul, dans la poussière blanche,
Prononçait à mi-voix un nom simple de chose,
Le nom d'un chien perdu, d'une lampe, d'un arbre,
Comme pour éprouver si le monde répondait.
Alors tout demeurait plus immobile encore,
Comme si l'univers, frappé dans sa racine,
Craignait le moindre son venu d'une bouche neuve.
L'enfant baissait les yeux, surpris de tant de vide,
Et reprenait sa marche au long des murs lézardés,
Avec au fond du cœur une honte sans faute.

Il est des silences hauts comme des cathédrales,
Où l'âme entre à pas lents, dépouillée, recueillie ;
Mais celui qui régnait dans la bouche des hommes
N'ouvrait sur aucun ciel, n'élevait rien en eux.
Il fermait au contraire la moindre issue intérieure,
Écrasant la pensée sous son plafond trop bas,
Réduisant tout regard à l'angle d'une survie,
Et la main à tenir ce qui pouvait tomber.

Ce n'était pas le mutisme austère des vieillards,
Mais le sceau de la peur posé sur l'humaine bouche.

Ainsi la langue errait loin de ses anciennes chambres,
Comme une exilée nue dans les couloirs du vent.
Elle ne savait plus où déposer ses charges,
Ni comment habiter la chair qui l'avait portée.
Les verbes s'épuisaient contre des fronts fermés,
Les noms perdaient leur sève au bord des choses nues,
Et les phrases, jadis capables de passage,
Se courbaient sous le poids d'une opaque inertie.
Chaque mot devenait une pierre sans usage
Dans la paume usée d'un monde sans demeure.

Le soir venait pourtant, avec sa lampe basse,
Avec son linge gris sur les épaules des toits,
Comme s'il apportait un pardon de pénombre
À ceux qui n'avaient plus la force de parler.
Mais même dans ce calme au bord des vitres pauvres,
Le silence gardait son visage d'effondrement ;
Il ne se faisait pas plus tendre ni plus habitable,
Il prolongeait la chute au cœur des respirations.
Les bouches se fermaient comme des portes d'église
Après le dernier chant d'un peuple dispersé.

Il arrivait qu'un homme, au milieu d'une cour,
Lève soudain la tête avec l'ombre d'une phrase,
Comme si quelque chose, à travers tant de ruines,
Cherchait encore en lui la route de la voix.
On voyait son cou trembler, sa poitrine se tendre,
Un reste de chaleur monter vers les mâchoires ;
Mais l'air même semblait se durcir contre lui,
Et le mot désiré, sans atteindre les lèvres,

Retournait dans le corps avec une douleur sourde,
Comme une eau reconduite au fond d'un puits muré.

Les femmes sur le seuil, dans la buée du linge,
N'avaient plus que les yeux pour nommer la journée.
Elles savaient pourtant le poids des choses simples,
Le bruit du bois coupé, l'odeur du feu qui prend,
La faim d'un enfant pâle, la peur d'un père absent,
La fatigue des draps, l'usure des saisons ;
Mais ce savoir restait prisonnier de la bouche,
Sans parvenir au monde par l'étroit des paroles.
Le réel s'entassait en silence dans leurs mains
Comme une eau retenue derrière une digue brève.

Les vieillards, quant à eux, portaient dans leur mémoire
De longues réserves de récits et de noms,
Des noces, des récoltes, des visages perdus,
Des morts alignés doux sous l'if du cimetière ;
Tout un peuple de jours demandait à renaître.
Mais lorsqu'ils entr'ouvraient leurs lèvres fatiguées,
Le passé lui-même se heurtait à la pierre,
Et l'histoire demeurait suspendue dans leurs yeux.
Ainsi le temps se brise quand la bouche se ferme :
La mémoire sans voix devient cendre sans flamme.

Les chiens n'aboyaient plus qu'à peine dans les cours,
Les coqs retenaient bas l'éclair de leur annonce,
Et même les arbres, le long des chemins blancs,
Avaient l'air de pencher sous un ordre invisible.
Comme si la défaite entrée dans l'homme d'abord
Gagnait ensuite les choses par lente contagion.
Le vent lui-même allait avec une prudence sombre,
De peur peut-être aussi d'éveiller dans les pierres

Quelque douleur plus vieille encore que la parole,
Quelque blessure ouverte avant le premier cri.

Il faut imaginer la fatigue de ces lèvres,
Non la fatigue simple après une longue plainte,
Mais celle d'un seuil rompu sous le passage du vide,
Celle d'une arche fendue en pleine respiration.
Parler demandait plus que courage ou patience :
Il eût fallu rouvrir la chambre du dedans,
Dégager sous les blocs la source ensevelie,
Et croire encore au pont qui mène jusqu'à l'autre.
Or l'autre se tenait dans la même ruine,
Avec sa bouche close au bord du même abîme.

Alors naquit peut-être une fraternité sombre,
Non celle qui se dit en formules d'assemblée,
Mais celle qui se voit dans l'inclinaison des têtes,
Dans le pain noir transmis d'une paume à l'autre paume,
Dans le verre d'eau claire avancé sans un mot,
Dans la chaise poussée près du feu qui s'éteint.
Le silence brisait la parole des vivants,
Mais il ne consumait pas tout à fait leurs gestes ;
Et parfois un regard, plus fidèle qu'un discours,
Recousait un instant le tissu déchiré.

Pourtant ce mince fil ne suffisait pas encore
À rendre au monde entier sa demeure de langue.
Ce qui tombait dans l'homme était trop vaste et lourd,
Comme une nef entière écroulée dans la bouche.
Les dents gardaient au fond l'éclat de cette chute,
La salive elle-même en portait l'amertume,
Et chaque respiration rencontrait dans le thorax
Le gravier d'un édifice anciennement sacré.

On vivait désormais avec, dans la parole,
La poussière d'un temple effondré sur sa source.

Le jour suivant passait semblable au jour précédent,
Avec sa même cendre au bord des fenêtres basses,
Avec sa même lenteur dans les membres humains,
Comme si rien jamais ne pourrait se relever.

Mais sous cette apparence d'immobile ruine
Quelque chose insistait, faible et presque inaudible :
Non point une parole déjà prête à renaître,
Ni même la promesse d'un matin plus clément,
Seulement la douleur obscure d'être privé
De ce qui faisait jadis du souffle une adresse.

Car le plus grand malheur n'était pas de se taire,
Mais de sentir en soi la forme de la voix
Sans pouvoir la conduire jusqu'à sa juste rive.
Le silence effondré dans la bouche des hommes
Laissait intacte au fond la nostalgie des mots,
Comme un jardin perdu continue dans la mémoire
À parfumer la nuit de ceux qui l'ont quitté.
Ainsi l'absence même devenait témoignage :
Si la parole manque, c'est qu'elle fut demeure,
Et que sa perte encore brûle dans l'homme nu.

Quelques-uns, dans les champs, parmi les herbes rudes,
Parlaient pourtant aux pierres, aux bêtes, aux nuages,
Non pour être entendus, mais pour sauver du néant
Le vieux mouvement du monde allant vers la parole.
Le sillon, la haie basse, un merle sur la clôture,
Recevaient ces mots pauvres avec plus de bonté
Que les villes fermées sur leur gorge de suie.
La terre, quelquefois, rendait mieux qu'aucun homme

Le peu qu'on lui confiait dans la fatigue du soir :
Un souffle moins brisé revenait du silence.

Alors apparaissait, dans l'ombre de la gorge,
Non la voix souveraine et pleine des anciens jours,
Mais une lueur frêle, une avancée fragile,
Comme lorsque la braise hésite sous la cendre.
Un mot montait parfois, très simple, presque pauvre,
Le mot pain, le mot nuit, le mot main, le mot frère ;
Il ne triomphait pas du grand effondrement,
Il s'y frayait à peine un étroit passage d'air,
Et déjà l'on sentait combien sa mince force
Tenait tout entière au tremblement qui la portait.

Peut-être est-ce ainsi que recommence la langue,
Non dans l'éclat vainqueur des bouches retrouvées,
Mais dans une syllabe à demi secourue
Par le regard d'autrui, par le froid, par la faim,
Par l'enfant qui écoute au bord d'un mur de chaux,
Par la main qui partage un pain presque de pierre,
Par la fidélité des choses sans prestige.
Ce qui renaît alors n'est pas encore un chant,
Seulement la patience obscure de la bouche
Quand elle ose porter un mot parmi les décombres.

Mais la nuit revenait sur les toits et les granges,
Et l'on comprenait mieux, sous sa lampe blessée,
Combien l'homme est fragile lorsqu'il perd dans sa chair
La demeure sonore où son âme s'avance.
Il mange, il marche, il veille, il se penche, il travaille,
Il offre encore son dos aux charges du matin ;
Pourtant il n'habite plus entièrement le monde
Quand les mots, dans sa bouche, se couchent comme morts.

Une moitié de lui demeure au bord des lèvres,
Là où la voix s'effondre avant d'avoir paru.

Alors les morts eux-mêmes semblaient moins éloignés
Que ces vivants privés du passage de la voix.

Les morts ont leur silence, mais nul ne le leur impose ;
Ils reposent dans l'ombre où la bouche se ferme.

Les vivants, eux, portaient ce tombeau dans leur chair,
Cette clôture active au cœur de la parole,
Et leur souffle butait contre un marbre invisible.

Il y avait dans cela quelque chose de pire
Qu'une simple misère ou qu'un désastre social :
Une destitution du vivant dans son verbe.

Pourtant rien n'était clos tant qu'un seul être encore
Sentait sous sa langue un reste de chaleur,
Tant qu'un seul front levé cherchait au bord du monde
Le lieu où déposer la douleur de parler.

Le silence tombait dans la bouche des hommes,
Oui, comme un toit brisé, comme une loi de pierre ;
Mais sous les blocs pesants de cette chute immense
Persistait un foyer qu'aucun décret n'atteint.
Et c'est de là peut-être, un jour, dans la pénombre,
Que renaîtra le mot le plus pauvre et le plus juste.

Ainsi demeure au fond de la gorge humaine
Une chambre scellée qu'aucune nuit n'épuise.
Le silence l'écrase, l'exil la tient fermée,
Le monde la recouvre de gravats et de cendre ;
Mais quelque chose veille au revers de la chute,
Quelque chose sans nom, sans éclat, sans victoire,
Qui n'oppose au désastre aucun orgueil de flamme,
Et garde seulement, dans l'humble chair des lèvres,

La place d'un mot vrai, plus ténu qu'une braise,
Pour que les vivants restent encore des vivants.

II

LA LUMIÈRE JETÉE AU SOL COMME UN CORPS SANS NOM

Ce deuxième poème poursuit l'ouverture du cycle en déplaçant la blessure du côté du visible. La lumière n'y est plus source d'élévation, mais clarté humiliée, tombée parmi les choses basses. Elle apparaît comme un corps délaissé, privé de sa hauteur, de sa noblesse et de son pouvoir d'habitation. Le jour n'éclaire plus le monde de l'intérieur ; il l'expose durement dans une blancheur sans bonté. Le poème interroge ainsi une lumière devenue étrangère à ce qu'elle touche et incapable de consoler. À travers cette chute de la clarté, c'est la relation même entre voir et habiter qui se défait. Mais cette humiliation du jour conserve aussi une puissance d'appel à une attention plus humble. Le texte cherche donc moins à déplorer la perte qu'à en recueillir la vérité nue.

Le jour ne se leva pas comme une offrande vaste,
Ni comme un pain rompu sur la table des collines,
Mais comme un linge clair arraché d'une blessure,
Qu'une main sans visage aurait traîné dans la boue.
On vit d'abord aux murs une pâleur sans refuge,
Un reflet sans hauteur couché contre les pierres,
Comme si la clarté, chassée de ses demeures,
N'avait plus pour séjour que l'angle des caniveaux.
Le ciel portait très haut sa froide indifférence,
Et la lumière en bas gisait comme un délaissé.

Elle n'avait plus rien de la jeune souveraine
Qui descend autrefois sur les toits et les herbes
Avec des doigts de feu, des épaules d'aurore,
Et cette autorité paisible des commencements.
Quelque chose l'avait frappée dans sa venue,
Quelque chose avait rompu sa montée coutumière,
Et ce qui se traînait sur les seuils et les places

N'était plus que l'éclat d'un visage humilié.

Le matin se tenait debout, mais sa lumière
Était déjà tombée du côté de la honte.

Les fenêtres gardaient, dans leur vitre ternie,
La trace d'un ancien appel vers les campagnes,
Quand l'aube, en s'y posant, réveillait les vaisselles
Et la tranquille odeur du café dans les maisons.
Cette fois, rien de tel ne venait des verrières ;
Un reflet sans chaleur glissait sur les rideaux,
Comme une eau refroidie sur le front d'un malade,
Comme une nappe claire incapable de nourrir.
Le dedans comme le dehors vivaient sous la même chute,
Sous le même jour blessé, privé de sa montée.

On aurait dit parfois qu'un corps venait d'être laissé
Au milieu des chemins, sans prière et sans nom,
Tant la lumière au sol prenait l'aspect d'une chose
Que nul ne reconnaît, mais que tous évitent.
Elle s'étalait bas contre les dalles humides,
Épousait le contour des ordures, des flaques,
Et jusque dans les cours où séchaient quelques linges
Portait l'air d'un vivant jeté hors de la mémoire.
Les passants baissaient peu les yeux sur cette chute,
Comme on passe devant ce qu'on ne veut plus voir.

Les arbres eux-mêmes, sur le bord des venelles,
Recevaient cette clarté avec une gêne sombre.
Leurs branches n'y puisaient ni vigueur ni relance,
Leurs bourgeons retenaient le geste de s'ouvrir.
Le peu de jaune encore au cœur des mousses basses
Semblait moins naître au jour que souffrir sous sa main.
Et la terre gardait, sous le poids de cette aube,
L'air d'une chambre pauvre après un départ brusque.

Tout ce qui d'ordinaire accueille la lumière
L'endura sans élan, comme on endure un drap froid.

Il y avait pourtant des heures où le soleil
Montait jusqu'au milieu de sa course apparente,
Mais sa présence alors ne réparait en rien
L'affaissement premier qui blessait la clarté.
Plus il gagnait de haut, plus le mal se faisait lire
Dans l'excès même de cette blancheur sans bonté.
Le jour semblait montrer, dans sa nudité brute,
La plaie par où la lumière avait perdu son âme.
Ce n'était pas la nuit qui rongerait la présence,
Mais l'abus de clarté sur un monde sans recours.

Les enfants, dans les rues, marchaient le long des murs
Comme pour se tenir hors de l'éclat tombé.
Leurs ombres trop courtes, au pied des maisons closes,
Ne leur servaient déjà ni d'abri ni de jeu.
Ils ne couraient pas vite au-devant de l'aurore,
Ils regardaient le sol avec une vieille prudence,
Comme si la lumière couchée sur les pavés
Pouvait salir leur pas d'une cendre plus blanche.
Et leurs visages nus portaient cette stupeur
Qu'ont les êtres très jeunes devant un jour meurtri.

On n'entendait nul cri pour accuser le ciel,
Nulle plainte levée contre l'insulte faite.
La lumière tombée ne suscitait pas même
Le tumulte ordinaire des douleurs trop visibles.
Elle gisait sans voix dans sa dépossession,
Et cette absence même augmentait sa détresse.
Car ce qui souffre encore peut espérer un geste,
Un nom, une mémoire, un drap sur son visage ;

Mais ce jour abattu jusque dans sa naissance
Restait sans sépulture au cœur des respirations.

Les femmes sur le seuil, occupées de peu de choses,
Un seau d'eau, une manche, une miche trop dure,
Sentirent les premières le mal de cette aube.
Elles virent au linge une pâleur d'hôpital,
Au métal des bassines une lueur humiliée,
Aux cheveux des enfants un reflet sans caresse.
Leur savoir des saisons, du feu, de la farine,
Leur disait que le jour peut manquer sans s'éteindre,
Et qu'il existe un mal plus profond que les nuages :
Lorsque la clarté même ne sait plus consoler.

Dans les champs plus lointains, où la terre se creuse
Sous le pas régulier des bêtes et des hommes,
La lumière traînée au ras des mottes lourdes
Avait l'air d'une laine sale prise aux ronces.
Elle ne rehaussait ni l'avoine ni l'argile,
Ne donnait pas aux socs l'éclair simple du travail.
Tout semblait accompli sous une lampe basse,
Comme si le soleil n'était plus qu'un témoin las.
Le jour blessé suivait les gestes de la peine
Sans jamais leur offrir la dignité du large.

Même l'eau des fossés, qui garde d'ordinaire
Un reste d'innocence au cœur des campagnes grises,
Ne savait plus ici comment porter le ciel.
Elle cassait la clarté dans des éclats malades,
Renvoyant aux regards des morceaux de blancheur
Qui semblaient provenir d'un visage défait.
Et le vent, par moments, en froissant cette eau mince,
N'y jetait pas la joie mobile des journées,

Mais le frisson léger que l'on voit sur la peau
Lorsqu'un corps abandonné refroidit à la terre.

Le midi vint pourtant avec sa violence calme,
Avec son glaive blanc sur les toits sans défense,
Et l'on crut un instant que l'excès de lumière
Allait redresser ce qui gisait depuis l'aube.
Mais ce fut l'inverse encore : plus le ciel rayonnait,
Plus la chute apparaissait jusque dans sa racine.
Le jour blessé s'offrait tout entier à la vue,
Sans la pudeur des soirs ni le secours des brumes.
La lumière au sol n'était plus une victime cachée,
Mais l'humiliation même exposée au plein monde.

Les vieillards, assis près des portes entr'ouvertes,
Se souvenaient confus d'autres matins plus hauts,
D'autres clartés venues sur les blés et les tombes
Avec assez de force pour unir les vivants.
Ils avaient vu jadis des jours rendre aux visages
Une tenue plus vaste et presque fraternelle.
Ici, tout au contraire, l'éclat divisait l'homme
D'avec sa propre chair, d'avec sa propre haleine,
Et chacun se sentait sous ce soleil déchu
Comme un témoin tardif d'une rupture ancienne.

Il faut entendre aussi ce que disait la pierre,
Non par des mots humains, mais par son terne accueil.
Les murs buvaient la clarté sans la faire monter,
Les dalles la recevaient comme un fardeau sans joie,
Les marches d'escaliers, les margelles des puits,
Les croix de carrefour et les bornes moussues
Portaient au flanc ce jour comme on porte un blessé
Dont on ne sait le nom, ni la route, ni l'âge.

Le monde minéral, plus patient que les hommes,
Gardait la lumière basse avec une pitié froide.

Parfois un chien passait dans cette blancheur traînée,
Lent, l'échine un peu courbe, et son poil reflétait
Non la vive allégresse des heures découvertes,
Mais le malaise diffus des bêtes sans langage.
Même les poules, dans les cours, au bord des épluchures,
Picoraient à distance ce reflet déposé,
Comme si la lumière eût porté dans sa chair
Un goût d'inquiétude étranger à la graine.
Les bêtes savent tôt ce que l'homme méconnaît :
Quand la clarté chancelle, le monde se rétracte.

Les clochers au loin même, dressés dans leur habitude,
Ne recueillaient plus rien de cette averse blanche.
Leurs ardoises renvoyaient un éclat de métal,
Sec, coupant, inhospitalier comme un ordre.
On aurait dit que le jour, dans son errance basse,
Essayait de monter jusqu'aux lieux de veille ancienne,
Mais qu'une force inverse le rejetait sans cesse
Vers le sol des marchés, des ruelles, des tas de bois.
Le sacré lui-même, à travers ses vieilles formes,
Ne savait plus offrir un asile à la clarté.

Alors la honte prit un visage plus net.
La lumière jetée au sol comme un corps sans nom
N'était pas seulement une image de ruine,
Mais l'emblème visible d'un monde qui renonce.
Quelque chose, dans l'ordre même du visible,
Avait cessé d'aimer ce qu'il portait au jour.
La clarté n'éclairait plus : elle dénonçait tout,
Les rides des façades, la fatigue des lèvres,

La maigreur des repas, l'usure des chaussures,
Comme si voir n'était plus qu'une manière de perdre.

Il est des jours très purs où la lumière élève,
Où chaque chose simple, un pain, une bassine,
Un arbre dans la cour, une main sur une table,
Prend soudain dans l'éclat la force d'un visage.
Ici, rien ne s'élevait sous la blessure claire.
Les choses demeuraient plus basses qu'elles-mêmes,
Comme rabattues vers un usage sans présence.
Le bois n'était plus bois mais fatigue à brûler,
L'eau n'était plus eau mais pauvreté à porter,
Et le ciel n'était plus qu'un couvercle trop blanc.

Quelques hommes pourtant, courbés près des charrettes,
Relevaient de temps à autre la tête vers l'azur,
Non pour chercher un signe ou contester le sort,
Mais par un vieux réflexe appris aux jours d'enfance.
Ils espéraient peut-être y retrouver la source
De cette clarté mise à terre parmi les hommes.
Mais le haut restait haut dans son calme impassible,
Et rien ne redescendait sauver l'éclat tombé.
Alors leurs yeux revenaient vers la boue des chemins,
Avec ce pli muet qu'ont les fronts sans réponse.

Le soir commença tôt dans l'âme des maisons,
Bien avant que le soleil baisse derrière les haies.
On alluma des lampes avec une retenue
Qui disait moins l'habitude que la compensation.
Les flammes sur les tables, petites et vacillantes,
Rendaient aux bols de soupe une bonté plus humble
Que n'avait su donner tout le jour dévasté.
Comme si l'homme, au bord d'une clarté perdue,

Devait inventer bas, contre le ciel déchu,
Une manière pauvre et tenace d'éclairer.

Alors seulement parut la vraie mesure du mal :
Ce n'était pas la fin du soleil ni des astres,
Ni le retrait complet de toute visibilité,
Mais l'abaissement même de la lumière au monde.
Qu'elle soit encore là rendait la blessure pire,
Car chacun reconnaissait en elle une proche
Défigurée soudain par l'insulte et la chute.
On ne pleure jamais si fort sur l'étranger
Que sur un visage aimé dont la douceur se brise ;
Ainsi pleuraient sans pleurs les demeures obscures.

La nuit venue enfin n'effaça pas la plaie.
Elle ne fit que prendre sous sa mante plus vaste
Le corps clair de ce jour tombé sur les chemins.
Les étoiles très loin regardaient sans parler
Cette clarté déchue mêlée à la poussière.
Et la lune, en passant sur les vitres ternies,
Ne relevait de terre qu'un pâle reste d'elle,
Comme on soulève un drap sur un blessé sans nom
Pour voir si quelque souffle habite encore la bouche,
Si quelque peu de vie persiste sous l'offense.

Car il restait peut-être, au plus bas de l'éclat,
Un vouloir presque nul de ne pas tout céder.
Sous la honte du jour, sous la boue des ruelles,
Quelque chose de clair tenait encore sa place,
Non comme un fier témoin, non comme une promesse,
Mais comme tient au froid une braise sous la cendre.
La lumière jetée au sol n'était pas morte,
Elle souffrait surtout de n'être plus reconnue.

Et ce défaut de nom, plus cruel que la chute,
Faisait de sa présence une longue agonie.

Quelques enfants, pourtant, avant de s'endormir,
Traçaient du doigt dans l'air des formes incertaines,
Comme s'ils voulaient rendre à la clarté tombée
Une figure simple, un contour habitable.
Ils ne savaient pas dire le mal du jour blessé,
Ni pourquoi la fenêtre avait cette pâleur,
Mais leur geste inventait au-dessus des draps pauvres
Une arche de lumière encore digne d'abri.
L'enfance garde ainsi, jusque dans la détresse,
Le pouvoir de prêter un visage à ce qui tombe.

Au matin suivant vint une aube très semblable,
Avec les mêmes murs, les mêmes flaques grises,
Les mêmes plis de linge au-dessus des arrière-cours,
Les mêmes fronts déjà courbés vers la journée.
Mais l'œil qui avait vu la lumière abattue
Ne regardait plus rien avec l'ancienne candeur.
Tout portait désormais la marque de cette offense :
Le verre, le gravier, la peau, la rouille, l'eau.
Quand la clarté elle-même apprend à choir si bas,
Le monde entier devient plus vulnérable au regard.

Peut-être faut-il là chercher la vérité
Que les jours trop brillants refusent aux vivants :
La lumière n'est pas une reine invulnérable,
Ni le jour une loi que rien ne peut blesser.
Ils tombent eux aussi dans la poussière humaine,
Ils portent dans leur chair le risque du déshonneur,
Et ce qu'on croyait sûr, le matin, la clarté,
Peut soudain apparaître comme un pauvre délaissé.

Alors voir ne suffit plus ; il faudrait presque aimer
Ce qui gît dans la boue pour qu'il retrouve un nom.

Ainsi le monde apprend, sous ce jour sans noblesse,
Que la clarté blessée exige autre chose
Que l'usage banal des yeux et des fenêtres.
Il faut une attention plus basse et plus fidèle,
Un regard qui se penche au lieu de dominer,
Une main qui ne craint pas la blancheur souillée,
Un cœur assez patient pour veiller sans miracle
Près de ce qui fut grand et se trouve jeté.
Peut-être alors le jour, humilié parmi nous,
Reprendra lentement le chemin de son visage.

Jusque-là la lumière ira par les chemins
Comme un corps qu'on transporte entre les maisons pauvres,
Avec son front muet, ses épaules de cendre,
Et cette étrange douceur qui survit à l'affront.
Le ciel pourra rester dans sa hauteur stérile,
Les clochers dans leur pierre, les hommes dans leur peine ;
Il suffira qu'un seul, au bord d'une ruelle,
Reconnaisse en cet éclat couché un proche blessé,
Pour que le jour, sans bruit, sous la honte même,
Commence à relever la tête dans la poussière.

III

LES ENFANTS MARCHANT SEULS AU BORD DES RUINES

Avec ce troisième poème, le cycle donne visage à l'innocence confrontée de très près au monde brisé. Les enfants n'y sont ni symboles abstraits ni figures idéalisées, mais présences concrètes de l'après-coup. Ils avancent parmi les restes, ramassent des fragments, inventent encore des gestes au bord du désastre. Leur solitude met à nu la violence d'un monde qui n'a pas su protéger ceux qui viennent d'y naître. Et pourtant leur marche ne relève pas seulement de la perte : elle porte aussi une fidélité obscure au vivant. Le poème montre ainsi comment l'enfance traverse la ruine sans pouvoir l'abolir ni s'y réduire. Dans cette tension entre fragilité et persistance se dessine une forme basse de résistance tragique. Le texte fait des enfants les témoins muets d'un monde cassé qui n'a pas cessé d'être monde.

Le matin s'ouvrait mal sur les restes des demeures,
Comme un livre brûlé dont les pages tiennent encore,
Et le jour, retenu dans les pierres écroulées,
Hésitait à poser sa clarté sur tant de manque.
Là où furent jadis des cuisines et des chambres,
Des tables, des berceaux, des lampes, des armoires,
Il ne restait souvent qu'un pan de mur blessé,
Qu'une poutre noircie, qu'un seuil sans porte ni nom.
Et c'est là que passaient, à pas lents, les enfants seuls,
Au bord de ce silence où les maisons finissent.

Ils n'avaient pas appris la science des ruines,
Ni la manière grave d'en mesurer la perte ;
Ils marchaient seulement le long des briques ouvertes,
Avec ce soin mêlé de stupeur et d'habitude
Qu'ont les êtres très jeunes quand le monde se rompt
Avant même d'avoir pris dans leur âme figure.

Leur regard descendait vers les gravats humides,
Vers les éclats de verre, les linges pris au plâtre,
Comme s'ils cherchaient moins à comprendre le désastre
Qu'à retrouver dessous quelque chose d'intact.

L'un tenait dans sa main un morceau de ficelle,
Un objet sans valeur sauvé d'on ne sait où ;
Un autre portait bas une chaussure usée
Dont il traînait le bout contre les pierres blanches ;
Une fillette enfin serrait contre sa robe
Un livre sans couverture aux feuilles presque noires.
Rien d'héroïque en eux, rien qui demande un chant,
Seulement la présence obstinée de l'enfance
Quand elle va sans guide entre les murs défaits,
Et qu'elle fait du peu qu'elle porte un abri.

Le vent soulevait peu la poussière des cours,
Comme s'il respectait la fatigue des choses ;
Un volet détaché cognait de loin en loin
Contre un mur demeuré debout par lassitude.
Les enfants s'arrêtaient parfois devant un angle
Où paraissait encor la trace d'un papier,
Le dessin d'une fleur sur une tapisserie,
Un reste de carreau bleu près d'un évier brisé.
Alors quelque chose en eux retenait son souffle,
Comme si la beauté pouvait mourir ici.

Ils n'appelaient personne au milieu des décombres,
Nul nom ne montait d'eux pour ranimer les absents ;
Leur marche était plus nue encore que leur silence,
Comme si le malheur les eût pris de vitesse.
Ils n'avaient pas connu l'avant dans sa plénitude,
Les repas sous la lampe, les voix autour du feu,
Le lent retour du soir sur les épaules des mères ;

Ils n'avaient de la maison qu'une forme trouée,
Un parfum très léger dans la laine d'un drap,
Et la chaleur parfois d'un souvenir emprunté.

C'est peut-être en cela que leur solitude pèse :
Ils ne perdent pas tous un monde bien formé,
Ils grandissent déjà dans un ordre déchiré,
Avec des murs fendus pour maîtres de patience.
Le ciel leur semble vaste au-dessus des façades,
Non parce qu'il appelle, mais parce qu'il manque un toit ;
La pluie leur est plus proche en traversant les chambres,
Le froid les reconnaît par les trous des fenêtres,
Et la nuit descend tôt sur leurs jeux inachevés
Comme une sœur trop vieille habituée à se taire.

Parfois ils ramassaient au bord d'un tas de briques
Un bouton, une cuillère, un peigne sans dents,
Une photo mangée par l'eau et la poussière,
Un soldat de plomb tordu, une pièce rouillée.
Ils regardaient longtemps ces pauvres survivances
Avec une gravité qui ne leur ressemblait pas.
Ce n'était pas l'avidité de posséder encore,
Ni le simple plaisir des trouvailles d'enfance,
Mais un besoin obscur de sauver de la chute
Quelque chose qui fût plus fragile qu'eux-mêmes.

Une fillette un jour trouva sous des tuiles basses
Une tasse fendue gardant au bord du blanc
Le motif d'un bleu tendre, presque intact, presque doux.
Elle la prit dans ses deux mains comme un visage,
Puis s'assit sur une pierre au milieu des gravats
Sans savoir s'il fallait sourire ou bien pleurer.
La tasse ne pouvait ni nourrir ni contenir,
Mais sa mince présence avait traversé l'effondrement.

Et l'enfant regardait cette faible demeure
Comme on veille un oiseau tombé du nid du monde.

Les garçons, eux parfois, grimpaient sur les gravats,
Attirés malgré tout par la hauteur précaire
Que donne à l'enfance un mur brisé contre le ciel.
Ils se hissaient là-haut parmi les briques friables,
Non pour jouer au maître ou défier le vertige,
Mais pour voir plus loin peut-être, au-delà des ruines,
Si quelque champ restait où le monde fût entier.
Leurs jambes maigres tremblaient sur les poutres disjointes,
Et leur front s'éclairait d'un désir sans langage :
Trouver un horizon qui n'eût pas encore cédé.

Au bord des maisons vides s'ouvraient des caves sombres
Où l'humidité lente épaississait la peur.
Les enfants s'en approchaient avec des pas d'écoute,
Comme si quelque chose, au fond de cette terre,
Pouvait encore répondre à leur attente obscure.
Mais rien ne remontait des profondeurs fermées,
Rien que l'odeur du plâtre, du charbon et de l'eau.
Alors ils reculaient sans crier, sans courir,
Avec sur le visage une ombre supplémentaire,
Comme si le dessous du monde leur était refusé.

Les adultes passaient plus vite au bord des ruines,
Le regard détourné vers les tâches du jour ;
Ils avaient sur les bras le poids de la survie,
Le pain à rapporter, le feu à ranimer,
Les draps à rincer, l'eau à porter, le bois à fendre.
Les enfants, eux, restaient dans la marge du temps,
Là où le monde cassé se montre sans détour.
Ils voyaient ce que l'homme pressé ne veut plus voir :

Le linge pris au clou dans un mur sans maison,
Le jouet sous la brique, le nid tombé du toit.

Il y avait autour d'eux des jardins retournés,
Des lilas survivants contre des murs sans fenêtre,
Un rosier revenu parmi des tôles tordues,
Des herbes hautes déjà dans les cours abandonnées.
Cette lente poussée du vivant sur la ruine
Ne les consolait pas d'une façon entière,
Mais elle accompagnait leur marche silencieuse
Comme un murmure bas que la terre leur adresse.
Ils touchaient du regard ces fleurs nées dans la casse,
Comme si le printemps pouvait boiter lui aussi.

À l'heure où la lumière s'incline sur les pierres,
Quand chaque trou de mur devient une bouche sombre,
Les enfants semblaient plus seuls encore qu'à midi.
L'ombre allongeait les pans de murs sur les gravats,
Faisant de chaque reste une sorte de veilleur.
Alors leur pas devenait plus attentif, plus lent ;
On sentait dans leurs membres la fatigue du jour
Et cette ancienne prudence venue avant l'âge.
Ils rentraient rarement d'un seul élan vers les seuils,
Comme s'il fallait quitter les ruines avec soin.

L'un d'eux parfois se retournait au bout du chemin
Pour regarder encore une maison sans toit,
Une chambre ouverte au ciel, une armoire couchée.
Ce regard n'était pas celui d'un propriétaire,
Ni même d'un témoin désireux de mémoire ;
C'était le regard nu de l'être très jeune encore
Qui comprend sans comprendre qu'un lieu peut se défaire,
Que ce qui fut dedans peut soudain être dehors,

Et qu'aucune parole assez sûre ni juste
Ne peut rendre au monde sa forme ancienne et pleine.

Le soir, lorsqu'ils trouvaient enfin une table pauvre,
Un bol, un peu de soupe, un quignon, une lampe,
Ils gardaient sur leurs mains la poudre des décombres.
Cette poussière grise, incrustée sous les ongles,
Était comme le signe obscur de leur journée.
Ils mangeaient en silence auprès des mères lasses,
Sans raconter vraiment ce qu'ils avaient vu là.
Le monde des ruines descendait avec eux
Jusque dans la chaleur mince des repas du soir,
Et nul ne savait bien comment le tenir dehors.

La nuit pourtant travaille au cœur des jeunes corps
D'une manière étrange et plus fidèle qu'on croit.
Ce qu'ils n'ont pas parlé, ce qu'ils n'ont pas compris,
S'enfonce dans leur chair avec la lenteur d'un grain.
Ainsi grandit en eux, au revers du sommeil,
Une science muette du monde fracassé.
Ils ne la formulent pas, ils n'en font pas doctrine,
Mais leurs yeux l'apprennent en traversant les jours :
Une maison peut choir, un visage s'absenter,
Et la douceur elle-même avoir des bords de cendre.

Le matin revenu, ils repartent souvent
Le long des mêmes pans de murs, des mêmes tas de briques.
L'habitude, à cet âge, apprivoise même l'abîme.
Ils connaissent déjà la pierre où l'on s'assied,
Le passage étroit entre deux cloisons fendues,
Le carreau dangereux sous la poutre penchée,
L'endroit où pousse un lierre près d'un évier cassé.
Ce savoir minuscule, acquis parmi les pertes,

Fait d'eux les habitants d'un royaume brisé
Où nul roi ne viendra remettre une mesure.

Mais l'enfance ne cède jamais sans inventer.
Là où l'adulte voit seulement la destruction,
Elle découvre encor des chemins de passage,
Une cavité pour un trésor de ficelles,
Une pierre plate où tracer un cercle au charbon,
Un recoin où cacher une bille ou une pomme.
Ainsi les jeux reviennent, maigres mais obstinés,
Au bord même des murs que le désastre a pris.
Non qu'ils effacent rien de la blessure du lieu,
Mais ils déposent en elle un surcroît de présence.

Il faut alors les voir, penchés sur une dalle,
Tracer du doigt dans la poussière une maison,
Avec un toit très haut, une porte, une fenêtre,
Un arbre à côté, puis deux oiseaux dans le ciel.
Ils savent que le trait s'effacera bientôt,
Qu'un pas, un souffle, un peu de pluie l'emporteront ;
Mais cela ne les empêche pas de recommencer.
Le geste de dessiner sur les ruines mêmes
Est peut-être déjà plus qu'un simple jeu d'enfant :
La main refuse bas que le monde soit clos.

Parfois un merle noir se posait sur un pan de mur,
Ou bien sur une poutre demeurée de travers,
Et son chant très bref tombait dans l'air du soir
Comme une eau fraîche offerte aux lèvres de la pierre.
Les enfants levaient tous la tête dans le même élan.
Ce n'était pas un signe au sens des vieux récits,
Ni la promesse sûre d'une réparation,
Mais quelque chose, oui, comme un accord tenu

Entre ce qui survit dans l'oiseau, dans la branche,
Et ce qui cherche encore à tenir dans l'enfance.

Au loin pourtant la ville continuait sans eux,
Avec ses marchés maigres, ses routes, ses travaux,
Son pain compté, ses charges, ses refus de mémoire.
Les enfants revenaient du bord des maisons mortes
Comme on revient d'une rive que nul ne veut nommer.
Ils n'avaient rien conquis, n'avaient sauvé presque rien,
Sinon un bouton bleu, une tasse, un dessin,
Et cette manière grave de marcher dans le jour
Qu'on ne devrait jamais apprendre avant l'heure.
Le monde les laissait porter trop tôt sa ruine.

Il n'est pas bon qu'un enfant connaisse trop tôt
La nudité des murs après l'arrachement,
Le linge suspendu dans une chambre ouverte,
Le silence épais d'une table renversée ;
Car son âme, encore faite pour l'élan simple,
Se trouve visitée par des ombres trop lourdes.
Mais il n'est pas vrai non plus qu'elle s'y perde entière.
Quelque chose en elle, plus souple que la peur,
Recueille même alors le peu de ciel qui reste
Entre deux pans de murs et le garde en secret.

C'est ainsi qu'au milieu des gravats et des plâtres
Naît parfois dans leur regard une étrange attention.
Ils voient mieux que les grands le détail qui persiste :
Une dentelle prise à un clou dans la brique,
Le vert presque intact d'une bouteille cassée,
Le rouge d'une baie au-dessus d'une clôture,
Le dessin d'une ombre sur la table d'un mur.
Le monde n'est pas rendu, nul miracle n'advient,

Mais son reste suffit à nourrir dans leurs yeux
Une fidélité que le malheur ignore.

Plus tard, quand ils seront devenus d'autres hommes,
Ils porteront sans doute en eux cette traversée
Comme un pays obscur dont ils parleront peu.
Une poutre noircie, une vitre brisée,
Un mur ouvert sur le ciel, un chant d'oiseau du soir
Pourront les reconduire au bord de ces décombres
Où leur enfance alla presque sans être menée.
Alors ils comprendront peut-être seulement
Ce qu'ils avaient senti sans pouvoir le nommer :
Qu'on peut grandir très près d'un monde qui s'effondre.

Et pourtant, au cœur même de cette proximité,
Ils n'ont pas seulement appris la perte et l'effroi.
Ils ont vu que des fleurs repoussent dans les pierres,
Qu'un oiseau chante encore sur un mur descellé,
Qu'un dessin de maison peut tenir dans la poussière,
Qu'une tasse fendue peut devenir un bien,
Qu'un peu de pain le soir suffit à faire table.
Leur savoir n'est pas pur, il est mêlé de cendre,
Mais cette cendre garde une chaleur profonde
Que bien des jours entiers n'apprennent plus aux hommes.

Ainsi les enfants seuls au bord des grandes ruines
Ne sont ni les héros ni les martyrs du monde ;
Ils en portent plus simplement la vérité nue :
Le vivant continue parmi les choses brisées,
Non par oubli, ni par victoire, ni par grâce,
Mais parce qu'une force humble persiste à marcher.
Le pas petit qu'ils ont sur les pierres et la poussière
Vaut parfois davantage que de vastes discours :

Il dit qu'au bord du manque, au bord des murs détruits,
Quelque chose avance encore sans renier les larmes.

Et si leur solitude déchire tant le cœur,
C'est qu'elle met à nu ce que nous refusons :
Le monde ne protège pas toujours ceux qui naissent,
Il les livre parfois au froid de ses décombres.
Mais c'est aussi pour cela que leur marche nous juge.
Car eux, sans grande voix, sans savoir, sans recours,
Traversent ce que tant d'hommes nomment l'inhabitable
Et cherchent malgré tout, entre deux pierres mortes,
La place d'un jeu pauvre, d'un pain, d'un chant d'oiseau,
La forme d'un demain qu'aucune ruine n'enseigne.

Le soir les reprend donc avec leurs trouvailles minces,
Leurs mains grises, leurs yeux plus vieux que leur visage.
Ils passent près des murs que la nuit rend plus doux,
Comme si l'ombre enfin recousait un peu la blessure.
Une mère de loin appelle l'un d'entre eux ;
Un autre presse au fond de sa poche un bouton bleu ;
La fillette emporte encor sa tasse fendue.
Rien n'est sauvé, non, rien, et pourtant tout insiste :
Dans la poussière même, au bord des maisons mortes,
L'enfance a marché seule et n'a pas cessé d'être.

IV

LA NUIT QUI TRAVERSE LES HOMMES SANS LES RECONNAÎTRE

Ce quatrième poème aborde la nuit sous un angle radicalement déshumanisé et presque impersonnel. Elle n’y recueille plus, n’y borde plus, n’y veille plus : elle traverse les vivants sans les voir. L’obscurité perd ainsi son ancienne fonction d’abri pour devenir un passage indifférent à l’humain. Les corps, les maisons, les gestes les plus simples se trouvent alors touchés par une étrange indistinction. Le poème explore cette expérience d’un monde nocturne qui ne répond plus à la singularité des êtres. Mais il montre aussi que, face à cette indifférence, la reconnaissance de l’autre devient décisive. C’est en nommant encore, en touchant encore, en veillant encore, que l’humain se sauve un peu du neutre. Le texte tient tout entier dans cette lutte discrète entre traversée et fidélité.

Le soir ne tombait plus comme un manteau de veille,
Ni comme une eau plus lente au revers des fenêtres,
Mais comme une matière entrant sans se pencher
Dans les rues, dans les cours, dans les chambres, dans les corps.
On voyait sa venue gagner les façades basses
Avec l’impassible ardeur d’une marée noire,
Et les hommes, déjà fatigués par le jour,
Recevaient sur leur front cette ombre sans visage
Comme on reçoit au seuil un hôte sans regard
Qui franchit la maison sans demander de nom.

Il fut un temps peut-être où la nuit sur les hommes
Posait sa main plus douce au bord de la fatigue,
Où son obscurité gardait encore mémoire
Des fronts inclinés bas, des lampes, des berceaux.
Alors elle entourait la peine d’une laine,
Elle faisait du seuil un asile plus vaste,

Et l'âme, sous son poids, respirait plus profond.
Mais celle qui venait n'avait plus de patience,
Elle ne bordait rien de son ancienne ombre,
Elle passait au travers comme un vent dans la cendre.

Ce n'était pas la nuit des champs et des étoiles,
Ni celle qui recueille au loin les voix des sources,
Ni cette sœur plus grave inclinée sur les morts
Quand la terre referme un peu son front sur eux.
C'était une nuit nue, détachée de tout ciel,
Une obscurité sans hauteur ni provenance,
Qui ne cherchait pas même à couvrir la misère,
Mais l'habitait d'un seul mouvement de traversée.
Elle entrait dans les hommes comme on traverse un mur,
Sans s'étonner jamais de trouver là des cœurs.

Alors les visages perdaient jusqu'à leur fatigue,
Comme si l'ombre en eux ne rencontrait personne.
Les rides des vieillards, les fronts des femmes lasses,
Les yeux creusés des pères rentrés de leurs travaux,
Tout cela se trouvait soudain remis au même,
Non par paix, ni par grâce, mais par indistinction.
La nuit glissait sur eux avec une froideur telle
Que la singularité semblait tomber des traits,
Et l'on ne savait plus, dans les rues déjà vides,
Qui rentrait dans sa peine et qui sortait du néant.

Les maisons elles-mêmes n'offraient plus de refuge.
Leur toit, leur seuil, leur porte, leur rideau contre l'âtre,
Ce qui jadis faisait une demeure à l'ombre,
Ne retenait plus rien de la nuit traversante.
Elle passait sous les tuiles, à travers les cloisons,
Le long des escaliers, des coffres, des armoires,
Et jusque dans le bol posé sur la table pauvre

Laissait un goût d'exil que nul feu n'adoucissait.
Dormir ne servait plus à se retirer d'elle :
Elle marchait aussi dans le sommeil des hommes.

On la voyait parfois sur le visage d'un enfant
Qui n'avait pas encore tout à fait appris la peur.
Ses yeux demeuraient grands dans la lampe trop basse,
Comme s'il attendait qu'une voix le rejoigne ;
Mais la nuit, déjà là jusque dans ses prunelles,
Ne le reconnaissait ni faible ni confié.
Elle passait par lui comme par une vitre,
Laissant derrière elle un reste de stupeur,
Et l'enfant se taisait, non de paix, mais d'absence,
Comme si l'obscur lui refusait même l'effroi.

Les hommes sur les routes, tard revenus des bourgs,
Marchaient avec ce pli des épaules qui consent.
Leurs pas sonnaient à peine sur la boue des chemins,
Et leur souffle montait en buée courte et pauvre.
Ils n'étaient plus pour l'ombre des silhouettes lourdes,
Ni des vivants chargés de bois, de pain, de fatigue,
Mais de simples passages offerts à sa coulée.
La nuit les traversait sans ralentir son cours,
Comme si leur fatigue n'avait pas plus de poids
Qu'un fil de fumée basse au-dessus d'un fossé.

Aux carrefours déserts où se rejoignent les routes,
L'obscurité tenait sa plus exacte figure.
Là, nul visage sûr, nulle maison proche,
Seulement la croisée des chemins et des vents.
On aurait dit que la nuit, venue de tous les côtés,
Essayaient sur les hommes sa puissance d'oubli.
Chaque passant soudain devenait moins qu'une présence,
À peine une ombre brève portée par une autre ombre,

Et l'espace entier semblait préférer sa propre masse
À la faible chaleur qui marche dans la chair.

Les foules mêmes, aux heures de rentrée tardive,
N'échappaient pas à cette étrange destitution.
Dans les gares, sous les lampes, dans les rues commerçantes,
Des corps passaient nombreux, serrés, impatients, lassés ;
Mais la nuit au travers les rendait plus solitaires
Qu'un homme seul debout près d'un talus d'hiver.
Nul visage ne tenait contre son indifférence,
Nulle voix ne montait plus haut que son épaisseur.
On se frôlait beaucoup dans cette houle obscure
Sans qu'aucun être y fût vraiment rencontré.

Même les gestes les plus simples perdaient leur adresse.
Une main cherchant l'autre au bord d'une table,
Un manteau qu'on soulève sur les épaules d'un vieil homme,
Une miche partagée près d'un feu presque mort,
Tout cela demeurerait en apparence entier ;
Mais la nuit, traversant ces humbles fidélités,
Leur retirait en secret un peu de leur chaleur.
Ce n'était pas l'amour qui manquait, ni le soin,
C'était le sol obscur où leur geste s'enracine,
Ce fond de reconnaissance sans quoi rien ne demeure.

Les chiens parfois levaient la tête vers les portes,
Comme s'ils percevaient mieux que les hommes eux-mêmes
Que quelque chose allait dans l'ombre sans écouter.
Leur grondement restait bas, hésitant, presque bref ;
Ils sentaient dans la nuit moins une menace franche
Qu'une absence de prise où mordre ou se défendre.
Même les bêtes savent quand le monde se retire
Non dans le bruit des coups, mais dans le défaut d'appel.

Le coq se taisait tôt sous les poutres de l'étable,
Et les chevaux soufflaient dans le noir sans repos.

La parole elle aussi subissait cette traversée.
On parlait encore bas dans certaines cuisines,
Autour d'un bol de soupe, d'une lampe, d'un drap ;
On échangeait les mots que demandent les choses,
Le bois à rentrer, l'enfant à coucher, le marché.
Mais à travers ces voix déjà montait l'obscur,
Comme une eau qui s'infiltrait dans le joint des pierres.
Et les phrases prenaient, sans qu'on le voulût vraiment,
Cette fatigue étrange des mots dits sans demeure,
Comme si la nuit entraînait jusque dans leur grammaire.

Les églises au loin dressaient encor leur masse,
Noires contre un ciel bas où nul astre n'insistait.
Leur cloche parfois lente traversait les quartiers,
Mais le son lui-même semblait tomber en chemin,
Avalé par l'épaisseur d'une nuit sans écoute.
Ce n'était plus l'heure grave appelant les demeures,
Ni la voix d'un clocher gardant les pas tardifs ;
C'était un bronze perdu dans une mer trop vaste,
Et sa plainte descendait contre les murs mouillés
Comme un oiseau blessé heurtant la vitre du monde.

Il faut imaginer ce que devient un homme
Quand l'ombre qui le prend ne le reconnaît plus.
Ce n'est pas seulement qu'il se sente plus seul,
Ni qu'il craigne davantage le couloir ou la rue ;
C'est qu'il perd peu à peu cette preuve muette
Par quoi la nuit, jadis, confirmait sa présence.
Même l'obscurité peut être une demeure
Lorsqu'elle sait encore entourer un visage ;

Mais celle qui venait, vide de toute mémoire,
Changeait la chair en lieu qu'elle traverse en passant.

Les vieillards se souvenaient d'autres veilles plus lentes,
Quand la nuit, dans les fermes, au bord des champs d'avoine,
Laisait monter des choses une obscurité bonne :
Le souffle des bêtes, l'odeur du pain couvert,
La lampe sur la table et le chien sous la chaise.
Alors chaque vivant trouvait dans le noir même
Une manière basse et profonde d'exister.
À présent, rien de tel ne remontait des heures ;
La nuit avait rompu son ancienne alliance,
Et l'homme n'y lisait plus qu'une froide vacance.

Les femmes près des lits où toussaient les enfants
Veillaient avec leurs mains plus qu'avec les paroles.
Elles savaient encore refaire un drap, calmer l'eau,
Humecter un front sec, rapprocher une chaise ;
Mais l'ombre, circulant entre les murs blanchis,
Dérobait à ces soins leur humble majesté.
Il semblait qu'elle ôtât, non l'acte, mais sa réponse,
Comme si rien en face ne disait plus merci,
Ni le corps de l'enfant, ni la chambre, ni la nuit,
Seulement le passage aveugle d'une épaisseur.

Il y avait des hommes assis seuls à leur table,
Les coudes dans le bois, le regard vers la vitre,
Comme s'ils attendaient du noir une sentence
Ou peut-être un simple signe qu'ils fussent encore là.
Mais la nuit n'accordait ni menace ni réponse.
Elle passait au travers de leur attente lasse,
Comme un fleuve très lent au travers d'un pieu mort.
Et cette absence même était plus dure encore

Que les plus noirs pressentiments de l'ancien temps :
Être ignoré du noir, c'était tomber plus bas.

On pourrait croire au moins que le sommeil protège,
Qu'en fermant ses paupières l'homme se retire un peu.
Il n'en était rien. L'ombre traversait les rêves,
Non comme image obscure ou souvenir brouillé,
Mais comme un défaut central autour de quoi tout flotte.
Les songes perdaient eux aussi leur visage propre,
Les morts n'y revenaient plus avec leur voix,
Les maisons n'y tenaient plus debout jusqu'au matin ;
Même la mémoire, au creux des draps, se voyait prise
Dans le courant sans nom de cette nuit sans yeux.

Parfois un couple encore se tenait près de l'âtre,
Deux silhouettes basses sur le rouge du feu.
Ils ne parlaient pas fort, tant le bois demandait écoute,
Et pourtant leur silence n'avait rien d'accordé.
La nuit coulait déjà entre leurs deux présences,
Non comme un conflit vif, non comme un grand malheur,
Mais comme l'impossibilité lente d'atteindre l'autre
Au travers d'un obscur qui ne distingue plus.
L'amour lui-même alors apprenait sa limite :
Il ne suffit pas toujours à faire visage.

Dans les hôpitaux blêmes où des lampes veillent tard,
La nuit portait encore une forme plus nue.
Elle glissait le long des lits, des draps, des rampes,
Des machines discrètes et des bols d'eau claire,
Avec une manière d'entrer dans chaque chambre
Qui ne séparait plus le souffrant du gardien.
Le malade, l'infirmière, le père resté là,
Tout se trouvait gagné par cette indistinction

Où la nuit, sans haine, sans choix, sans privilège,
Traversait l'angoisse comme elle traverse un mur.

Il faut dire aussi la honte obscure des corps
Quand l'ombre ne les voit plus comme des vivants.
Leur fatigue devient une lourdeur sans histoire,
Leur faim une traction anonyme du dedans,
Leur blessure un endroit où le noir circule mieux.
On marche, on boit, on se penche, on soulève un enfant,
Mais quelque chose en soi s'éprouve déjà creux,
Comme si l'on servait de couloir à la nuit.
Cette dépersonnalisation n'a pas de cri :
Elle avance en silence avec la régularité du froid.

Pourtant l'obscurité n'était pas toute-puissante.
Il restait par endroits des résistances minces :
Une lampe tenue contre la vitre d'une grange,
Une mère chantant très bas malgré le noir,
Le bruit d'une fourchette dans un bol de soupe,
Une braise qu'on retourne avec le bout du fer,
Le pas d'un homme levant l'eau du puits pour les bêtes.
Ce n'étaient pas des victoires, encore moins des signes,
Mais des façons de dire à l'ombre traversante
Que tout vivant n'est pas passage sans mémoire.

Un enfant réveillé dans le creux de la nuit
Appela doucement un nom qu'il connaissait.
Le nom passa d'abord avec la minceur d'un fil,
Puis revint une seconde fois, un peu plus grave.
Alors, dans la chambre où l'ombre circulait sans voir,
Il se fit quelque chose comme un léger arrêt.
Non que la nuit entière eût changé de visage,
Mais ce nom prononcé tenait contre sa masse.

La mère se leva, posa la main sur le drap,
Et pour un court instant l'obscur fut moins entier.

C'est peut-être ainsi seulement que l'homme résiste :

Non en fendant la nuit par de vastes clameurs,
Ni en prétendant rendre au monde sa clarté,
Mais en portant plus loin, malgré l'épaisseur noire,
Le peu de reconnaissance encore possible.

Un nom gardé vivant, un front touché sans peur,
Un pain rompu la veille et réservé pour l'aube,
Une chaise avancée près d'un lit de malade,
Un regard qui ne cède pas tout à l'indistinct,
Voilà ce qui demeure quand la nuit dévisage.

Il restait aussi parfois, au bord des arrière-cours,
Le chant très bref d'un merle avant le noir complet.
Ce n'était pas encore la joie, moins encore un salut,
Mais une ponctuation tenue dans l'air du soir.
L'oiseau, sans rien savoir des détresses humaines,
Traçait dans l'épaisseur une mesure plus juste.
Et les hommes, levant un instant le visage,
Sentaient que tout n'était pas livré au traversant.
Même si la nuit venait sans les reconnaître,
Quelque chose au vivant insistait hors d'elle.

Au matin, ceux qui sortaient des chambres mal dormies
Portaient sur leur visage un reste de ce passage.
Leurs yeux semblaient avoir longuement habité
Une contrée sans nom où rien ne les visait.
Ils reprenaient pourtant les seaux, les outils, les routes,
Le pain à couper, l'eau à chauffer, le linge ;
Mais dans leurs gestes bas demeurait la mémoire
D'une nuit entrée en eux sans leur rendre figure.

Et l'on comprenait mieux, au pli de leurs épaules,
Combien l'obscur peut user l'âme sans la frapper.

Alors se révélait la plus triste vérité :

La nuit qui traverse les hommes sans les reconnaître
N'est pas seulement l'ombre tombée sur les maisons,
Ni le retrait des astres au-dessus des campagnes ;
Elle est ce moment lent où le monde ne répond plus
À la présence nue de ceux qui le traversent.

L'homme y devient presque superflu à la ténèbre,
Comme un simple accident dans son vaste passage.
Et c'est pourquoi il faut, jusque dans l'inhumain noir,
Garder pour l'autre un nom, une place, un visage.

Car si l'ombre ne voit plus les vivants qu'elle prend,
Les vivants, eux, peuvent encore se reconnaître.
Ils peuvent sous le toit, au coin d'une lampe basse,
Préserver de la nuit ce que la nuit ignore :
La singularité d'un front, d'une main pauvre,
La voix un peu cassée d'un père au retour tardif,
L'enfant qui dort de travers dans les draps refroidis,
La femme qui se tait pour que tienne la maison,
Le vieillard dont les yeux gardent un champ d'autrefois.
De cette fidélité dépend le reste humain.

Ainsi la nuit peut bien traverser nos demeures,
Nos fatigues, nos chairs, nos villes, nos langages,
Et ne rien reconnaître à ce qu'elle pénètre ;
Il suffit qu'un seul être, au plus bas de l'obscur,
Appelle un autre être par son nom le plus simple,
Lui tende un peu de pain, d'eau, de feu, de présence,
Pour que l'indifférence noire ne soit pas tout.
La nuit demeure immense et passe au travers de l'homme,

Mais l'homme, en reconnaissant l'homme au cœur même du noir,
Refuse encore en silence d'être pure traversée.

V

LA LANGUE QUI N'A PLUS DE DEMEURE

Dans ce cinquième poème, le cycle revient au langage, mais sous la figure d'un exil plus diffus. La langue n'y est pas détruite d'un seul coup : elle continue à circuler, mais sans plus habiter le monde. Elle se disperse entre signes, flux, usages, procédures, et perd son lien profond avec les choses simples. Le pain, l'eau, la nuit, la main, le frère, tous ces mots y cherchent une maison qu'ils ne trouvent plus. Le poème met ainsi en lumière la dissociation croissante entre parole, présence et communauté vécue. Il ne s'agit pas d'une nostalgie facile, mais d'une interrogation sur les conditions d'un langage habitable. Le texte suggère que seule une parole pauvre, liée à la veille, au seuil et à la chair, peut revenir. Cette présentation prépare donc une méditation sur le lieu fragile où le mot consent à redevenir présence.

La langue ne venait plus habiter les maisons,
Ni se poser le soir sur le bois des cuisines,
Comme une huile plus douce au bord des gestes pauvres,
Comme une braise basse au cœur des jours usés.
Elle errait désormais le long des murs sans porte,
Entre les cours lavées d'une eau déjà trop grise,
Et les rues où le vent soulève des papiers
Chargés de noms sans voix, de chiffres et de dates.
On sentait qu'elle avait perdu son ancienne chambre,
Et qu'aucun toit humain ne savait plus l'abriter.

Autrefois, dans les fermes, les chambres et les granges,
Chaque mot trouvait place à côté d'une chose :
Le pain près de la miche, l'eau près du seau de zinc,
Le feu près du foyer, la nuit près de la lampe.
Le dire n'était pas une fumée sans ancrage,
Mais une forme pauvre épousant le réel,

Une manière grave et simple de rejoindre
Le monde par son nom, sans l'écraser de voix.
À présent les paroles passaient comme des hôtes
Que nul ne reconnaît dans la maison d'autrui.

Les seuils gardaient encor la mémoire des voix basses,
Des retours du marché, des fatigues du soir,
Des enfants qu'on appelait depuis le fond des cours,
Des mères dont la bouche savait le prix des choses.
Mais les lèvres vivaient sous une autre loi grise.
La langue n'entrait plus dans le rythme des jours ;
Elle glissait au loin, vers des places sans visage,
Vers des bureaux froids, des couloirs, des vitres closes,
Comme si le langage eût quitté la demeure
Pour chercher dans l'abstrait un asile sans terre.

Dans les villes surtout son exil se lisait mieux.
Elle courait de vitre en vitre, de panneau en panneau,
Sur les enseignes dures, les écrans, les affiches,
Avec une netteté qui n'avait plus de chair.
Les mots s'alignaient là comme des marchandises,
Prêts à servir partout, sans fatigue ni mémoire ;
Mais nul foyer discret n'habitait leur passage,
Nulle odeur de soupe, nul bois, nul pas d'enfant.
La langue s'y montrait plus visible que jamais,
Et pourtant plus absente à ce qu'elle traversait.

Même dans les maisons où l'on parlait encore
Autour d'un bol de lait, d'une miche, d'un drap,
Quelque chose manquait à la venue des phrases.
Les voix semblaient chercher au fond de leur trajet
Un appui plus ancien que les lèvres présentes.
On parlait pour tenir ensemble la journée,
Pour nommer le marché, le feu, le linge, la pluie ;

Mais derrière ces mots passait une détresse :
Ils ne savaient plus bien où reposer leur souffle,
Ni comment faire monde avec leur pauvre charge.

Il arrive parfois qu'une langue se brise ;
Ici le mal allait d'une manière plus lente.
Elle n'explosait pas sous le coup d'un silence,
Elle se dispersait comme un troupeau sans veille.
Les mots gardaient leur forme, leurs syllabes, leur ordre,
Mais non plus la demeure où reprendre leur poids.
Ils passaient d'une bouche à l'autre, d'une feuille à l'autre,
Avec cette fatigue des choses déracinées
Qui voyagent longtemps sans perdre leur visage
Et s'usent cependant de n'avoir plus de seuil.

Les enfants, les premiers, sentaient cette errance sourde
Sans pouvoir la penser ni la nommer tout haut.
Ils parlaient encore aux pierres, aux chiens, aux flaises,
Aux flaques de la cour, aux oiseaux sur les fils ;
Mais les mots qu'ils recevaient du vaste monde adulte
Arrivaient déjà vides d'une chaleur de source.
Ils savaient dire vite et répéter sans faute,
Ils savaient les formules et les noms qu'on demande ;
Pourtant leur jeune bouche cherchait une maison
Que les mots reçus n'avaient plus la force d'ouvrir.

Les vieillards, quant à eux, portaient dans leur mémoire
Des réserves de langue liées aux gestes d'autrefois :
Les outils, les récoltes, les vents, les terres maigres,
Les façons de lever le pain, de coudre, d'attendre.
Quand ils prononçaient bas certains vieux mots d'usage,
On sentait revenir une odeur de grenier,
Le bruit d'une charrette, un pré, un feu de souches.
Mais ces mots-là mouraient souvent dans l'air du temps,

Comme des graines saines tombées sur une pierre ;
Le monde neuf n'avait plus de terre pour les prendre.

La langue sans demeure emprunte tous les chemins.
On la trouve au marché, à l'école, à l'usine,
Dans les lettres pliées, dans les ordres, les demandes,
Dans les sermons trop hauts, dans les journaux du soir.
Elle sert, elle circule, elle remplit son office,
Elle transmet encore des nouvelles et des prix ;
Mais ce mouvement même accuse sa détresse :
Elle va de partout vers partout sans séjour,
Pareille à ces grands vents qui ne fécondent rien
Lorsqu'ils soufflent trop vite au-dessus des semailles.

Il est des mots pourtant faits pour tenir sous un toit,
Pour dormir près du pain et des visages las,
Pour prendre à la cuisine un peu de suie, de vapeur,
Et ce tremblement doux des choses partagées.
Le mot eau, le mot main, le mot sœur, le mot veille,
Le mot peine, le mot nuit, le mot enfant, le mot mort,
Tous demandent plus qu'une exactitude nette :
Ils exigent un lieu où leur poids soit reçu.
Quand la langue s'exile hors des chambres humaines,
Ces mots perdent d'abord leur gravité natale.

On le voyait au pain qu'on rompait sur les tables.
Le geste subsistait, la faim aussi, le froid,
Le couteau, le bol d'eau, le regard qui s'incline ;
Mais les mots pour bénir ou simplement relier
Ne venaient plus si bas au bord de la nourriture.
On mangeait, on coupait, on passait le quignon,
Et la langue restait comme au bord de la porte,
Incapable d'entrer dans la fraternité

Que demande un repas pour devenir partage.
Le pain nourrissait mieux que la parole errante.
Les travaux mêmes, eux, gardaient une sagesse sombre
Que les mots exilés peinaient à rejoindre encore.
Le bois qu'on fend au matin, le linge qu'on rince,
La terre qu'on retourne au revers de mars,
Tout cela réclame peu de discours éclatants,
Mais beaucoup de présence accordée à la chose.
Or la langue, déjà reprise par d'autres flux,
N'habitait plus ce rythme humble des mains humaines.
Elle nommait de loin ce qu'elle ne portait plus,
Comme un seigneur absent parlant d'un champ qu'il ignore.

Ainsi se creusait lentement entre les mots
Et le monde terrestre une distance grise.
Les pierres conservaient plus de mémoire que les bouches,
Les haies, plus de patience ; et le vieux puits du bourg
Savait mieux garder l'eau que la langue le nommer.
Il n'est pas bon qu'un mot se détache des choses ;
Il devient très habile, très mobile, très clair,
Mais perd cette épaisseur qui le rend habitable.
La langue sans demeure est souvent très savante,
Et cependant plus pauvre qu'un silence de grange.

Même la prière, parfois, portait cette blessure.
Non qu'elle fût perdue, ni tout à fait mensonge ;
Mais les mots qu'elle élevait dans la buée des nefs
Ne retrouvaient pas toujours la ferveur d'un lieu.
Ils montaient bien encore vers des hauteurs fidèles,
Avec leur vieux cortège d'appel et de détresse ;
Pourtant l'âme sentait qu'entre la bouche et la voûte
Quelque chose manquait d'un sol ou d'un appui.

La langue ne peut pas vivre seulement d'altitude :
Elle doit aussi dormir dans la poussière des seuils.

Dans les chambres d'hôpital, sous les lampes trop blanches,
On voyait plus crûment l'exil du langage humain.
Le malade cherchait parfois un mot très simple,
Non pour expliquer tout, ni pour vaincre la peur,
Mais pour faire tenir encore autour du lit
Le peu de monde intact qu'il lui restait au cœur.
Or la langue commune, pleine d'usages sûrs,
N'atteignait pas toujours cette pauvreté juste ;
Elle tournait autour comme une main trop propre
Qui n'ose plus toucher le front qu'elle veut plaindre.

Les écoles elles-mêmes apprenaient des paroles
Bien ordonnées, bien nettes, prêtes à servir partout.
Les enfants les portaient avec application,
Comme on porte un bel habit les jours de distribution.
Mais quelle maison vraie s'ouvrait dans ces syllabes ?
Quel feu, quel champ, quel mort, quelle pluie de novembre ?
Le savoir a besoin de mots solides et clairs ;
Il meurt pourtant aussi lorsqu'ils n'ont plus de sève.
Une langue transmise sans demeure terrestre
Instruit peut-être l'esprit, mais laisse l'âme en friche.

Il faut dire aussi le mal plus contemporain
Des mots qui se rassemblent en clans de reconnaissance,
Non pour ouvrir le monde, mais pour marquer la place,
Pour dire : nous parlons, donc nous sommes entre nous.
La langue, faute de maison, cherche souvent des bandes,
Des signes de passage, des mots de mot de passe,
Des façons d'être admis dans des cercles de voix.
Mais ces refuges-là, vite, deviennent étroits.

On croit y retrouver une demeure humaine ;
On n'y trouve souvent qu'un couloir plus serré.

La langue errante aime aussi les couloirs administrés,
Les formulaires, les règles, les notices, les cases,
Là où chaque mot vaut par sa fonction exacte
Et non par le foyer d'expérience qu'il porte.
Il faut bien ces écritures pour tenir le commun,
Pour mesurer, prévoir, ordonner, transmettre.
Mais quand tout le langage penche vers cette pente,
L'homme habite moins ses mots qu'il ne les remplit.
Alors la parole devient une procédure,
Et la bouche un guichet traversé d'expressions.

Sur les murs parfois nus de quartiers délaissés,
Un autre reste de langue surgissait malgré tout :
Un prénom griffonné, une date, une injure,
Un cœur mal refermé, un appel, un refus.
Ces pauvres inscriptions n'avaient rien de sublime,
Mais elles disaient mieux l'exil du dire humain
Que bien des phrases lisses sur des papiers sans tache.
Car quelqu'un là, au moins, avait voulu laisser
Un signe de sa voix sur la rugosité du monde,
Comme on frappe à une porte avant de disparaître.

Dans les livres aussi l'errance se poursuivait.
Des pages pleines dormaient sur des rayons obscurs,
Chargées d'images vastes, de pensées, de douleurs,
De noms gardés fidèles par l'encre et le papier.
Mais combien de ces mots trouvaient encore un visage
Pour les reprendre bas dans la chaleur d'un corps ?
Le livre ne suffit pas à donner demeure ;
Il conserve, il appelle, il veille dans le temps.

Mais il faut qu'une bouche un jour l'accueille en soi
Pour que l'encre devienne une chambre respirée.

Les poètes surtout sentent venir cette perte.
Ils savent que les mots, même beaux, même tenus,
Peuvent errer longtemps au-dessus de la terre
Comme des oiseaux noirs privés d'arbre et de nid.
Ils cherchent donc parfois moins l'éclat de la phrase
Que l'endroit le plus juste où déposer une syllabe,
L'endroit pauvre et discret où le langage rejoint
Le pain, la nuit, le deuil, l'eau tiède sur les mains.
Le vrai travail n'est pas d'inventer des parures,
Mais de rendre aux vieux mots un peu d'ombre habitable.

Il existe encore pourtant des cuisines modestes
Où la langue se reprend près du bruit des assiettes,
Où le nom d'un enfant prononcé sans emphase
Reçoit du soir, du pain, du feu, une épaisseur.
Il existe des seuils où l'on demande des nouvelles
Et où cette demande n'est pas simple formule ;
Des chambres où l'on veille un malade en parlant bas ;
Des jardins où deux êtres se taisent mieux qu'ils ne parlent,
Puis trouvent, pour un merle ou la pluie sur les branches,
Des mots assez humbles pour ne pas les trahir.

C'est là, sans doute, au plus bas des demeures ténues,
Que la langue revient de son exil trop vaste.
Non dans les grands discours ni les vastes systèmes,
Mais là où quelque chose attend d'être nommé
Sans être aussitôt pris dans des filets de maîtrise.
Le mot fleur, s'il vient juste au bord d'un vieux narcisse,
Le mot merle, s'il naît sous le chant du jardin,
Le mot frère, s'il tremble à l'ombre d'une perte,

Retrouvent une terre où poser leur fatigue,
Et la bouche, un instant, cesse d'être passage.

Il ne s'agit pourtant ni de retour facile,
Ni de croire qu'hier suffit à nous sauver.
Bien des demeures anciennes furent elles aussi
Des lieux d'ombre, d'ordre, de peur et de clôture.
Il ne faut pas sacrer tout vieux seuil de mémoire.
Mais l'homme ne vivra jamais de mots flottants.
Il lui faut, pour parler, un rapport respiré
Au monde, à quelques êtres, à la peine, à la joie.
Une demeure n'est pas un simple abri fixe :
C'est l'endroit où le mot consent à devenir présence.

Peut-être est-ce pour cela que tant de voix se brisent,
Ou tombent avant l'air, ou s'usent à répéter
Des formes toutes faites qu'aucun cœur n'habite plus.
La langue n'est pas morte ; elle a perdu son lieu.
Elle continue, oui, à nommer l'utile et le rapide,
À soutenir les flux, les échanges, les chiffres ;
Mais sa part la plus grave erre encore dans le froid,
Cherchant une maison assez pauvre et fidèle
Pour porter jusqu'au bout le poids des mots humains :
Le mot mort, le mot monde, le mot silence, le mot nous.

Alors parfois un enfant, au bord d'un mur de chaux,
Dit très simplement : pluie, ou bien arbre, ou bien mère,
Et l'on sent dans ce mot, venu sans appareil,
Quelque chose rouvrir de l'ordre des demeures.
Non pas un paradis, non pas l'ancien langage,
Mais une justesse brève entre bouche et présence.
Le mot touche la chose et la chose le reçoit.
Cette minute seule vaut plus que mille phrases

Lâchées dans les grands vents de l'échange sans terre.

Elle montre où renaît la langue véritable.

Il y a aussi le soir, quand l'homme très las rentre

Et qu'il ne veut plus rien du bruit ni des façades,

Le moment où un seul mot posé sur la table

Peut suffire à rassembler ce qui allait céder.

Un mot comme : reste. Ou bien : assieds-toi. Ou : attends.

Un mot bref, sans éclat, presque pauvre de forme,

Mais qui tient dans sa chair une hospitalité.

Là, la langue ne brille pas ; elle abrite.

Elle cesse d'errer de vitre en vitre au vent

Et fait de deux souffles un lieu moins inhabitable.

Peut-être au fond le mal de notre temps se dit

Ainsi : la langue court plus vite que les vies.

Elle sait tout relier, tout diffuser, tout nommer,

Mais ne sait plus toujours où se reposer vraiment.

Or parler ne consiste pas seulement à passer ;

Il faut encore savoir où descendre de soi,

Où consentir à l'ombre, au détail, au visage,

Où laisser le mot boire un peu d'eau dans la chose.

Une langue sans demeure fatigue les vivants

Parce qu'elle leur demande d'habiter le vent.

Pourtant rien n'est perdu tant qu'il reste des lieux

Où la parole, pauvre et lente, ose reprendre terre :

Une table de bois, une chambre, un jardin,

Le bord d'un lit veillé, un banc sous un vieux noyer,

Le pas auprès d'un mort, la soupe d'un hiver,

Le silence partagé avant qu'un mot se forme.

La demeure n'est pas grande ; elle tient dans presque rien.

Mais c'est de ce presque rien que dépend la survie

De la langue humaine au milieu des flux sans lieu.
Sans cette braise basse, nous parlerions dans le vide.

Ainsi la langue qui n'a plus de demeure
Continue d'errer parmi les hommes pressés,
Chargée de noms, d'ordres, de nouvelles, de messages,
Comme un peuple sans toit traversant les saisons.

Mais sous cette errance même persiste une attente :
Trouver de nouveau bas un seuil qui l'accueille,
Une bouche qui n'use pas les mots sans les vivre,
Une chose assez nue pour consentir au nom.

Et peut-être alors, sous le poids des jours communs,
Le langage reviendra demeurer parmi nous.

VI

LE TOMBEAU VIDE AU CŒUR DES VIVANTS

Ce sixième poème descend plus avant dans le tragique en donnant forme à une absence sans sépulture. Le tombeau vide n'y désigne pas d'abord la mort accomplie, mais une béance portée au centre de la vie. Quelque chose manque, insiste, appelle, sans jamais pouvoir être refermé par le deuil ou le souvenir. Le poème explore cette vacance intérieure qui traverse les vivants sans se laisser réduire à un simple néant. Il montre comment l'existence humaine peut se régler secrètement autour d'un lieu demeuré inoccupé. Mais ce vide n'appelle ni grand salut ni compensation illusoire ; il exige une fidélité plus nue. Le texte fait ainsi de l'ouverture non comblée une condition grave de la vérité humaine. Ce poème occupe donc une place centrale dans le cycle, comme figure de la béance irréductible.

Il est au fond des jours une chambre plus froide
Que toutes les maisons désertées par l'hiver,
Un lieu sans porte exacte et pourtant bien réel,
Que nul pas ne rejoint par les chemins du monde.
On n'y descend jamais comme on va vers un mort,
Avec la terre aux mains, le front nu, le silence ;
On le porte plus bas, dans la cage du souffle,
Au revers des regards, au creux des voix rompues.
C'est là que bat parfois, sous les gestes des hommes,
Le tombeau vide ouvert au cœur même des vivants.

Il ne ressemble pas aux tombes du village,
Sous l'if, près du vieux mur où montent les lierres sombres,
Avec leur dalle usée, leur nom, leur croix, leur date,
Et cette paix très lente accordée par la terre.
Il ne connaît ni pierre, ni cendre, ni sépulture,
Ni les fleurs déposées les dimanches d'automne,

Ni le gravier discret sous les pas des visiteurs.
Sa place est plus secrète et plus nue tout ensemble :
Il s'ouvre dans la chair comme un vide sans contour,
Et l'âme y passe auprès comme auprès d'un absent.

Rien ne fut mis pourtant dans cette fosse intime,
Nul corps ne s'y allongea pour y dormir longtemps,
Nulle dernière haleine n'y scella le silence.
C'est pourquoi sa béance est plus dure à porter.
La mort, lorsqu'elle prend, laisse au moins un visage,
Un lieu de séparation, une date, un linceul ;
Mais ici rien n'est clos, rien n'est même advenu
Selon l'ordre connu des départs et des tombes.
Il y a seulement une vacance obstinée
Qui s'obstine à tenir là où quelque chose manque.

Les hommes vont pourtant, ils lèvent l'eau des puits,
Partagent le pain noir, ramassent le bois,
Tiennent leurs outils froids au petit jour des granges,
Répondent quand on parle, ouvrent encore les volets.
Rien, de loin, ne signale en eux cette ouverture
Où le vide persiste avec plus de rigueur
Qu'une blessure vive ou qu'un deuil déclaré.
Mais parfois, dans l'arrêt trop long d'un simple geste,
Dans l'hésitation basse au bord d'un mot très usé,
On devine ce creux qui ne sait pas se refermer.

Ce tombeau sans défunt n'est pas la pure absence,
Car l'absence, parfois, laisse encore un contour,
Le souvenir d'un front, d'un rire, d'une voix,
Une manière douce ou terrible de revenir.
Lui ne revient jamais puisqu'il ne partit pas.
Il ne se laisse pas habiter par l'image.
Il est l'emplacement nu de ce qui n'a pas eu lieu,

Ou de ce qui, venu, n'a jamais pris figure.
Ainsi sa profondeur ne cesse de travailler
Comme un puits sans eau vive au centre des vivants.

Les enfants le sentent tôt sans savoir ce qu'ils portent.
Ils s'arrêtent parfois au milieu de leurs jeux,
Comme si le monde, tout à coup, reculait d'un pas,
Laissant devant leurs yeux une place trop vide.
Ils ramassent une bille, un caillou, un morceau de verre,
Puis leur main se suspend dans l'air sans raison claire.
Ce n'est pas la fatigue, ni l'ennui, ni la peur,
Mais le passage obscur de cette chambre ouverte
Qui fait vaciller un instant l'élan du vivant
Et dépose dans l'enfance une gravité sans âge.

Les femmes, près des draps, des lessives, des berceaux,
Connaissent autrement cette béance intime.
Elle se tient parfois au milieu des gestes sûrs,
Entre la main qui borde et le front qu'elle touche.
Tout semble à sa place, le bol, la chaise, le feu,
Le pain qui lève un peu sous le linge de farine,
Et pourtant quelque chose au-dedans ne rejoint pas
La simple paix de faire ce qu'il faut faire.
Comme si le cœur gardait, sous l'ordre des demeures,
Un caveau non scellé qui ne reçoit personne.

Les vieillards, eux, la portent avec moins de surprise.
Ils savent que les morts, les vrais, prennent leur place
Dans l'alignement grave des jours déjà tombés ;
Ils savent la mémoire, les noms, les photographies,
La chaise qu'on ne touche plus tout à fait pareil,
Le tiroir refermé sur un peigne ou une lettre.
Mais le tombeau vide en eux échappe à cette science.
Il ne relève pas du temps ni des ancêtres.

Il est plus ancien peut-être que leur vieillesse même,
Ou plus tardif encore que ce qu'ils ont vécu.

Il arrive qu'un homme, au milieu d'une phrase,
Sente tout à coup basculer la maison des mots,
Comme si derrière eux s'ouvrait une profondeur
Où nul écho humain ne consent à répondre.

Il se tait non parce qu'il n'a rien à ajouter,
Mais parce que le dire rencontre dans sa source
Cette chambre évidée que rien ne meuble plus.
Les lèvres restent là, presque prêtes à poursuivre,
Et le regard se perd sur un mur, une vitre,
Comme si l'âme venait d'effleurer sa béance.

Les villes aussi portent un peu de cette tombe.
Dans leurs rues plus rapides, sous leurs vitrines dures,
Dans l'enfilade froide des couloirs et des gares,
Parmi la foule même où tous se croisent vite,
On sent parfois monter une vacance plus vaste
Que la simple solitude des existences closes.
Ce n'est pas seulement que chacun manque à chacun ;
C'est qu'un vide antérieur travaille sous les pas,
Comme si l'urbain tout entier bâtissait son fracas
Au-dessus d'un caveau dont nul ne sait le nom.

Il y a dans les hôpitaux une proximité
Particulière et nue de cette tombe intérieure.
Le malade, tourné vers la blancheur des plafonds,
Ne pense pas toujours à sa propre fin proche ;
Il sent plus intimement une absence en lui
Qui ne coïncide pas encore avec la mort.
Quelque chose s'est retiré sans tout à fait partir,
Laissant le corps vivant dans une étrange veille.

Le regard flotte alors entre présence et distance,
Comme au bord d'un tombeau qui ne veut pas se remplir.

Les couples eux-mêmes, aux heures de grande fatigue,
Rencontrent parfois bas cette ouverture sans nom.
Ils se parlent encore avec leurs mots de tous les jours,
Le pain à acheter, l'enfant, le feu, la pluie ;
Mais derrière le tissu fidèle des usages
Passe une ombre plus nue que n'explique aucun conflit.
Ce n'est pas l'amour qui manque, ni même le souci,
C'est qu'entre deux vivants peut se tenir aussi
La place irréductible de ce qui ne se donne pas,
Cette fosse sans corps où l'autre échappe toujours.

Il faut entendre ici le mot tombeau autrement.
Non comme la demeure offerte à ce qui fut,
Mais comme la figure renversée de la perte :
Un lieu préparé pour accueillir une présence
Qui ne vient pas, ou vient sans jamais se déposer.
La pierre n'est pas posée, la terre reste ouverte,
Et pourtant déjà tout en l'homme tourne autour.
La vie se règle alors sur cette non-venue,
Sur cette attente creuse où rien ne s'achève,
Comme autour d'un puits vide qu'on continue d'éviter.

Le pain noir partagé, les lampes, les bassines,
Les voix basses du soir, les odeurs de potage,
Tout ce qui d'ordinaire referme un peu le monde
Autour d'un centre humble de chaleur et d'usage,
Se trouve ici gagné par une nuance sombre.
Le pain nourrit toujours, l'eau apaise, le feu veille,
Mais rien ne comble au fond la chambre restée vide.
On mange au bord de ce qui ne mange pas,

On parle au bord de ce qui ne répond pas,
On veille autour d'un rien plus tenace qu'un visage.

Les enfants, parfois, dessinent encore des maisons
Avec une fenêtre, un arbre, un toit très haut ;
Mais il arrive aussi qu'ils laissent au milieu du trait
Une place blanche qu'ils ne savent pas remplir.

Le crayon tourne un peu, puis s'arrête sans bruit,
Comme si la main très jeune rencontrait déjà
L'espace réservé de cette tombe intime.

Ils reprennent ailleurs, dessinent un chien, un chemin,
Un soleil peut-être, mais le blanc demeure là,
Au centre du dessin comme un silence obstiné.

Les poètes, s'ils existent encore parmi nous,
Connaissent d'une manière plus brûlante ce lieu.
Ils croient parfois poursuivre une parole manquante,
Rendre voix à la cendre ou corps à l'absence ;
Mais plus ils s'approchent de la source qu'ils cherchent,
Plus ils sentent s'ouvrir la chambre sans occupant.
Le poème alors ne sauve rien pleinement ;
Il tourne autour d'un creux que nul chant ne remplit.
Sa vérité peut-être tient à cette retenue :
Parler depuis le vide sans prétendre le clore.

Il ne faut pas confondre ce tombeau intérieur
Avec les pauvres trous que la distraction creuse,
Ni avec l'ennui gris des jours sans grand visage.
Il porte une gravité d'une autre profondeur.
On le reconnaît à ceci : tout ce qui touche
À la naissance, à l'amour, au deuil, à la parole,
À la présence même du monde sous la pluie,
Se met soudain à trembler autour de son ouverture.

L'homme comprend alors qu'il ne se possède pas
Jusqu'au fond de sa vie, ni même de son manque.

Certains cherchent à fuir cette chambre non close
Par les bruits, les écrans, les longues circulations,
Par l'affairement sec des mots et des horaires,
Par la vitesse offerte aux âmes sans repos.
Mais le tombeau vide, au contraire des vraies tombes,
Suit celui qui le porte en ses moindres détours.
Il se déplace avec lui dans les gares, les bureaux,
Sous les néons, les vitres, les enseignes du soir.
Nul mouvement extérieur n'en dissipe la trace ;
Il voyage en silence avec la respiration.

D'autres voudraient y voir l'appel d'un au-delà,
Une place gardée pour quelque dieu tardif,
Pour une révélation, un salut, un retour.
Peut-être. Mais le lieu résiste à ces promesses.
Il ne se laisse pas si vite consacrer.
Il demeure plus nu que toute théologie,
Plus pauvre que le ciel et plus proche de la chair.
S'il appelle quelque chose, ce n'est pas d'abord
Une réponse haute venue combler le creux,
Mais la fidélité basse à ce qui manque en nous.

Il existe des soirs où cette fidélité
Prend la forme très simple d'une main sur une table,
D'un regard non détourné quand l'autre vacille,
D'un nom prononcé bas dans la chambre malade,
Ou d'un pain réservé pour qui rentrera tard.
On ne remplit pas ainsi le tombeau intérieur ;
On veille seulement près de sa béance vive.
Et peut-être est-ce là la plus juste manière :

Ne pas mentir au vide, ne pas le sacraliser,
Mais tenir près de lui avec une lumière pauvre.

Les morts véritables nous apprennent autre chose.
Ils nous laissent leur absence, mais aussi leur contour,
Le pli d'une lettre, un rire dans la mémoire,
Une façon d'ouvrir la porte ou de tenir le pain.
Le tombeau vide, lui, ne donne même pas cela.
Il n'offre aucune forme où le deuil se repose.
C'est pourquoi il est si difficile à nommer.
Il n'est ni l'ombre d'un visage perdu,
Ni le regret précis d'une vie interrompue,
Mais l'insistance nue de ce qui n'a pas lieu.

Dans les campagnes au soir, près des haies, des fossés,
Quand le merle très bref jette son chant dans l'ombre,
Il arrive pourtant que cette béance intime
Se fasse moins hostile, sinon moins profonde.
Le chant ne la comble pas, la fleur ne la recouvre pas,
La lune ne lui donne aucun visage sûr ;
Mais l'homme sent alors que le vide qu'il porte
N'est pas séparé tout à fait du monde ouvert.
Comme si la terre, le soir, le noyer, le jardin,
Pouvaient veiller eux aussi près du tombeau sans corps.

Les villes le savent moins, mais elles le trahissent plus.
Leur agitation nerveuse, leurs vitrines trop nettes,
Le flux continu des voix sans demeure,
Leur clarté jetée au sol comme un corps sans nom,
Tout cela tourne peut-être autour du même creux.
Quand une civilisation ne sait plus où déposer
La mort, le manque, le deuil, la venue différée,
Elle les reporte au cœur même des vivants.

Le tombeau n'est plus au cimetière, sous les arbres :
Il bat dans la poitrine comme une chambre inoccupée.

Il ne faut pas pourtant conclure au pur néant.
Le néant fermerait tout sous sa sentence froide.
Or ici quelque chose insiste et ne cède pas.
Le vide même appelle une veille, une écoute,
Une manière grave et tendre de se tenir.
Ce qui demeure ouvert peut aussi rendre humble.
L'homme qui porte en lui ce tombeau sans sépulture
Apprend parfois à parler plus bas, à nommer moins,
À respecter dans l'autre une région sans prise
Qu'aucun amour humain n'a le droit de forcer.

Les enfants devenus grands garderont peut-être
Le souvenir obscur de cette fosse vive.
Ils ne diront pas toujours d'où vient leur gravité,
Ni pourquoi le bonheur leur semble traversé
D'une légère mélancolie sans origine.
Mais dans la joie même, au milieu des étés clairs,
Au bord d'une table où l'on rit avec les proches,
Ils sentiront parfois, très bas, cette ouverture
Qui n'ôte rien au pain ni au rire partagé,
Mais leur donne un poids plus vrai sous la lumière.

Peut-être est-ce cela qui rend l'homme habitable :
Non pas l'oubli du vide, ni sa fermeture,
Mais la coexistence lente de la chaleur
Et de cette chambre nue qu'aucune chaleur n'atteint.
Le pain peut être bon, la main fidèle, le soir doux,
Le merle sur le banc, le narcisse sous le noyer ;
Et pourtant le tombeau vide demeure au-dedans.
Il ne détruit pas tout, il n'abolit pas la joie,

Mais la creuse, l'empêche de se prendre pour un règne,
Et lui laisse en secret la gravité du manque.

Ainsi les vivants vont avec, sous leurs manteaux,
Leur fatigue, leurs outils, leurs lampes et leurs mots,
Portant en eux plus bas qu'un deuil déclaré
Cette tombe jamais comblée au cœur de la chair.
Ils aiment, ils travaillent, ils veillent et ils tombent,
Ils ramassent les jours comme on ramasse du bois ;
Mais à travers leurs gestes insiste cette place
Que nul visage absent ne vient occuper tout à fait.
Et c'est peut-être là, dans cette béance portée,
Que commence le plus nu du destin humain.

Car l'homme ne se réduit ni à ce qu'il possède,
Ni à ce qu'il perd, ni même à ce qu'il espère.
Il est aussi gardien d'une chambre sans hôte,
D'une ouverture grave où la vie se dénude.
Le tombeau vide au cœur des vivants ne promet rien,
Ne console jamais, ne clôt aucune plainte ;
Mais il oblige à vivre avec plus de justesse,
À tenir près du manque sans le couvrir de mots.
Et peut-être qu'un jour, non pour le remplir enfin,
Mais pour l'entourer mieux, naîtra de là la parole.

VII

LES OMBRES QUI PORTENT DES VISAGES EMPRUNTÉS

Dans ce septième poème, la crise atteint cette fois l'identité même des vivants dans leur visage. Les ombres n'y accompagnent plus simplement les corps : elles déposent sur eux des traits venus d'ailleurs. Les êtres semblent alors traversés par des douleurs, des mémoires ou des absences qui ne sont pas tout à fait les leurs. Le poème interroge cette dépersonnalisation sourde où le visage risque de ne plus coïncider avec sa vie. Il explore aussi la manière dont les morts, les ruines et les figures anonymes pèsent encore sur les traits des vivants. Mais il rappelle en même temps qu'une fidélité du regard peut rendre à l'autre sa singularité propre. Reconnaître vraiment un visage devient alors un acte de résistance contre la confusion du monde. Le texte cherche ainsi à sauver, dans l'ombre même, la possibilité d'une présence incarnée.

Le soir venait encore avec sa lenteur grise,
Mais quelque chose en lui n'accordait plus les traits.
Les rues rendaient aux murs une pâleur douteuse,
Les vitres retenaient des reflets sans origine,
Et ceux qui traversaient la place ou le faubourg
Portaient sur leur visage une lumière fausse,
Comme si l'ombre même, au lieu de les suivre,
Leur eût posé au front le masque d'un absent.
On voyait dans leurs yeux une fatigue étrangère,
Comme si d'autres vies pesaient dans leur regard.

Ce n'était pas l'usure ordinaire des saisons,
Ni le simple travail creusant les fronts humains,
Ni la douleur connue qui marque un être en deuil.
Quelque chose allait plus loin dans la défiguration :
Les traits semblaient venir d'une mémoire étrangère,

D'un passé non vécu, d'un visage ramassé
Au bord de quelque ruine ou d'un très vieux silence.
L'homme debout parlait avec sa voix de pauvre,
Mais le pli de sa bouche appartenait à d'autres,
Et son pas reconduisait une absence plus vaste.

Les ombres, autrefois, suivaient fidèlement les corps.
Elles savaient se taire au long des murs du soir,
Épouser le contour d'une main, d'une épaule,
S'allonger sur les seuils sans trahir la présence.
Elles étaient l'humble double du vivant visible,
Sa part nocturne et basse, son accompagnement.
Mais celles qui venaient par les cours et les places
N'étaient plus cette garde obscure et fraternelle.
Elles semblaient déjà chercher sur d'autres fronts
Les figures à prendre pour habiter la nuit.

Il arrivait parfois qu'un homme, sous une lampe,
Tourne à demi la tête et s'étonne lui-même
Du visage aperçu dans la vitre d'un café.
Ce n'était pas le sien tel que l'âge le fait,
Ni même le reflet agrandi par la fatigue ;
On eût dit qu'un mort calme, un parent disparu,
Un passant oublié sur quelque route ancienne,
Venait se superposer à sa pauvre figure.
Alors il baissait les yeux, comme on baisse les yeux
Devant un nom trop proche qu'on n'ose pas reprendre.

Les enfants percevaient ce trouble plus vivement.
Ils regardaient parfois un père ou une mère
Avec une hésitation que nul mot n'éclairait.
Le visage était là, reconnaissable encore,
La voix, les mains, le pas, l'odeur du manteau mouillé ;
Mais quelque chose en plus, comme un voile emprunté,

Passait sur la figure au milieu des gestes simples.
L'enfant se taisait donc, sentant sans le comprendre
Qu'un être peut rester et n'être plus tout à fait
Celui que le regard croyait habiter hier.

Dans les foules surtout se lisait ce mélange.
Les gares du matin, les marchés, les vitrines,
Les files lentes au froid, les quais sous les annonces,
Tout ce monde pressé, serré dans sa détresse,
Avait perdu parfois jusqu'à sa propre face.
Les yeux prenaient le vide d'yeux déjà rencontrés,
Les bouches empruntaient des sourires de défense,
Les fronts une inquiétude apprise sur d'autres fronts.
Et l'on comprenait mal si chacun vivait sa vie
Ou portait seulement des figures ramassées.

Il y a des douleurs que l'homme fait siennes,
Parce qu'elles ont traversé sa chair et ses nuits ;
Mais il en est d'autres, suspendues dans le monde,
Qui cherchent des demeures et se posent sur nous.
Les ombres de ce temps semblaient faites de cela :
D'un surplus de visages privés de leur histoire,
D'un résidu d'épreuves flottant entre les corps,
Et venant se fixer sur le premier vivant
Assez pauvre, assez las, assez ouvert peut-être
Pour offrir à la perte un peu de sa figure.

Les femmes le savaient sans le dire très haut.
Au bord du linge humide, du bol, de la bassine,
Elles voyaient parfois dans la glace ternie
Passer un front plus vieux que celui qu'elles portaient.
Leur bouche retenait un pli d'amertume ancienne
Qui n'appartenait pas tout entière à leur vie.
Comme si des lignées de silence et de peine,

Des mères sans tombeau, des sœurs privées de voix,
Remontaient jusqu'à elles à travers la fatigue
Et demandaient un visage où durer encore.

Les vieillards, eux, portaient tant de morts dans les yeux
Que leur propre visage semblait déjà partagé.
Ils avaient vu partir des frères, des maisons,
Des récoltes perdues, des hivers, des guerres sourdes,
Des enfants descendus trop tôt sous la pierre grise.
Le temps, à force, mêle les traits des disparus
Aux rides du vivant qui les garde en mémoire.
Mais ici le phénomène allait plus loin encore :
Même les oubliés, même les sans-portrait,
Semblaient revenir peser sur la peau des vieux.

Il n'est pas bon qu'un homme ne coïncide plus
Avec le peu de visage que lui donne sa vie.
La peau devient alors comme une porte battue,
Les yeux comme un passage, la bouche comme un lieu
Où de trop nombreuses absences se rassemblent.
Le front ne sait plus bien s'il pense pour lui-même
Ou s'il porte un ciel noir reçu d'une autre nuit.
L'âme se sent tirée par des fils sans origine,
Et le regard, au lieu d'ouvrir le monde proche,
Se couvre de reflets qu'il n'a pas choisis.

On voyait dans certains quartiers du soir tombant
Des figures passer le long des murs trop vite,
Comme si l'ombre, à peine descendue sur la ville,
S'essayait sur leurs traits avec une hâte obscure.
Un jeune homme portait une vieille lassitude,
Une femme très maigre un visage d'enfant,
Un enfant lui-même des yeux déjà désertés,
Et nul ne pouvait dire où commençait la vie

Propre de chacun d'eux, où finissait l'emprunt
Que la nuit déposait au seuil de leur personne.

Les miroirs étaient devenus des lieux suspects.
Ils rendaient moins le vrai qu'un trouble de présence,
Une superposition de figures basses,
Comme si la maison des visages intimes
Avait ouvert ses murs à des hôtes sans nom.
On s'y penchait parfois pour nouer un foulard,
Laver un front, vérifier une blessure,
Et l'on recevait plus qu'un simple reflet fidèle :
Un regard venu d'ailleurs pesait derrière le sien,
Un silence inconnu habitait la surface.

Les ombres de la rue savaient choisir leur heure.
Ni le plein du matin, ni le noir de la nuit,
Mais ce moment penché où les formes hésitent,
Où la lumière basse n'assure plus les choses.
Alors elles venaient se coller aux vivants
Comme des manteaux froids qu'on n'a pas demandés.
Elles donnaient à la joue un creux de mal ancien,
Au coin de l'œil ce sel des attentes déçues,
Et jusqu'à la manière de tenir une main
Prenait parfois la courbe d'une autre existence.

Dans les hôpitaux blancs, sous les lampes trop nettes,
La chose apparaissait plus nue encore qu'ailleurs.
Le malade allongé dans sa fatigue ouverte
Portait sur son visage des passages confus.
Ce n'était pas seulement la pâleur de souffrir,
Mais une étrange venue de visages en lui :
Le père, la grand-mère, l'enfant jamais né peut-être,
Le frère enseveli, l'épouse déjà perdue.

Tout cela se tenait dans la même figure,
Comme si le corps faible devenait carrefour.

Les villes modernes aiment les visages lisses,
Rapides à produire et faciles à lire.
Elles offrent partout des figures prêtes à prendre,
Des traits sans profondeur, des expressions de verre,
Des joies réglementées, des colères approuvées.
Les ombres s'en emparent avec un art cruel.
Elles greffent sur les fronts des masques de circulation,
Des sourires de vitrine, des fatigues standard.
Et l'on croise bientôt des êtres presque absents
Qui portent comme peau un langage déjà mort.

Mais il est un autre emprunt, plus grave et plus secret :
Celui des vies brisées qui ne trouvent plus d'issue.
Quand le monde accumule trop de douleurs muettes,
De morts sans veille, de départs sans retour,
De paroles tombées avant d'atteindre l'air,
Il semble que l'ombre recueille ces fragments
Et cherche à les loger dans la chair disponible.
Ainsi certains vivants marchent plus lourdement
Parce qu'ils portent en eux des restes de visages
Que nul cimetière encore n'a pu recueillir.

Le pain partagé même n'échappe pas à cela.
Autour de la table où chacun baisse les yeux,
On croit reconnaître les siens dans la pénombre,
La mère, le fils rentré, le voisin, le grand-père ;
Mais la lampe éclaire aussi d'autres présences,
Des bouches absentes au bord du même quignon,
Des mains qu'on n'a pas vues et qui pourtant réclament
Leur place dans la maigre fraternité du soir.

Le pain nourrit les vivants, mais l'ombre sur les traits
Rappelle que d'autres encore cherchent un visage.

Les enfants, lorsqu'ils dessinent des hommes au charbon,
Traçant le rond du front, deux yeux, une bouche,
Ajoutent parfois, sans savoir pourquoi vraiment,
Un second contour flou autour de la figure,
Comme une doublure noire ou un halo de cendre.
Leur main pressent déjà ce trouble de l'identité :
Un visage n'est pas toujours ce qu'il paraît,
Et l'ombre qui le suit peut vouloir davantage
Qu'un simple accompagnement au bord du corps visible ;
Elle peut demander d'entrer dans la personne.

Les poètes, s'ils persistent à parler malgré tout,
Doivent eux aussi craindre ce trafic des figures.
Ils croient prêter leur voix à ceux qui n'en ont plus,
Recueillir dans le chant les absents et les brisés ;
Mais la frontière est mince entre l'accueil fidèle
Et le vol de visage au profit du poème.
Il faut donc parler bas, laisser les traits dans l'ombre,
Ne pas faire des morts un décor pour la voix.
Car l'ombre qui porte un visage emprunté
Accuse aussi celui qui parle à leur place.

Il y a dans l'amour une résistance faible
À cette circulation des masques et des ombres.
Quand deux êtres se voient très longtemps sans se fuir,
Sous les années, les deuils, les fatigues, le froid,
Ils apprennent peu à peu le visage profond,
Celui qui ne se réduit ni aux plis ni aux âges.
Alors les emprunts noirs pèsent peut-être moins,
Parce qu'un regard fidèle sépare dans la nuit

Ce qui vient d'une vie et ce qui, du dehors,
Cherche à prendre la place du vrai dans la figure.

Mais cette fidélité demande un grand silence,
Une attention plus lente que celle des miroirs,
Que celle des écrans, des passages, des foules.
Il faut regarder l'autre au-delà des expressions,
Au-delà des douleurs qui ont sali ses traits,
Au-delà des visages morts venus le visiter.
Il faut apprendre à voir l'être sous les dépôts,
Comme on voit un vieux bois sous la rouille des outils,
Comme on retrouve une source entre les herbes hautes
Quand le terrain du monde semblait tout recouvrir.

Le soir, près des jardins, il arrive quelquefois
Qu'un merle, du haut d'un noyer ou d'un mur chaud,
Jette un chant très bref dans l'épaisseur de l'ombre.
Alors les visages se défont un peu moins.
Le chant n'efface rien des emprunts accumulés,
Il ne rend pas aux morts leur lieu ni leur silence,
Mais il rappelle au moins qu'une présence simple
Peut encore surgir sans prendre un autre masque.
L'oiseau ne porte pas des vies qui ne sont pas siennes ;
Sa voix tient dans son corps, et cela nous instruit.

Les ombres emprunteuses aiment les corps fatigués,
Les âmes trop ouvertes, les regards sans refuge.
Elles y déposent mieux leurs figures de passage.
C'est pourquoi tant d'êtres au bord de la détresse
Se sentent habités d'expressions inconnues,
Comme si leur visage, au lieu de les défendre,
Était devenu terre offerte à d'autres peines.
Il faudrait près d'eux des mains assez retenues,

Non pour chasser l'ombre à grands discours de lumière,
Mais pour leur rendre un peu de leur propre contour.

Dans les villages aussi survit cette menace,
Quoique plus basse, plus mêlée à la pluie,
Au travail des saisons, aux odeurs de fumier.
Les morts y sont plus proches, les maisons plus poreuses,
Les visages plus longtemps gardés dans la mémoire.
On y voit parfois sur un front vivant
Le retour d'un aïeul, d'une sœur disparue,
D'un garçon mort trop tôt dans une guerre lointaine.
Mais le village sait mieux tenir ces ressemblances,
Parce que la mémoire y donne encore des noms.

La grande ville, elle, accumule les reflets
Sans leur offrir de terre où reprendre forme.
Alors les ombres portent des visages sans histoire,
Des visages anonymes, en attente de peau.
Chacun devient un peu le dépôt d'un commun sombre,
D'une humanité lasse ayant perdu ses traits.
Les regards se croisent sans reconnaissance sûre,
Les bouches sourient avec des lèvres de location,
Et l'on sent dans cette circulation des masques
La fatigue d'un monde qui ne sait plus faire visage.

Pourtant rien n'est encore entièrement perdu
Tant qu'un enfant distingue, sous le pli d'un front aimé,
La présence singulière qui lui répond vraiment ;
Tant qu'une femme au soir sait reconnaître un homme
Au-delà de l'ombre posée sur ses yeux ;
Tant qu'un vieillard, regardant une photographie,
Peut dire sans trembler : celui-ci n'est pas l'autre.
Cette fidélité pauvre à la singularité

Est peut-être le dernier rempart contre la nuit
Qui voudrait confondre tous les traits dans sa cendre.

Il faudrait apprendre à rendre aux visages leur poids,
Non celui du rôle, du masque ou de la mode,
Mais celui d'une vie traversée par ses jours,
Par ses joies courtes, ses hontes, ses résistances.
Un visage est un champ où le temps fait son œuvre,
Non une surface offerte à l'emprunt des foules.
Le reconnaître ainsi, c'est lui rendre demeure,
C'est empêcher l'ombre d'y loger n'importe quoi.
Et c'est peut-être aussi se rendre à soi-même
Le front obscur et vrai qu'on risquait de perdre.

Ainsi les ombres vont dans les rues de ce temps,
Chargées de visages perdus, brisés, laissés sans veille ;
Elles cherchent des corps, des regards, des bouches
Où prolonger un peu leur circulation noire.
Mais les vivants peuvent encore, par une attention
Pauvre, tenace, grave, refuser cet échange.
En nommant l'autre bas, en le regardant vraiment,
En laissant sa douleur demeurer à sa place,
Ils desserrent un peu l'étau des masques du monde
Et rendent à la chair le droit de faire visage.

Car le plus grand malheur n'est pas de porter l'ombre,
Mais de ne plus savoir quel visage est le sien.
Quand l'homme ne distingue plus ses propres traits
De ceux que la détresse, la foule ou les absents
Ont posés sur sa peau comme un linceul mobile,
Alors il marche au bord de sa propre disparition.
Le monde peut bien tourner, les rues rester ouvertes,
Le pain se partager, les enfants revenir ;

S'il n'y a plus de visage propre sous l'ombre,
La vie elle-même vacille dans son nom.

Pourtant au plus bas de l'être persiste une source
Qu'aucune ombre emprunteuse n'atteint tout à fait.
Sous les couches de peine, sous les reflets reçus,
Sous les morts qui réclament une chambre humaine,
Quelque chose demeure, plus nu que le visage :
Une manière unique d'habiter le souffle,
De lever les yeux, de tendre ou non la main,
De recevoir le jour, la pluie, le pain, la perte.
C'est de là qu'un visage renaît, s'il renaît un jour,
Non de l'effacement des ombres, mais de leur traversée.

VIII

LE DIEU QUI HÉSITE À NAÎTRE DANS UN MONDE TROP DUR

Avec ce huitième poème apparaît plus explicitement la figure d'un divin faible, intérieur et tragique. Ce dieu n'entre pas dans le monde comme puissance souveraine, mais comme fragilité en attente d'accueil. Il hésite à naître parce qu'il rencontre partout la dureté, l'usure, la fermeture et la fatigue des vivants. Le poème ne propose donc ni salut religieux ni consolation facile, mais une venue presque tremblante du sacré. Le divin y cherche une place basse : dans un geste, une veille, un pain partagé, un regard non violent. Sa naissance ne peut avoir lieu que dans une chair capable d'accueillir la faiblesse sans la trahir. Le texte donne ainsi forme poétique à l'idée d'un dieu vulnérable, non rédempteur mais accompagnant. Il constitue l'un des noyaux spirituels du cycle, dans la ligne d'une joie tragique non salvatrice.

Il est des soirs si bas, si lourds de pierre et d'ombre,
Que même le silence y semble trop meurtri
Pour porter jusqu'au bout sa charge de patience.
Les murs tiennent encore, les lampes brûlent peu,
Le pain noircit la table entre les mains très pauvres,
Le froid remonte aux fronts par la fatigue ancienne,
Et nul ne sait au juste en quel repli du monde
Se retire la part de douceur qui lui manque.
C'est là peut-être alors, dans l'épaisseur sans gloire,
Qu'un dieu faible hésite au bord de sa naissance.

Il ne vient pas du haut comme un ordre ou un foudre,
Ni des vieux ciels fermés que l'on levait jadis
Comme on lève un regard vers une autorité.
Il ne porte avec lui ni trompette ni gloire,
Ni le vêtement dur des jugements sacrés.
Quelque chose en lui tremble avant même d'éclore,

Comme une source prise sous des couches de gel,
Comme un feu trop discret sous la pluie de novembre.
Sa venue ne réclame aucun agenouillement :
Elle cherche seulement où la douceur pourrait tenir.

Le monde, pourtant, n'offre à ce germe invisible
Ni la paix d'une enfance, ni la bonté d'un seuil.
Les villes sont trop nettes dans leur fatigue grise,
Les routes trop livrées à l'usure des pas,
Les chambres trop chargées de peines sans langage,
Les fronts trop tôt courbés sous le poids des héritages.
Le pain se partage encore, oui, mais dans un froid rude ;
Les mains se tendent peu, tant elles ont porté.
Et le dieu qui voudrait respirer dans la chair
Sent la dureté nue du siècle avant de naître.

Il écoute longtemps la rumeur des vivants.
Il entend le grincement des volets mal fermés,
Le bol posé trop bas sur le bois d'une table,
La toux d'un enfant maigre au fond d'une maison,
Le pas tardif d'un homme rentrant de l'usine,
Le souffle d'une femme assise près du linge,
Le chien qui tourne en rond dans une cour de pluie,
Le train lointain passant comme un couteau de fer.
Tout cela monte à lui non comme une prière,
Mais comme le langage brut d'un monde à vif.

Il lui faudrait pourtant, pour se risquer au jour,
Un peu de terre meuble au fond d'un cœur humain,
Un lieu moins violent que la peur et l'habitude,
Une pauvreté juste où déposer sa braise.
Or partout il rencontre une cendre trop vieille,
Des chambres envahies de fatigue et d'exil,
Des voix tombant trop tôt au bord de leur naissance,

Des regards transparents usés par trop de clarté.
Il voit combien les hommes survivent plus qu'ils vivent,
Et sa venue se trouble au bord de cette vue.

Ce dieu n'est pas puissant de la puissance antique.
Il ne vient pas remplir les tombeaux de réponse,
Ni recoudre d'un trait la déchirure des jours.
Il sait qu'un monde dur ne se sauve pas vite,
Qu'aucune grande voix ne relève les ruines,
Et que la joie elle-même, si elle paraît un soir,
Doit porter dans son flanc la gravité du manque.
C'est peut-être pour cela qu'il tarde tant à naître :
Il refuse d'entrer dans la chair des vivants
Comme une consolation offerte à bon marché.

Il regarde les enfants marcher près des décombres,
Leurs poches pleines de verre, de boutons, de ficelles,
Leur manière de taire ce qu'ils ne peuvent dire,
Leur science précoce des murs fendus et froids.
Il voit dans leur regard une place très nue
Où pourrait se poser la douceur de l'origine.
Mais déjà trop de cendre a touché leurs paupières,
Déjà la nuit les frôle avec ses doigts sans nom.
Il craint d'être pour eux, s'il se montrait trop tôt,
Une promesse encore que le monde démentirait.

Il écoute aussi les vieillards au bord des tables,
Leurs mots de terre, d'outil, de saison, de récolte,
Leurs silences plus pleins parfois que les discours,
Leur mémoire chargée de morts et de gelées.
Il sent qu'ils porteraient sans doute avec douceur
Le peu de feu qu'il est, la fragilité qu'il garde.
Mais leurs épaules ont déjà tant soutenu
Qu'il n'ose leur remettre une lumière de plus.

Un dieu peut hésiter par pudeur devant l'homme
Quand l'homme a trop longtemps porté seul son hiver.

Les femmes surtout lui donnent à penser bas.
Il les voit recoudre un drap, approcher une chaise,
Retenir un enfant au bord de la fièvre,
Partager le dernier quignon dans la pénombre,
Ranger la fatigue avec le pain du matin,
Veiller sans grand langage auprès du peu qui reste.
Il devine en leurs mains un savoir de refuge
Que ne possèdent plus ni les livres ni les lois.
Et pourtant tant de peines usent leur patience
Qu'il craint d'ajouter encore un fardeau sous le nom du divin.

Car naître comme dieu, même humble et sans éclat,
Ce n'est pas seulement respirer dans la chair :
C'est demander accueil à des vies déjà prises,
À des cœurs traversés d'absences et de faim,
À des êtres meurtris par la dureté du monde
Au point de ne plus croire au poids léger d'une grâce.
S'il venait, il faudrait venir sans les blesser,
Sans envahir leur nuit d'une exigence sainte,
Sans prendre leur silence pour le signe d'un temple.
Il lui faut donc apprendre à naître presque en secret.

Il rôde ainsi le soir près des jardins modestes,
Là où le noyer tient malgré la terre lourde,
Là où le merle noir ouvre un peu l'air du monde,
Là où le narcisse insiste au bord du froid.
Ces choses sans doctrine lui enseignent un chemin :
Naître non par triomphe, mais par consentement bas ;
Venir non comme un maître, mais comme un peu de souffle
Qui se mêle à la pluie, au bois, à l'herbe, au pain ;

Habiter la fragilité des formes passagères
Sans leur ôter le droit de tomber ou de faner.

Il sait pourtant qu'un dieu, même faible, même humble,
Est vite défiguré par le besoin des hommes.
Les uns voudront en faire un juge pour leur cause,
Les autres un remède à l'usure des jours,
D'autres encore un drapeau, un ordre, une frontière,
Ou bien un simple mot pour couvrir le néant.
Alors il se retire au bord de sa venue,
Comme un enfant craintif à la porte d'une chambre
Où trop de voix déjà réclament sa présence
Avant même d'avoir compris sa pauvreté.

Il ne veut pas régner sur la détresse humaine,
Ni prendre dans ses mains le mal pour l'abolir.
Il voudrait seulement naître assez bas dans l'homme
Pour rendre habitable un peu de son tragique,
Pour que la joie la plus nue, la plus pauvre, la plus frêle,
Ne soit pas aussitôt chassée de ce qui vit.
Mais le monde est si dur dans sa lumière brute,
Si prompt à transformer la douceur en système,
Qu'il hésite longtemps sur le seuil de la chair,
Comme au bord d'un terrain couvert d'éclats de verre.

Dans les hôpitaux blancs, sous les néons sans veille,
Il approche pourtant plus près des corps souffrants.
Il voit sur certains fronts une place laissée vide
Par le départ sans forme de ce qui faisait tenir.
Il voudrait déposer là un peu de sa naissance,
Un presque rien de paix, un tremblement de source.
Mais l'acier, le plastique, l'odeur froide des draps,
Le va-et-vient des gestes dictés par l'urgence,

Tout cela durcit l'air autour du lit humain,
Et le dieu se fait souffler avant d'oser visage.

Dans les villes rapides où nul ne se regarde
Autrement qu'à travers des vitres de passage,
Il cherche en vain souvent une halte assez nue
Pour faire de son doute une venue réelle.
Les mots courent trop vite au-devant des visages,
Les corps se croisent sans recueillir leur fatigue,
Les écrans imposent au regard leur clarté morte,
Les foules errent sans nom sous des enseignes dures.
Un dieu qui voudrait naître comme une attention
Y rencontre partout la dispersion des âmes.

Et pourtant il ne renonce pas tout à fait.
Il sait qu'au cœur du siècle demeurent des chambres
Où l'on parle encore bas pour ne pas briser la nuit,
Où l'on garde un bol chaud pour celui qui revient,
Où l'on pose la main sur un front sans grand mot,
Où l'on ouvre une porte à l'ami dévasté.
Dans ces gestes sans gloire, dans ces fidélités,
Quelque chose lui dit que le monde, malgré tout,
N'a pas entièrement cédé à la dureté
Et qu'une naissance pauvre y serait peut-être reçue.

Ce dieu ne cherche pas les grandes architectures,
Ni les voûtes trop hautes où le bronze résonne.
Il préfère le bois d'une chaise près du feu,
La vapeur d'une soupe au milieu d'un hiver,
Le linge qu'on replie au sortir de la pluie,
Le champ nu où subsiste une trace de givre,
Le banc où deux vivants se taisent sans se fuir.
Sa grandeur serait là : tenir dans l'infime,

Ne pas exiger plus que le monde ne peut,
Et faire de ce peu une présence fidèle.

Mais précisément là réside sa blessure.
Car le peu qu'il demande, le monde le défend.
La fatigue rend durs même les gestes simples,
L'inquiétude resserre les cœurs autour d'eux-mêmes,
La peur de manquer chasse l'hospitalité,
Le bruit du temps consume l'attention fragile,
Et le chagrin appris ferme les mains avant l'offrande.
Le dieu voit tout cela sans révolte hautaine ;
Il hésite par tristesse, non par jugement,
Devant tant de pauvreté déjà sollicitée.

Il lui arrive alors de se glisser très bas
Dans la gorge d'un homme au bord d'une parole,
Non pour parler à sa place, mais pour lui rendre
La patience obscure d'un mot qui ne blesse pas ;
Ou bien dans le regard d'une femme exténuée,
Afin qu'elle voie encore, au milieu de la vaisselle,
Le reflet d'une grâce sur la buée d'un verre ;
Ou dans la main d'un enfant, pour qu'un dessin fragile
Trouve au cœur des ruines la forme d'une maison.
Ce ne sont pas des naissances, seulement des essais.

Il essaie dans la neige où les pas s'effacent vite,
Dans les carrefours sourds où nul cri n'est entendu,
Dans le pain noir rompu sous la lampe du soir,
Dans le merle posé sur le dossier d'un banc,
Dans l'eau levée du puits avant l'aube de mars,
Dans la chambre où l'on veille un malade très tard.
Chaque fois quelque chose l'approche de la chair,
Chaque fois quelque chose aussi le reconduit

Vers l'hésitation nue d'une venue impossible :
Le monde l'appelle bas, puis le repousse aussitôt.

Il sait que s'il naissait, ce ne serait pas pour vaincre,
Ni pour rendre au soleil sa gloire intacte et pleine.
Il naîtrait pour consentir à la blessure du monde,
Pour porter avec lui la faiblesse des jours,
Pour devenir dans l'homme une lumière blessée
Qui n'abolit pas l'ombre, mais l'habite autrement.
Or peu d'êtres désirent une telle naissance.
On veut des dieux entiers, des réponses, des forces,
Des évidences hautes qui soulagent d'un coup.
Lui vient avec le doute et la douceur du manque.

Les poètes le sentent parfois avant les autres.
Ils savent qu'un dieu pauvre, s'il touche leur parole,
N'y dépose ni faste ni certitude vaste,
Mais une gravité plus nue dans le langage.
Le mot devient plus simple, et pourtant plus profond ;
Le chant refuse alors les couronnes trop pleines ;
Il se tient près du pain, des cendres, de la pluie,
Près du tombeau vide au cœur des vivants,
Près des ombres chargées de visages perdus.
Le dieu qui hésite aime cette pauvreté-là.

Mais même le poème peut le trahir très vite.
Il suffit qu'on le fixe en image trop sûre,
Qu'on fasse de sa faiblesse une doctrine douce,
Ou de son tremblement une beauté de plus,
Pour qu'il se retire encore au bord de sa naissance.
Il exige un parler qui accepte de boiter,
Qui n'arrache pas l'ombre à la nuit qui la porte,
Qui laisse au tragique sa part de vérité.

Le dieu trop vite dit cesse déjà d'advenir :
Sa venue demande une bouche presque pauvre.

Dans l'amour aussi bien il cherche une ouverture.

Non l'amour qui possède, ni celui qui réclame,
Mais celui qui demeure près de l'autre blessé
Sans vouloir l'arracher à sa nuit propre et nue.
Là peut-être il pourrait trouver un lieu de chair,
Une alliance assez douce avec la finitude.
Mais l'amour est souvent traversé d'impatience,
De peur, de demande, d'anciennes dévastations ;
Et le dieu, voyant bien combien l'homme est fragile,
Hésite à se mêler à ce feu déjà douloureux.

Il faut peut-être dire qu'il naît malgré son doute,
Non pas une fois pour toutes, mais par éclats infimes.
Il naît quand un vivant ne détourne pas les yeux
Devant la fatigue nue d'un autre être vivant ;
Quand un mot juste vient sans couvrir la blessure ;
Quand une joie très mince consent à sa tristesse ;
Quand, dans un monde dur, quelqu'un garde malgré tout
Une place pour le faible, le lent, le sans défense.
Alors le dieu respire un instant dans la chair,
Puis retourne au retrait pour ne pas être pris.

Sa naissance n'est donc ni fête ni tonnerre.
Elle ressemble plutôt à la braise sous la cendre,
À la source cachée sous le schiste et la mousse,
Au sourire très bas d'un visage éprouvé,
À la chambre où l'on veille plus tard que sa fatigue,
À l'enfant qui ramasse une fleur dans la ruine.
Elle n'est pas victoire, et c'est là sa noblesse.
Elle ne sauve pas le monde de sa dureté ;

Elle y trace seulement une manière d'être
Qui n'ajoute pas à la violence du siècle.

Il demeure pourtant en danger parmi nous.
Le monde dur n'aime pas ce qui vient sans armure.
Il broie le tendre, use le faible, moque le lent,
Change la compassion en signe de faiblesse,
La pudeur en retrait, la patience en défaite.
Le dieu le sait fort bien, et son hésitation
N'est pas seulement sainte : elle est presque humaine.
Il craint d'être étouffé avant d'avoir grandi,
D'être récupéré, nié, tourné en puissance,
Ou simplement laissé mourir faute d'accueil.

Alors il regarde encore, du bord de sa venue,
Le noyer, le merle, le narcisse, la pluie,
Le pain rompu, la lampe, la chambre où l'on attend,
Les vivants dévastés qui pourtant se relèvent,
Et il se demande bas si le monde trop dur
N'abrite pas malgré tout quelque pauvre berceau.
Car la dureté même ne règne jamais seule.
Il reste dans la chair des failles, des douceurs,
Des fidélités sans gloire et des joies mélancoliques
Où pourrait se risquer une naissance fragile.

Peut-être qu'il ne cherche en vérité qu'une chose :
Non la foi des vainqueurs, ni la ferveur des foules,
Mais un lieu où son tremblement ne soit pas trahi.
Un cœur qui ne demande ni miracle ni règne,
Seulement de tenir plus humainement au monde.
Un regard qui l'accueille sans le nommer trop vite.
Une bouche qui sache encore parler très bas.
Une main qui partage le pain sans se grandir.

Un être assez blessé pour comprendre sa faiblesse,
Et assez vivant pourtant pour lui laisser naissance.

Ainsi le dieu hésite au bord de notre temps,
Non parce qu'il méprise la détresse des hommes,
Mais parce qu'il la prend dans toute sa rigueur.

Il ne veut pas venir ajouter une illusion
Au cortège déjà trop lourd des déceptions.
Il attend que le monde, sans cesser d'être dur,
Laisse en lui quelque part un creux moins hostile.
Et peut-être qu'au fond de nos jours les plus pauvres,
Là où la joie tragique apprend à respirer,
Ce dieu commence enfin à naître en hésitant.

IX

LE SOUFFLE DU MONDE QUI SE RETIRE DES HOMMES

Ce neuvième poème aborde le tragique sous la forme d'un retrait du réel plutôt que d'une destruction visible. Le monde demeure là, avec ses arbres, ses champs, sa pluie, ses oiseaux, mais son souffle n'atteint plus l'homme. Il ne s'agit donc pas d'absence des choses, mais d'une perte de l'accord profond entre la chair et le monde. Le poème explore cette raréfaction du lien vivant qui dessèche à la fois le regard, le langage et l'habitation. L'homme traverse alors ce qui l'entoure sans en recevoir pleinement la présence ni la profondeur. Mais le texte suggère aussi que le souffle ne disparaît pas tout à fait : il se retire en attendant l'accueil. Il faut dès lors une faille, une retenue, une patience nouvelle pour que le monde recommence à respirer en nous. Ce poème prépare ainsi le passage d'une dévastation du lien à une possible réouverture de l'écoute.

Le matin respirait encore sur les collines,
Mais ce souffle venait de plus loin que les maisons,
Comme s'il glissait bas sur les haies, sur les pierres,
Sans trouver jusqu'aux fronts la route des vivants.
L'air passait dans les champs, dans les branches, dans l'eau,
Il soulevait la buée des fossés au petit jour,
Faisait trembler l'avoine et frissonner les vitres ;
Pourtant rien de cela n'entrait vraiment dans l'homme,
Et la poitrine humaine, au lieu de s'élargir,
Gardait l'angle fermé d'une chambre sans fenêtre.

Autrefois, il semblait qu'un matin pût suffire
À rendre aux corps lassés une vigueur plus vaste.
Le vent sur le visage, l'odeur de terre humide,
Le cri bref d'un oiseau dans le froid de l'aurore,
Le pain coupé plus tard sur le bois d'une table,

Tout cela reconduisait l'âme vers le monde,
Comme si chaque chose, humble et sans grand éclat,
Portait en elle un peu du souffle originaire.
À présent les vivants traversaient ces présences
Comme on traverse un rêve en gardant les yeux clos.

Le retrait ne venait ni d'une nuit brutale,
Ni d'un ciel soudain vide au-dessus des villages.
Le monde demeurait, avec ses arbres maigres,
Ses chiens dans les arrière-cours, ses pluies de mars,
Ses chemins de craie blanche et ses flaques de fer.
Tout était encore là dans l'ordre des apparences,
Mais ce qui fait qu'une chose rejoint la poitrine
Se retirait plus bas, hors de la prise humaine.
L'homme voyait le champ sans le respirer vraiment,
Et touchait l'eau sans plus sentir en elle la source.

Les enfants eux-mêmes, pourtant proches des choses,
Sentirent quelquefois cette perte sans contour.
Ils couraient dans les cours, ramassaient des brindilles,
Lançaient des pierres plates dans la mare du soir ;
Mais au milieu de l'élan leur regard se suspendait,
Comme si le jeu tout à coup manquait de rive.
Le ciel demeurait bleu, le merle sur le fil,
La boue sur les souliers, le chien contre la porte ;
Pourtant un vide étrange passait dans leur gaieté,
Comme si le monde ne montait plus jusqu'à eux.

Les femmes, occupées de draps, d'eau, de cuisine,
Connaissaient autrement ce retrait du réel.
Elles savaient la pâte, la vapeur des marmites,
Le poids du linge mouillé au sortir de la pluie,
Le bruit d'un seau de zinc sur les dalles du seuil.
Tout cela autrefois suffisait à faire jour,

À donner dans la main une présence du monde.

Mais l'habitude dure et la fatigue ancienne
Éloignaient peu à peu la chair des choses simples,
Et les gestes tenaient sans nourrir pleinement l'âme.

Les hommes sur les routes, au bord des ateliers,
Sous les lampes des gares ou près des hangars froids,
Sentaient moins la douleur qu'une raréfaction.
Leur souffle était court, non d'un labeur seulement,
Mais parce que l'air même semblait moins respirable.
Ils levaient les épaules au vent du matin,
Tiraient du puits l'eau claire, fendaient le bois humide,
Et pourtant chaque acte restait comme séparé
De ce grand accord bas par quoi le monde entre
Dans la force d'un bras ou la patience d'un dos.

Ce n'était pas la faim seule, ni le souci nu,
Ni l'excès de travaux, ni l'hiver dans les os.
Quelque chose de plus sourd atteignait les vivants :
Le lien même au réel, cette attache invisible
Qui fait qu'un arbre n'est pas seulement une forme,
Qu'un pain n'est pas seulement matière à se nourrir,
Qu'une pluie d'avril touche plus loin que la peau.
Lorsque ce lien se défait sans bruit dans les cœurs,
Les choses persistent, mais elles cessent d'ouvrir ;
Le monde reste entier, et pourtant il se retire.

On le lisait parfois dans les regards perdus
Des hommes accoudés aux vitres des cafés,
Ou des femmes au soir penchées sur la vaisselle.
Ils voyaient bien la rue, le reflet des lampadaires,
Les passants dans le vent, les flaques sous la pluie ;
Mais rien n'atteignait plus la profondeur de leur être.
Le visible glissait sur eux comme une clarté morte,

Sans résistance, sans ombre, sans retour habité.

Le regard sans friction devient transparence vide,

Et le langage après lui se met à défaillir.

Les villes accéléraient encore ce retrait.

Leurs vitrines, leurs signes, leurs annonces, leurs flux

Offraient aux yeux un monde trop prompt à se montrer.

Tout venait à l'avant, sans réserve et sans nuit :

Les prix, les noms, les visages, les messages,

Les surfaces polies, les néons, les horaires.

Mais ce trop de présence égalisait les choses,

Les livrait au passage avant qu'elles n'approchent.

L'homme n'y rencontrait plus le réel comme épreuve,

Seulement sa circulation sur des surfaces closes.

Dans les campagnes mêmes, où le monde autrefois

Gardait pour l'âme un peu de son haleine profonde,

Le retrait s'insinuait d'une manière plus lente.

Le champ labouré restait un champ labouré,

Le noyer dans la cour tenait toujours son ombre,

Le merle ouvrait encore l'air du soir sur la haie,

Le schiste gardait sa froideur au bord du sentier.

Mais l'homme, pris ailleurs dans le bruit de son siècle,

Passait devant ces signes comme devant des restes,

Sans que leur humble appel remonte jusqu'au souffle.

Il faut imaginer la tristesse d'un monde

Qui continue d'offrir ses formes et ses saisons

À des vivants devenus presque imperméables.

La pluie tombe toujours sur les toits, sur les mains,

Le gel travaille encor la terre des jardins,

Le narcisse en mars pousse contre le vieux mur,

Le vent d'ouest apporte son goût de feuilles humides ;

Mais l'accueil fait défaut dans la poitrine humaine,

Et les dons du réel se déposent en vain
Au seuil de cœurs trop pris dans leur propre fermeture.

Les enfants, parfois, pouvaient encore faire brèche.
L'un d'eux restait soudain devant une fourmi noire,
Ou suivait du regard la lumière dans une flaque,
Ou posait sa paume au tronc rugueux d'un vieux prunier.
Alors quelque chose du monde remontait vers lui
Avec la lenteur vive des présences véritables.
Mais déjà trop d'écrans, de voix, de hâte et de règles
Venait reprendre l'âme avant qu'elle ne s'ouvre.
L'enfance elle-même apprenait à ne plus entendre
Le souffle qui pourtant cherchait encore une bouche.

Les vieillards souffraient bas de ce retrait du monde,
Parce qu'ils avaient connu d'autres accords plus lents.
Ils savaient ce que vaut une odeur de grange,
Le bruit du seigle haut sous un vent de juillet,
La chaleur d'une bête contre le bois d'étable,
Le soir rouge tombant sur les outils lavés.
Quand ils parlaient de cela, leurs yeux reprenaient feu,
Comme si quelque chose revenait de très loin.
Mais leurs mots rencontraient souvent des fronts fermés,
Et le souffle ancien ne trouvait plus de relais.

Les poètes, s'ils existent encore sous ce temps,
Sont peut-être ceux-là qui sentent le plus fort
Le retrait du réel sous le visible intact.
Ils savent qu'une chose peut se montrer beaucoup
Tout en donnant très peu de sa présence profonde.
Ils savent qu'un mot aussi peut courir sur les lèvres
Sans porter jusqu'au cœur la moindre odeur de terre.
C'est pourquoi leur travail n'est pas d'ajouter des formes,

Mais de rouvrir très bas le passage du souffle
Entre le monde opaque et la poitrine humaine.

Le pain lui-même changeait sous cette raréfaction.
On le rompait le soir, on le passait de main en main,
La croûte craquait sous le couteau de cuisine,
La mie gardait sa tiédeur de blé transformé.
Et pourtant le partage parfois n'allait pas plus loin
Que la nécessité d'un corps à soutenir.
Le pain nourrissait, oui, mais son ancienne alliance
Avec la parole, le deuil, la joie, la veille,
Cette capacité d'être plus qu'un aliment,
Faiblissait quand le souffle du monde se retirait.

Il en allait de même pour l'eau, chose si pauvre
Et si vaste pourtant dans l'histoire des vivants.
L'eau tirée du puits, l'eau laissée dans les seaux,
L'eau claire où se reflète un pan de ciel du soir,
Tout cela continuait d'exister simplement.
Mais la soif des hommes n'était plus tout à fait
Cette ouverture nue par quoi le monde entre en eux.
On buvait pour tenir, non pour recevoir la terre.
Même l'eau perdait alors son pouvoir d'habitation,
Réduite à son usage dans un temps desséché.

Dans les hôpitaux blancs, le retrait devenait cru.
Le malade allongé sous la lumière uniforme
Sentait parfois autour de lui les choses exactes :
Le drap, le verre, le métal, le pas des soignants,
Le souffle régulier d'une machine discrète.
Tout fonctionnait encore dans l'ordre du visible ;
Mais le monde n'y montait plus comme une présence.
La fenêtre donnait sur des arbres ou des toits,

Et pourtant rien de cela n'entraîne jusqu'au lit.
Le réel restait dehors comme une saison lointaine.

Les villes appelaient cela fatigue ou surcharge,
Les campagnes le nommaient parfois simplement vide ;
Mais le mal allait plus loin que la seule lassitude.
Il touchait le rapport premier de l'homme au monde,
Cette manière d'être atteint par ce qui est.
Quand cela se retire, les choses deviennent plates,
Les visages flottants, les jours presque semblables.
Le sens même du vaste commence alors à choir,
Et l'on vit dans un monde de plus en plus présent
Qui n'a plus la profondeur d'un monde respiré.

Pourtant ce souffle absent n'était pas aboli.
Il rôdait encore bas sur les haies et les pierres,
Dans le merle du soir, dans la pluie sur le zinc,
Dans le givre au matin sur le banc du jardin,
Dans l'odeur du café, du fumier, du pain chaud,
Dans l'écorce mouillée du noyer après l'averse.
Le monde ne cessait pas d'offrir son haleine ;
C'est l'homme qui perdait peu à peu l'art de l'accueillir.
Et cette vérité rend le tragique plus nu :
Ce qui manque est tout près, mais ne parvient plus jusqu'à nous.

Il y avait des moments pourtant où la fermeture
Se fissurait un peu dans la poitrine humaine.
Quand un enfant s'endort contre l'épaule d'un père,
Quand une femme ouvre la fenêtre après la pluie,
Quand deux êtres se taisent près d'une table basse,
Quand le chien dans la cour regarde monter la nuit,
Quand le merle très bref appelle depuis la haie,
Quelque chose du monde recommence à circuler.

Ce n'est pas un miracle, à peine une éclaircie,
Mais assez pour rappeler ce qui s'était retiré.

Le tragique n'est pas seulement dans la ruine,
Ni dans la mort visible, ni dans l'absence nue ;
Il est aussi là, dans cette raréfaction,
Lorsque le monde reste et cesse d'être proche.
L'homme alors devient presque étranger à la terre
Qu'il foule chaque jour de ses pas sans présence.
Il parle encore des arbres, de la pluie, des saisons,
Mais les mots ne boivent plus à leur source opaque.
Le langage s'assèche avec la respiration,
Et la vie se réduit à traverser le jour.

Les poètes pourraient dire : le souffle se retire.
Les penseurs : le rapport au réel se dénoue.
Les mères diraient peut-être : quelque chose manque.
Les enfants : le monde ne répond plus pareil.
Les vieillards garderaient le silence plus longtemps,
Parce qu'ils savent combien une perte profonde
Se dit mal sans trahir ce qu'elle enlève.
Tous cependant parleraient du même dessaisissement :
La terre est là, le ciel aussi, le pain, la pluie,
Mais l'homme n'habite plus entièrement leur présence.

Il faut alors apprendre une patience nouvelle,
Non pour forcer le monde à revenir vers nous,
Ni pour couvrir le manque avec trop de paroles,
Mais pour rouvrir en soi l'espace d'un accueil.
Le souffle du réel ne se commande pas ;
Il ne vient ni du bruit ni des clartés trop pleines.
Il demande une nuit, une faille, une retenue,
Un regard qui ne glisse pas sur la surface,

Une bouche capable d'attendre avant de nommer,
Un cœur assez pauvre pour n'exiger aucun règne.

Dans le jardin modeste où tient encore le noyer,
Dans le chant du merle noir au bec jaune, le soir,
Dans le narcisse pâle au pied du vieux tronc dur,
Le monde continue à proposer sa demeure.
Rien de grand, rien de haut, rien qui force l'esprit,
Seulement des présences liées à leur silence.
Celui qui se penche enfin sur ce presque rien
Sent parfois revenir une respiration profonde.
La terre n'a pas fui ; elle attendait dans la pénombre
Qu'un vivant apprenne encore à la recevoir.

Les villes aussi peuvent connaître ces retours,
Mais plus difficilement, dans des interstices pauvres :
Un arbre entre deux murs, la pluie sur un vitrage,
Une main tendue dans le métro du matin,
Un chien regardant l'aube au bord d'un trottoir vide,
Le ciel très tôt sur les toits avant le premier bruit.
Partout le monde cherche un accès jusqu'à l'homme ;
Partout l'homme pourtant s'en détourne ou s'enferme.
Le tragique de l'heure est peut-être ceci :
Nous sommes entourés de réel et presque sans monde.

Il y a dans la maladie une leçon plus nue.
Le corps souffrant rappelle à l'âme avec rudesse
Que vivre ne se réduit ni aux flux ni aux images.
La douleur, la fatigue, la fièvre, le manque d'air
Ramènent parfois l'être à des choses très simples :
Une gorgée d'eau fraîche, un drap tourné sur le front,
La lumière plus douce quand quelqu'un entrouvre un store,
Le bruit des pas aimés dans le couloir du soir.

Alors le souffle du monde, même très retiré,
Touche encore un peu l'homme par l'extrême du besoin.

Mais il ne faudrait pas attendre la blessure
Pour réapprendre à sentir ce qui nous environne.
Le monde donne assez dans ses formes minimales
Pour qui consent à vivre moins vite et moins fermé.
Le vent dans les herbes, la suie sur une lampe,
Le bois fendu en hiver, le pain sur la planche,
La voix basse d'un proche, la pluie contre les vitres,
Tout cela porte encore un peu de respiration.
Il suffit parfois peu pour que l'âme se desserre :
Un regard moins pressé, une chaise, un silence.

Peut-être est-ce pour cela que le monde se retire :
Non pour punir l'homme ou l'abandonner au vide,
Mais parce que l'excès de prise le rend muet.
Ce qu'on veut posséder tout entier cesse de souffler.
Le réel demande plus d'écoute que de capture,
Plus de veille que d'éclat, plus de faille que de maîtrise.
Quand le regard se fait trop lisse et trop avide,
Le monde se protège en retirant son souffle.
Il laisse les formes, les couleurs et les bruits,
Mais garde au fond de lui sa part la plus profonde.

Alors commence peut-être un autre apprentissage :
Habiter la distance sans conclure à la perte,
Sentir le retrait même comme un appel discret,
Non à conquérir plus, mais à s'exposer mieux.
Le souffle du monde ne reviendra pas par force ;
Il revient là où l'homme accepte de ne pas régner.
Là où le pain est pain, la pluie pluie, l'arbre arbre,
Sans qu'un discours trop vite les épuise en concepts.

Là où la joie demeure mélancolique et grave,
Parce qu'elle sait combien tout contact est fragile.

Ainsi les vivants vont dans un monde présent
Dont le souffle parfois se retire de leur poitrine.
Ils nomment encore les choses, les touchent, les regardent,
Mais sentent confusément qu'un lien s'est amenuisé.
Et pourtant sous les jours les plus lisses, les plus durs,
Sous les villes rapides et les campagnes lassées,
Persiste une haleine basse dans les formes du monde.
Il suffit qu'un seul être, un soir, auprès d'un arbre,
D'un merle, d'un enfant, d'un pain, d'une lampe, se taise,
Pour que le réel revienne un peu respirer en lui.

X

LES CENDRES QUI TENTENT ENCORE DE PARLER

Ce dixième poème clôt provisoirement l'ensemble en recueillant ce qui subsiste après l'incendie des formes. Les cendres n'y sont pas seulement résidu ou fin, mais survivance fragile d'un feu devenu mémoire. Elles tentent encore de parler à travers les objets brûlés, les voix affaiblies, les gestes pauvres et les restes du langage. Le poème insiste sur cette obstination du presque rien, sur cette parole grise qui ne renaît pas mais persiste. Il invite à une écoute plus humble, capable d'accueillir ce qui ne survit plus qu'en tremblement ou en poussière. La cendre devient alors le lieu d'une vérité plus sobre que l'éclat des commencements et des grandes proclamations. Le texte ne promet aucune restauration totale ; il garde seulement vivant le témoin de ce qui a brûlé. Il offre ainsi une fin ouverte, où la ruine elle-même porte encore la possibilité basse de la parole.

Après le feu, longtemps, la maison garde encore
Une odeur de bois noir mêlée à la poussière,
Comme si la chaleur, retirée de la flamme,
Laissait dans les murs bas un reste de mémoire.
Le toit s'est effondré, les poutres sont descellées,
Le jour entre partout par des ouvertures mortes,
Et pourtant quelque chose au milieu des débris
Refuse de se taire avec la même docilité
Que les pierres tombées ou les vitres rompues :
Les cendres, sous le froid, remuent encore un peu.

Elles n'ont plus la force éclatante des flammes,
Ni la rougeur profonde où le bois se consume,
Ni la parole haute des grands feux de détresse
Quand la nuit elle-même se recule un instant.
Elles sont ce qui reste après la violence,

Le résidu léger d'un monde traversé
Par trop d'ardeur, de perte, de vent et de rupture.
On les croit vouées au silence de la fin,
À l'effritement gris dans les cours du matin ;
Mais elles gardent bas une rumeur obstinée.

Il faut se pencher près du foyer refroidi,
Regarder longuement ce qui paraît inerte,
Pour voir qu'un grain plus sombre, au creux de la poussière,
Conserve encore un peu de chaleur ancienne.

Ainsi va la parole après les grands ravages :
Elle ne jaillit plus comme source ou comme chant,
Elle persiste à peine entre les doigts du froid,
Sous la cendre des jours, sous les mots consumés,
Et demande une écoute plus pauvre et plus fidèle
Que celle qu'accordaient les heures de splendeur.

Les enfants, les premiers, sentent cette survie.
Ils remuent du bout d'un bâton les braises mortes,
S'étonnent qu'un rouge sombre y palpite encore,
Comme si le passé n'avait pas tout cédé.

Ils ne savent pas bien ce qu'ils réveillent là,
Ni si cela relève du jeu ou de la veille ;
Mais leur geste très simple touche au cœur du mystère :
Ce qui semble fini parle parfois le plus bas,
Et la cendre elle-même, sous sa faiblesse grise,
Garde un vouloir muet de ne pas tout se perdre.

Les femmes, au matin, lorsqu'elles vident le poêle,
Connaissent ce savoir sans le traduire en phrases.
Elles voient dans la pelle ce résidu fragile,
Cette poussière chaude où persiste une nuit
Qui ne fut pas entière, puisqu'un peu de chaleur
Accompagna pourtant la soupe et les enfants.

Elles savent combien une maison tient parfois
À ce presque rien gris qu'on croit bon à jeter.
Ainsi leur main hésite un instant sur la cendre,
Comme si quelque chose y demandait encore égard.

Les hommes, au retour des jours trop durs et trop longs,
S'asseyent près du foyer avec leurs épaules basses.
Ils n'ont plus toujours les mots qu'appellerait leur peine,
Ni la force de faire de leur fatigue un récit ;
Mais le regard qu'ils portent au fond des braises mortes
Cherche moins le feu vif qu'une fidélité pauvre.
Ils savent que tout grandit puis retombe en poussière,
Le travail, les saisons, les visages, les maisons ;
Pourtant ce peu de gris qui garde la chaleur
Leur parle plus justement que bien des phrases claires.

Les vieillards, eux, portent des cendres dans la voix.
Leur parole, parfois, semble presque défaite,
Comme si l'âge avait réduit les grands discours
À quelques noms très simples, quelques dates, quelques gestes.
Mais ce peu qu'ils prononcent a la densité grave
Des choses qui passèrent par le feu du temps.
Un mot comme hiver, un mot comme récolte,
Un prénom murmuré près d'une photo noire,
Peuvent encore soulever dans la chambre du soir
Une braise de monde au milieu du silence.

Il y a dans les villes d'autres sortes de cendres.
Ce ne sont plus celles d'un foyer ou d'un bois,
Mais celles des paroles trop dites, trop pressées,
Des affiches, des flux, des annonces, des écrans,
De tout ce qui s'enflamme un instant sous la foule
Puis retombe aussitôt en poussière verbale.
On marche au milieu d'elles sans presque les voir,

Comme on marche au travers d'un hiver de papiers.
Et pourtant, sous ce gris des mots déjà brûlés,
Quelque chose insiste et demande à reprendre voix.

Les cendres du langage ne ressemblent à rien
Qu'un front trop longtemps penché sur ses propres ruines.
Les grands mots sont tombés, les certitudes aussi,
Les discours éclatants ont perdu leur armature ;
Il reste des fragments, des syllabes usées,
Des noms à demi vifs dans la gorge des hommes.
Mais parfois l'un d'eux, touché par un mal plus nu,
Prononce très bas pain, ou bien frère, ou bien nuit,
Et l'on sent que la cendre, au lieu de se taire,
Tente encore une fois de rendre un peu de feu.

Ce n'est pas là victoire, encore moins renaissance
Au sens où l'entendent les saisons trop confiantes.
La cendre qui parle ne redevient pas flamme.
Elle ne reconstruit ni le toit ni la chambre,
Ne ressuscite pas les morts ni les vieux jours.
Elle dit seulement, par son presque silence,
Que tout n'est pas dissous dans l'oubli ou le froid,
Que le feu même éteint laisse derrière lui
Une matière grave où survit la mémoire
Sous une forme pauvre et presque méconnaissable.

Les enfants marchant seuls au bord des grandes ruines
Trouvent parfois dans la poussière une cuillère noire,
Un bout de bois brûlé, une tasse enfumée,
Et les regardent longuement comme on regarde
Un reste de langage dans un monde défait.
Ces objets ne parlent pas avec des mots humains,
Mais ils portent en eux le souffle consumé
Des repas, des veillées, des mains qui les tenaient.

Ainsi les cendres parlent d'abord par les choses,
Par ce qui n'a plus d'usage et pourtant insiste.

Les ombres qui portent des visages empruntés
Laissent aussi derrière elles une fine cendre
Sur les fronts, dans les yeux, au coin des bouches closes.
C'est la trace du feu qui passa par les êtres
Sans leur laisser toujours le temps de se nommer.
Certaines douleurs meurent en laissant ce dépôt,
Cette suie légère sur le bois du visage.

Et lorsqu'un homme parle après trop de détresse,
Sa voix paraît couverte d'une poudre ancienne,
Comme si les cendres elles-mêmes prononçaient.

Il faut entendre encore comment la nuit les aide.
Le jour est souvent dur pour les voix survivantes ;
Il éclaire trop net, il égalise trop vite,
Il demande au langage une forme trop claire.

La nuit, plus attentive aux choses affaiblies,
Recueille mieux ce qui ne peut plus se lever.
Au bord d'une lampe, près d'un feu presque mort,
La cendre ose parfois sa parole la plus juste :
Un craquement léger, un souffle, une odeur chaude,
Tout ce qui dit sans bruit qu'un monde a traversé là.

Dans les chambres d'hôpital, sous les lampes blanches,
Il arrive aussi que les cendres essaient de parler.
Le malade n'a plus la force des grands récits,
Ni l'énergie d'ordonner ses douleurs en phrases.

Il reste sur les lèvres un peu de voix brûlée,
Un mot à demi vif, une demande brève,
Un merci presque gris, un nom dit dans la fièvre.
Cela paraît si peu face au métal du monde ;

Et pourtant ce presque rien contient souvent davantage
Que les discours intacts des heures indemnes.

Les femmes qui veillent près des lits de souffrance
Savent reconnaître cette parole de cendre.
Elles n'attendent pas de grandes révélations,
Ni l'ordre lumineux d'une sagesse tardive ;
Elles entendent mieux le soupir qui se cherche,
Le mot trop faible encore pour atteindre l'air,
Le nom repris deux fois avant de se poser.
Elles savent qu'au bord du corps presque défait
La vérité parfois n'a plus que cette forme :
Une cendre de voix qui demande accueil.

Les poètes, s'ils veulent être justes à cela,
Ne doivent pas souffler trop fort sur les débris.
Il ne s'agit pas de ranimer en spectacle
Ce qui ne survit plus qu'en humilité grise.
La cendre qui parle exige une bouche pauvre,
Un langage qui n'arrache pas au silence
Ce qu'il prétend sauver à force de beauté.
Il faut laisser au reste sa faiblesse première,
Sa poudre, son tremblement, sa quasi-disparition ;
Alors seulement peut monter le mot juste.

Les grandes catastrophes laissent derrière elles
Non seulement des morts, des murs et des poussières,
Mais aussi des cendres de paroles humaines.
Des phrases interrompues, des appels sans réponse,
Des projets consumés avant de prendre corps,
Des serments devenus fumée dans l'air du temps.
Le monde moderne en porte d'immenses couches,
Sous ses vitrines nettes, ses réseaux et ses flux.

Et parfois, sous le pas d'un enfant ou d'un vieux,
Une parole ancienne s'y soulève encore.

Il y a des villages où l'on garde au grenier
Une boîte de fer avec des lettres brûlées,
Des photos mangées d'ombre, des rubans sans couleur.
On ouvre cela peu, seulement certains soirs,
Quand la pluie tient la maison dans une attente dense.
Alors les cendres du passé tentent de parler
À travers les fragments, les trous, les bords roussis.
Ce qui manque parle autant que ce qui subsiste,
Et la main qui déplie le papier très fragile
Entend plus qu'elle ne lit ce qui revient du feu.

Les cendres parlent aussi dans le pain partagé.
Car tout vrai partage vient de quelque combustion :
Du blé broyé, du bois brûlé, du temps consumé,
Des corps usés au froid pour que quelque chose tienne.
Quand le quignon passe de main en main au soir,
Il porte avec lui plus que sa farine pauvre ;
Il porte la mémoire des foyers presque morts,
Des fours refroidis, des saisons traversées.
Ainsi même la nourriture, dans sa bonté basse,
Garde un peu de cendre mêlée à sa chaleur.

Le dieu qui hésite à naître dans un monde dur
Connaît mieux que quiconque ce langage de reste.
Il ne vient pas parmi les hommes comme flamme,
Ni comme midi vaste sur les fronts de l'été ;
Il s'approche plutôt sous la forme d'une braise
Que la dureté du siècle n'a pas écrasée.
S'il parle, c'est à travers des cendres vivantes,
Par les voix les plus pauvres, les gestes retenus,

Les joies mélancoliques qui ne nient pas le manque.

Sa naissance hésitante a la couleur du gris.

Le souffle du monde, quand il se retire des hommes,

Laisse aussi derrière lui cette fine poussière

Que l'on prendrait d'abord pour un simple résidu.

Mais si l'on sait attendre auprès d'un arbre nu,

Près d'un banc humide, d'un noyer, d'un narcisse,

On comprend peu à peu que le retrait lui-même

Ne supprime pas tout du rapport au réel.

Il laisse une cendre de présence dans les choses,

Une manière faible encore de faire signe,

Et c'est parfois de là que recommence l'écoute.

Les villes s'acharnent souvent à disperser les cendres.

Elles balayent, nettoient, recouvrent, accélèrent,

Comme si toute trace du feu devait s'effacer

Au profit de surfaces neuves et disponibles.

Mais le gris revient toujours dans les interstices :

Sur un mur mal repeint, au coin d'une affiche arrachée,

Dans le regard perdu d'un homme au feu rouge,

Au fond d'un hall de gare au petit matin blême.

Les cendres parlent là où le monde veut aller vite ;

Elles rappellent bas ce qui n'a pas fini de brûler.

Dans les campagnes au contraire, elles demeurent plus visibles.

Le vieux poêle, le four, le tas noir au jardin,

La grange encore marquée par un incendie d'antan,

Tout y garde une place dans la mémoire des lieux.

Les enfants grandissent près de ces restes parlants,

Les vieux les montrent du doigt en disant peu de choses,

Et le temps ne recouvre jamais tout à fait

Ce que le feu laissa dans la trame des jours.

La cendre y devient presque une seconde terre,
Mêlée au sol, au pain, aux récits, aux silences.

Il faut peut-être alors apprendre des cendres
Une manière autre d'habiter le langage.
Parler non depuis la maîtrise ou l'évidence,
Mais depuis ce qui reste après l'épreuve du feu ;
Non pour reconstruire trop vite une demeure,
Mais pour veiller ce qui, même réduit en poudre,
Demande encore un nom, un regard, une place.
La cendre n'est pas rien ; elle est la forme humble
Sous laquelle survit ce qui fut traversé
Par trop de nuit, de flamme et de dépossession.

Les enfants dessinent parfois avec du charbon
Des maisons, des arbres, des oiseaux, des figures.
Ils ignorent peut-être que ce noir qui leur sert
Vient d'un bois consumé, d'une ancienne chaleur.
Et pourtant c'est avec cela qu'ils rendent au monde
Une forme encore habitable dans la poussière.
Il y a là une leçon profonde et très simple :
Ce qui a brûlé peut encore tracer des chemins,
La ruine peut porter un commencement fragile,
Et la cendre elle-même devenir un alphabet.

Les vieux savent aussi qu'il ne faut pas la mépriser.
On jette parfois la cendre au pied des arbres maigres,
Au jardin, sur la terre trop lourde de l'hiver.
Elle nourrit alors ce qui renaîtra sans bruit,
Non comme triomphe, mais comme continuation.
Ainsi la parole brûlée, si elle n'est pas niée,
Peut encore nourrir des voix à venir.
Les mots tombés, les récits brisés, les chants perdus,

Ne sont pas tous voués à l'oubli pur et simple :
Ils deviennent parfois terreau pour d'autres silences.

Mais rien n'autorise pour autant l'optimisme.
Les cendres qui parlent ne sont pas des promesses,
Seulement des survivances sans garantie.
Le vent peut les disperser avant qu'on les entende,
La pluie les coller au sol dans une boue grise,
L'oubli les mêler à la poussière ordinaire.
Il faut donc une veille, une patience, un tact,
Pour qu'un peu de leur voix ne se perde pas tout à fait.
Le plus souvent elles parlent en se défaisant,
Et c'est leur fragilité même qui fait leur vérité.

Ainsi les vivants vont parmi les restes du feu,
Portant en eux aussi des couches de cendre intime.
Leurs mots, leurs gestes, leurs regards parfois très simples
Sont couverts de ce gris qu'a laissé l'épreuve des jours.
Et pourtant quelque chose, à travers cette usure,
Tente encore de parler du fond de la matière.
Non plus avec la force des commencements,
Ni même avec l'espoir de reconstruire le monde,
Mais avec l'obstination grave des survivances
Qui refusent en silence d'être rien.

Peut-être au fond la parole humaine commence là :
Non dans l'éclat premier ni dans l'orgueil des systèmes,
Mais dans ce qui demeure après la traversée,
Quand tout a perdu forme et que pourtant un reste
Demande encore un souffle, une bouche, une écoute.
Les cendres qui tentent encore de parler
Nous apprennent à vivre parmi les voix brûlées,
À recueillir le peu sans exiger le tout,

À tenir près du gris comme près d'une vérité,
Et à sauver du feu non sa splendeur, mais son témoin.

XI

LES FOULES QUI ERRENT SANS VISAGE

Ce onzième poème ouvre le second versant du cycle social en prenant pour figure centrale la foule moderne, non comme peuple, mais comme masse traversée d'anonymat. Les corps y circulent, se croisent, se frôlent, mais sans parvenir à former une véritable communauté de présence. Le visage, au lieu d'y apparaître comme lieu de reconnaissance, s'y dissout dans le flux, la vitesse et la fonctionnalité des trajets. Le poème montre ainsi comment l'urbanité contemporaine peut multiplier les contacts tout en raréfiant la rencontre. Il ne décrit pas seulement une scène extérieure de circulation, mais une dépersonnalisation plus profonde du vivre-ensemble. Pourtant, au milieu même de cette errance sans centre, subsistent quelques brèches de reconnaissance, quelques instants où le nombre redevient humain. Le texte explore donc la tension entre anonymat massif et possibilité encore fragile du visage. Il constitue une entrée décisive dans le tragique collectif du cycle.

La ville s'éveillait sous une clarté sans mémoire,
Et les rues rendaient déjà ce bruit de pas trop nombreux
Qui n'est pas le chant humain des places habitées,
Mais la rumeur plus sourde d'un flux sans vraie demeure.
Les vitrines levaient leur verre au bord du matin,
Les bus traçaient dans l'air leurs haleines de métal,
Les portes automatiques ouvraient leur bouche froide,
Et la foule entrait là comme entre en elle-même
Une eau trop lourde, privée d'écume et de rivage,
Sans savoir quel visage elle laissait derrière elle.

On voyait bien des fronts, des yeux, des lèvres closes,
Des manteaux, des sacs noirs, des gestes de fatigue,
Des hommes et des femmes pris dans l'heure commune ;

Mais quelque chose en eux ne montait pas jusqu'au nom.

Ils passaient l'un près l'autre avec l'exactitude
Des choses qu'on déplace selon des lignes droites,
Et le regard glissait d'un passant à l'autre passant
Sans jamais rencontrer la profondeur d'un être.
La multitude allait, innombrable et compacte,
Comme si nul vivant n'y portait sa propre face.

Autrefois, sur les places des bourgs ou des marchés,
La foule avait encore un désordre de village,
Une rumeur de bêtes, de paniers, de visages,
Une manière pauvre et dense d'être ensemble.
On s'y heurtait parfois, mais selon des présences
Que le pain, le travail, la pluie ou la récolte
Avaient déjà chargées d'un poids reconnaissable.
Ici, rien de semblable au cœur des grands passages ;
L'ensemble se formait par simple juxtaposition,
Et l'être-en-commun même y semblait devenu neutre.

Dans les gares surtout s'éprouvait cette détresse.
Sous les horloges blêmes, les quais, les panneaux d'heure,
Des flux montaient, descendaient, bifurquaient, se pressaient,
Comme si la cité vidait par ses artères
Un sang trop pressé d'aller sans plus se rencontrer.
Les trains ouvraient leurs flancs avec une docilité
Qui faisait de l'humain une simple charge mobile.
Les corps entraient, ressortaient, changeaient de direction,
Et chacun transportait sa fatigue dans un monde
Où l'on circule beaucoup sans jamais arriver.

Les enfants, pris très tôt dans cette houle adulte,
Portaient déjà sur eux l'apprentissage du flux.
Le cartable au dos, la capuche sur le front,
Ils marchaient entre des jambes, des annonces, des vitres,

Comme on marche trop tôt dans un rêve étranger.
Leur regard cherchait encore un visage auquel tenir,
Quelque chose de simple au milieu de la vitesse ;
Mais la foule autour d'eux n'offrait que des passages,
Et l'enfance apprenait, sous les néons du matin,
À ne plus attendre du nombre aucune chaleur.

Les femmes traversaient cette masse avec une science
Fait de vigilance, de fatigue et de retenue.
Elles savaient éviter les heurts, protéger le sac,
Garder près de leur corps une distance minimale,
Ne pas offrir trop longtemps leur regard au courant.
Leur visage pourtant, à force de prudence,
Prenait parfois lui-même un air de fermeture,
Comme si la foule exigeait de chacune
Qu'elle retire un peu de sa propre présence
Pour traverser sans dommage l'épaisseur anonyme.

Les hommes, de leur côté, avançaient front baissé,
Les épaules déjà livrées à l'heure de travail.
Leur mâchoire tenait l'amertume du transport,
Leur main cherchait machinalement une poche, un ticket,
Leur souffle se réglait sur les arrêts, les retards.
Ils n'étaient pas absents au sens d'une rêverie,
Mais saisis tout entiers par le devoir d'avancer.
On sentait qu'à ce rythme le visage lui-même
Deviendrait un outil pauvre au service du trajet,
Un signe d'identité plus qu'une demeure humaine.

La foule n'était pas la communauté du manque,
Ni le peuple plus dense des jours de peine partagée ;
Elle ressemblait plutôt à une mer intérieure
Où les êtres perdaient la forme de leur rive.
Nul cri n'y dominait, nulle voix n'y faisait centre,

Nulle douleur n'y trouvait l'espace de paraître.
Chaque détresse y restait serrée dans sa coquille,
Comme si le nombre, loin d'ouvrir une écoute,
Épaississait au contraire l'impossibilité
Pour un être précis de toucher un autre être.

Il y a des solitudes qui cherchent un refuge
Dans la rencontre vague d'une présence nombreuse.
On croit parfois qu'entrer dans le flux des passants
Allège un peu le poids des chambres trop silencieuses.
Mais la foule sans visage augmente ce désert.
Elle ne prend pas l'homme dans une épaisseur commune ;
Elle le recouvre seulement d'un mouvement plus vaste
Où sa peine persiste sans trouver de contour.
Ainsi beaucoup marchaient parmi tous les autres
Avec une solitude plus nue qu'en pleine campagne.

Les vitrines jouaient là un rôle de miroir froid.
Elles rendaient au passant son reflet fragmentaire,
Coupé par les mannequins, les lumières, les prix,
Comme si même l'image de soi se trouvait reprise
Dans une économie de surfaces et d'éclats.
On passait devant elles sans vraiment s'y reconnaître,
Ou bien l'on y voyait un front de circonstance,
Une allure, un manteau, un visage de passage,
Mais non cette profondeur têtue du vivant
Que seuls les vrais regards savent parfois recueillir.

Les marchés eux-mêmes, malgré leurs fruits et leurs voix,
N'échappaient plus toujours à cette neutralisation.
Les étals s'alignaient sous les bâches du samedi,
Les mains prenaient les pommes, comparaient, reposaient,
Les vendeurs appelaient d'une voix professionnelle ;
Mais le tumulte ancien des places populaires

Se voyait remplacé par une circulation
Où chacun veut surtout accomplir sa petite tâche.
On échange encore, certes, du pain, du prix, du geste,
Mais le visage y pèse moins que l'efficacité.

Dans les centres commerciaux, cette perte s'accroissait.
La lumière y tombait sans ombre sur les fronts,
L'air y semblait réglé pour ne sentir ni saison
Ni la fatigue du dehors, ni la pluie des trottoirs.
La foule s'y formait comme une matière douce
Qu'on pousse de boutique en boutique sans résistance.
Les corps y prenaient vite une docilité vide,
Et les yeux, attirés de vitrine en enseigne,
S'habituèrent à glisser sans séjour sur les choses,
Comme on glisse sur l'eau sans jamais y boire.

Le soir, aux sorties d'usine ou de bureaux,
Les trottoirs se peuplaient d'une hâte plus sombre.
On ne rentrait pas là comme vers une maison,
Mais comme vers le terme provisoire d'une tension.
Les feux rouges retenaient un instant la marée,
Puis le flot repartait avec sa lassitude.

Des milliers de visages semblaient porter la même
Usure sans couleur, la même absence de centre,
Comme si le travail, les transports et l'attente
Avaient poli les traits jusqu'à les rendre génériques.

Les écrans, suspendus partout au-dessus des foules,
Ajoutaient à cela leur injonction lumineuse.
Ils donnaient des nouvelles, des publicités, des chiffres,
Des images de guerre, des soldes et des sourires,
Et chacun levait parfois les yeux vers ce ciel plat
Où des visages trop nets remplaçaient les visages.
La foule recevait ces figures de location

Avec une passivité presque rituelle,
Comme si l'être humain avait besoin désormais
D'un masque extérieur pour combler sa propre vacance.

Les vieux, dans cette houle, devenaient presque transparents.
On les voyait hésiter au bord d'un escalier,
Serrant contre eux un sac, un manteau trop ancien,
Cherchant dans le courant l'angle où ne pas tomber.
Leur visage, plus chargé de temps que ceux des autres,
Ne trouvait plus autour de lui l'espace de durer.
La foule rapide supporte mal ce qui ralentit,
Ce qui demande un regard, une patience, une main.
Ainsi la vieillesse, parmi les flux modernes,
Apparaît comme un reste que le nombre contourne.

Les pauvres aussi portaient plus nu ce dénuement.
Assis contre un mur, au bord d'un couloir de gare,
Ils voyaient passer devant eux cette humanité pressée
Dont nul ne semblait pouvoir leur rendre leur figure.
Le gobelet, la couverture, le chien, le carton,
Tout cela disait assez la chute et le besoin ;
Mais la foule, loin d'ouvrir à leur détresse un lieu,
Se scindait autour d'eux avec une exactitude
Qui transformait la misère en simple obstacle visuel,
En îlot triste au sein d'une circulation totale.

Il faut dire aussi le mal des foules numériques,
Celles qui n'emplissent pas les rues mais les écrans,
Les fils de messages, les commentaires sans visage,
Les vagues d'opinion courant d'une minute à l'autre.
Là aussi le nombre croît sans faire communauté ;
Là aussi chacun parle au milieu d'une masse
Qui absorbe, amplifie, puis oublie presque aussitôt.
Le visage y disparaît plus radicalement encore,

Réduit à un nom bref, à une image de profil,
À une présence sans chair au bord de la violence.

Pourtant la rue réelle portait une douleur propre
Que n'épuisent ni les chiffres ni les réseaux.
C'était ce frottement de corps sans reconnaissance,
Ce voisinage dense devenu sans relation,
Cette manière d'être ensemble sans être plus proches.

Le tragique ici n'avait rien d'héroïque :
Il tenait dans l'ordinaire même des passages,
Dans l'usure lente des fronts par l'indifférence,
Dans la possibilité qu'un peuple tout entier
Devienne foule avant de redevenir visage.

Il restait parfois, au bord de cette marée,
Une scène très simple qui fissurait le flux.
Un enfant tombé soudain près d'un abribus sale,
Une vieille femme cherchant son ticket dans son sac,
Un homme très pâle au milieu d'un couloir de métro ;
Alors quelques regards se levaient, quelques mains
Sortaient de leur inertie pour offrir un secours.
La foule pour un instant cessait d'être pure masse,
Et l'on voyait paraître, à travers l'anonymat,
La possibilité nue d'une reconnaissance.

Mais ce sursaut tenait rarement très longtemps.
Le courant reprenait sa logique de passage,
Le métro refermait ses portes sur la scène,
Le feu passait au vert, l'horloge rappelait l'heure.
Chacun retournait vite à sa nécessité close,
Et le visage entrevu se noyait dans l'ensemble.
Ainsi le monde moderne accorde par éclairs
Ce qu'il retire aussitôt sous la pression des flux :

L'évidence fragile qu'un être singulier
Ne devrait jamais être dissous dans le nombre.

Dans les villages encore un peu tenus par les seuils,
La foule apparaissait seulement certains jours,
Lors des fêtes, des offices, des marchés saisonniers ;
Et même alors le nom résistait mieux au courant.

On savait d'où venait tel homme, quelle maison
Portait telle famille au bout de telle rue.

Le visage avait là des attaches, une histoire,
Un réseau de mémoire plus fort que le simple passage.
Mais cette résistance elle-même s'amenuisait,
Gagnée de proche en proche par l'ordre des circulations.

Le poète, s'il regarde une foule de ce temps,
Ne doit pas seulement y voir la matière sociale
Ou le décor commode d'une plainte politique.

Il doit entendre plus bas l'effacement du visage,
La difficulté croissante pour l'humain contemporain
D'habiter le nombre sans y perdre son contour.

Ce qui se joue ici touche à la forme même
Du vivre-ensemble devenu surface de croisement.

La foule sans visage n'est pas seulement un symptôme ;
Elle révèle un monde qui oublie de reconnaître.

Et pourtant le visage ne meurt pas tout à fait.

Il résiste dans certains plis, dans certains restes,
Dans la manière qu'a une mère de couvrir un enfant,
Dans un vieil homme qui lève enfin les yeux,
Dans une vendeuse qui, malgré l'habitude,
Sait encore prononcer un merci habité,

Dans le regard d'un pauvre que nul ne voit longtemps
Mais qui porte en silence une profondeur entière.

Le nombre n'a pas tout gagné tant qu'un seul trait humain
Peut encore faire signe au milieu de la masse.

Il arrive aussi qu'un merle, sur un arbre de square,
Laisse tomber son chant sur la rumeur des passants.
Alors, très fugitivement, quelque chose se rompt
Dans la logique du flux et de l'indifférence.
Quelques fronts se soulèvent, quelques pas ralentissent,
Comme si la ville elle-même recevait
Un rappel venu d'un ordre plus ancien.
L'oiseau n'arrête rien, ne sauve personne,
Mais sa brève présence ouvre dans la multitude
Une faille où le monde redevient perceptible.

Le pain partagé garde également sa force
Contre l'anonymat des grands ensembles humains.
Dans les distributions du soir, sous les porches,
Dans les cuisines pauvres, dans les mains des bénévoles,
Quelque chose échappe au règne abstrait du nombre.
Le visage de celui qui reçoit, de celui qui donne,
Peut encore surgir au milieu des procédures.
Le morceau de pain, la soupe, le gobelet d'eau chaude
Rendent parfois à la foule une échelle plus juste :
Celle où deux présences se touchent sans se nier.

Ainsi le tragique des foules sans visage
Ne tient pas seulement au beaucoup, mais au trop-lisse,
Au trop-rapide, au trop-fonctionnel du vivre ensemble.
Lorsque les êtres se croisent sans se reconnaître,
Lorsque le nombre remplace la communauté,
Lorsque le visage devient simple signal pratique,
L'humanité se défait de l'intérieur même
Des formes où elle croyait se multiplier.

Le peuple perd alors sa chair, sa mémoire, son souffle,
Et ne laisse plus voir qu'un mouvement sans sujet.

Mais tant qu'un enfant dans la rue cherche encore un regard,
Tant qu'un vieux front résiste au polissage des flux,
Tant qu'un pauvre assis au bord d'un mur trop froid
Rappelle à la foule ce qu'elle voudrait oublier,
Tant qu'un chant d'oiseau, un pain, une main tendue
Troublent encore l'ordre parfait des circulations,
La disparition n'est pas entière ni close.
Les foules errent, oui, sans visage ou presque,
Mais sous leur masse même insiste obscurément
Le désir d'un monde où le nombre redeviendrait humain.

XII

LES VOIX QUI TOMBENT AVANT D'ATTEINDRE L'AIR

Ce douzième poème prolonge la réflexion sur l'empêchement du langage, mais en la déplaçant du côté de la voix empêchée. Il s'intéresse à ces paroles qui ne parviennent pas jusqu'au partage, qui se brisent avant même d'avoir rencontré l'espace commun. Le drame n'y est pas celui du silence choisi, mais celui d'une parole empêchée dans sa propre montée. Le poème montre comment cette chute affecte les enfants, les femmes, les hommes, les malades, tous ceux dont la gorge porte une vérité qui ne trouve pas passage. La voix y apparaît comme un mouvement vivant avorté, comme une adresse qui retombe dans la chair avant d'avoir pu se donner. Mais le texte suggère aussi qu'une écoute juste peut parfois rouvrir l'air à cette parole défaillante. Il s'agit donc d'un poème de la retenue, de l'entrave et de l'hospitalité possible. Il donne au cycle une profondeur très intérieure, tout en demeurant lié au tragique du commun.

Il est des mots si lourds de nuit et de contrainte
Qu'ils ne montent jamais jusqu'au bord de la bouche,
Comme si le langage, au lieu d'ouvrir le monde,
Se heurtait dans la gorge à un plafond de pierre.
L'air est là, disponible, immense, presque neutre,
La lumière du jour passe aux vitres des chambres,
Le pas des hommes va dans la rue sans obstacle,
Les arbres balancent haut leur rumeur de printemps ;
Et pourtant dans la chair quelque chose se brise
Avant que la voix nue ne rencontre l'espace.

Ce n'est pas le silence choisi des veilles graves,
Ni la retenue douce où le mot se prépare,
Ni l'hésitation claire des âmes attentives
Qui cherchent la justesse avant d'oser parler.
C'est un effondrement plus obscur et plus rude,

Un arrêt imposé dans la montée du souffle,
Comme si la parole, au seuil de sa naissance,
Touchait un mur plus ancien que la peur elle-même.
Alors la voix retombe au fond de la poitrine
Avec le bruit muet d'un fruit heurtant la terre.

Les enfants connaissent tôt cette chute invisible.
Ils approchent parfois du nom qu'ils voudraient dire,
Un chagrin, une honte, un étonnement très vaste,
Le trouble d'un soir vide ou d'un visage absent ;
Mais la phrase se casse avant de prendre forme,
Et l'enfant détourne un peu le front vers la fenêtre,
Comme si le dehors pouvait porter pour lui
Ce qu'il n'a pas pu faire monter jusqu'à l'air.
Il reprend un jouet, regarde une poussière,
Et sa voix demeure en lui comme un oiseau blessé.

Les femmes sur le seuil, entre l'eau et le linge,
Sentent aussi souvent cette parole avortée.
Leur journée est tissée de faits très concrets,
De bols, de draps, de pains, de fièvres, de silences ;
Elles savent la fatigue et le poids des demeures,
L'odeur du soir mouillé, la peur sans grand visage.
Mais lorsque vient le temps de confier la blessure,
Quelque chose se fige au bord de leur langage,
Et la voix, qui voulait seulement dire le manque,
Retombe dans le corps comme une pluie trop lourde.

Les hommes, eux, portent plus sèchement cette chute.
Ils parlent du travail, des prix, du froid, des routes,
Des outils à reprendre ou du train en retard ;
Mais ce qui les atteint le plus bas, le plus nu,
N'atteint pas la clarté de l'échange ordinaire.
Ils serrent la mâchoire, relèvent un manteau,

S'adossent un moment au battant d'une porte,
Et la voix qui voulait nommer l'usure intérieure
Heurte en eux une loi plus dure que le mutisme :
L'interdiction obscure d'être enfin entendu.

Les vieillards, quant à eux, approchent souvent ce lieu
Où la parole chute avant même de se former.
Ils ont connu d'autres temps, d'autres langues plus lentes,
Des chambres où les mots prenaient encore leur poids ;
Mais l'âge mêle en eux les morts, les souvenirs,
Les noms presque perdus des amis de jeunesse,
Les visages déjà mangés par la poussière.
Et lorsqu'ils voudraient dire ce qui reste en souffrance,
La voix manque d'élan, la phrase perd sa rive,
Comme si le passé lui-même se dérobaît.

Il y a dans les villes mille occasions de cela.
On s'assied face à quelqu'un dans un couloir de gare,
On attend dans un hall, sur une chaise de plastique,
Que s'ouvre enfin une porte ou qu'un bus arrive ;
Autour les voix circulent, les annonces, les chiffres,
Les néons répandent leur blancheur sans écoute.
On sent monter en soi une parole exacte,
Une vérité pauvre qui voudrait se déposer ;
Mais le lieu tout entier refuse cette naissance,
Et la voix redescend sous l'ordre de la hâte.

Dans les hôpitaux blancs cette chute se révèle
Avec une intensité presque insoutenable.
Le malade regarde un plafond, un store, un verre,
Entend les pas des soins, le chariot, les machines ;
Il voudrait parfois dire une chose très simple,
Non pas sa douleur entière ni quelque ultime secret,
Mais le poids d'une nuit, la peur d'un lendemain,

Le nom d'un être aimé ou le regret d'un jardin.
Pourtant la voix se brise au bord de sa montée,
Et le mot reste enfermé dans la fièvre des lèvres.

Les enfants près du lit le sentent mieux qu'on croit.
Ils voient bien la bouche qui cherche sans atteindre,
Le front qui se contracte au seuil d'une phrase avortée,
La main qui voudrait joindre au langage un geste.
Alors ils se taisent plus gravement qu'à l'ordinaire,
Comme si leur jeune corps recueillait en silence
La parole tombée avant d'avoir trouvé l'air.
Ils ne comprennent pas, mais quelque chose en eux
Apprend que la voix humaine n'est pas toute-puissante,
Et que le cœur parfois demeure sans passage.

Il est des foules aussi où les voix chutent ainsi,
Non qu'elles soient muettes, mais trop vite neutralisées.
On parle beaucoup dans les files, sur les quais,
Dans les bureaux, les bars, les réseaux, les écrans ;
Pourtant ce qui cherche en l'homme une issue véritable
N'y trouve qu'un courant de sons déjà pris.
La voix intime approche alors de la surface
Et se voit aussitôt reprise par le bruit commun.
Elle tombe avant l'air non parce que l'air manque,
Mais parce qu'il est saturé d'une parole vide.

Le poème commence peut-être à cet endroit,
Non comme victoire du chant sur l'impossible,
Mais comme écoute basse de ce qui n'a pas pu
Atteindre l'espace nu où la voix se partage.
Le poète n'invente pas toujours de grands mots ;
Il tend parfois seulement l'oreille vers la chute,
Vers le petit fracas intérieur des phrases
Qui s'effondrent au seuil de leur propre venue.

Sa tâche n'est pas de forcer ce qui se tait,
Mais de tenir près d'elle une hospitalité pauvre.

Il faut imaginer ce qu'une voix emporte
Lorsqu'elle retombe ainsi dans la chair qui la porte.
Elle ne disparaît pas tout à fait dans le néant ;
Elle demeure en bas comme une eau retenue,
Comme une chambre close pleine de mots vivants,
Comme un souffle empêché sous des décombres de pierre.
De là vient parfois cette fatigue étrange
Qui assombrit les yeux sans qu'on en sache la cause.
On croit n'avoir rien dit, et pourtant quelque chose
S'est heurté au dedans avec la force d'un deuil.

Les mères savent bien cette réserve profonde.
Quand l'enfant dort enfin ou que la table est mise,
Quand le linge s'égoutte au revers de la nuit,
Elles sentent parfois remonter un vieil appel
Que nul de la maison ne pourrait recueillir.
Ce n'est pas seulement la somme des fatigues,
Ni la plainte banale des jours toujours pareils ;
C'est une voix plus obscure, plus ancienne peut-être,
Qui voudrait dire ensemble la perte et la tendresse
Et retombe pourtant avant de devenir son.

Les pères eux aussi connaissent cet empêchement,
Mais ils le portent souvent dans la raideur des gestes.
Ils remuent le bois, ferment un volet trop vite,
Nettoient un outil, regardent un mur de biais.
La voix monte en eux avec la forme d'un aveu,
D'une douceur tardive ou d'une demande simple ;
Mais quelque chose appris depuis trop de saisons
La renvoie vers le bas comme on repousse l'eau

D'un puits dont on redoute la profondeur.
Et le soir se referme sur leur mutisme entier.

Les amoureux enfin, même dans la proximité,
Touchent parfois cette frontière tragique.
Deux êtres se tiennent près d'une lampe basse,
Le pain est partagé, la fatigue a fait son œuvre,
L'un voudrait dire à l'autre un manque ou une peur,
Non pour rompre le lien, mais pour le rendre plus vrai.
Pourtant au moment même où la voix s'approche,
Elle se heurte à la crainte de blesser, de perdre,
Ou simplement au poids d'une pudeur sans forme,
Et retombe en silence dans la poitrine close.

Ce qui tombe ainsi n'est pas toujours du registre
Du secret grandiose ou de la révélation.
Très souvent ce ne sont que des mots très pauvres,
Des mots comme reste, attends, je n'y arrive plus,
J'ai froid, j'ai peur, regarde, ne pars pas ce soir.
Mais ce sont précisément ces paroles simples
Qui demanderaient l'air avec le plus d'urgence.
Lorsqu'elles n'y parviennent pas, le monde se rétrécit,
Et la chambre la plus proche devient étrangère,
Comme si l'inhabitable naissait du non-dit nu.

Dans les campagnes aussi cette chute a lieu.
Elle ne dépend ni des néons ni des foules,
Mais des longues habitudes, du poids des lignées,
Des gestes répétés sous l'autorité des saisons.
On travaille ensemble, on partage le pain noir,
On sait la terre, l'eau, le froid, le bois, la pluie ;
Pourtant certains mots n'ont jamais trouvé de passage
Entre les pères et les fils, les sœurs et les mères.

Ils se transmettent à l'état de silence épais,
Et les voix tombent là comme des fruits non cueillis.

Les vieux carnets, les lettres jamais envoyées,
Les pages pliées au fond des armoires sombres,
Portent parfois la trace de ces voix empêchées.
Quelqu'un avait voulu fixer dans l'encre noire
Ce que la bouche n'osait ou ne pouvait porter.
Mais même l'écriture y garde une hésitation,
Un tremblement, des blancs, des reprises trop brèves.
Comme si la parole, même hors de la gorge,
Conservait la mémoire de sa chute première
Et craignait encor l'air qui accueille et expose.

Il arrive qu'un cri, au lieu de tomber ainsi,
Traverse tout à coup la chair comme une rupture.
Mais ce cri-là n'est plus parole, il n'est plus voix ;
Il déchire l'espace sans rien réellement dire.
Le poème sait cela : ce qui n'atteint pas l'air
Ne se compense pas par quelque explosion brute.
Entre le mutisme et le cri demeure un lieu
Où l'humain tente encore une parole juste.
C'est ce lieu menacé, presque toujours manquant,
Que la voix tombée désigne en se retirant.

Les enfants, une fois devenus grands, gardent
Dans leur bouche une mémoire de ces chutes anciennes.
Ils parlent, bien sûr, travaillent, aiment, répondent,
Mais au moment d'approcher ce qui les touche au fond,
Ils sentent remonter la vieille pierre obscure
Qui renvoyait jadis leur voix dans le silence.
Ainsi les voix tombées ne meurent pas sans suite ;
Elles façonnent l'âme, son rythme, sa retenue,

Sa façon de pencher vers l'ombre plutôt que vers l'aveu,
Et donnent au visage une gravité cachée.

Le tragique n'est pas seulement dans ce qu'on perd,
Ni dans la ruine visible ou la mort déclarée ;
Il est aussi dans cette impossibilité
Pour la parole la plus nue de gagner l'air.

Car l'air n'est pas ici simple élément physique :
Il est le lieu du partage, de la reconnaissance,
Le lieu où une douleur quitte enfin sa prison
Et devient adressée à quelqu'un hors de soi.
Quand la voix n'y parvient pas, l'homme demeure clos
Au bord même du monde qu'il voudrait rejoindre.

Pourtant rien n'est jamais entièrement scellé.
Il existe des instants où la chute se suspend,
Où la voix, au lieu de retomber dans la chair,
Trouve soudain un passage pauvre mais suffisant.
Un enfant dit enfin : j'ai mal ; une femme : écoute ;
Un homme, près du feu : je n'en peux plus ce soir ;
Un vieillard prononce un nom qu'il gardait depuis des années.
Ces phrases ne renversent pas la nuit du monde,
Mais elles trouent l'opaque un bref moment d'air vrai,
Et ce trou minuscule suffit à sauver l'heure.

Souvent cela tient moins à la force de parler
Qu'à la qualité d'écoute de celui qui reçoit.
La voix tombe moins vite lorsque quelqu'un se tait
Non d'absence, mais d'accueil, de patience et de veille.
Il faut parfois très peu pour qu'un mot atteigne l'air :
Une chaise rapprochée, une lampe moins dure,
Une main sur la table, un regard qui n'insiste pas,
Le bruit de la pluie aux vitres, la nuit tenue bas.

Alors la gorge cède, la poitrine se desserre,
Et la voix la plus pauvre consent à se lever.

Le merle du soir sait quelque chose de cela.
Son chant très bref n'explique rien du cœur humain,
Ne traduit ni la honte ni la fatigue des jours ;
Mais il ouvre dans l'air une disponibilité nue.
Celui qui l'entend près du noyer ou du banc
Sent parfois que la voix pourrait venir jusque-là,
Non pour dominer l'espace, mais pour y demeurer.
L'oiseau n'offre pas des mots, seulement une forme
De passage fidèle entre le silence et l'air,
Et cela peut suffire à ranimer la bouche.

Les cendres aussi tentent encore de parler
Par cette voie ténue des paroles rescapées.
Ce qui n'a pas atteint l'air jadis sous la contrainte
Peut revenir plus tard sous une forme plus grise,
Moins assurée peut-être, mais plus vraie dans son tremblement.
La voix ne renaît pas comme un chant souverain ;
Elle revient chargée d'interruptions, de reprises,
De blancs, de chutes anciennes au bord du sens.
Mais cette pauvreté même lui donne un poids neuf :
Elle parle non depuis la force, mais depuis la traversée.

Les foules sans visage aggravent cet empêchement.
Parmi les flux, les écrans, les annonces, les réseaux,
La voix la plus personnelle se sent de trop.
Elle pressent qu'atteindre l'air, ce serait aussitôt
Être prise, réduite, noyée dans le bruit commun.
Alors elle se retire avant même d'avoir tenté.
Le monde moderne fabrique ainsi des poitrines
Pleine de paroles lourdes n'ayant jamais paru.

Et cette accumulation secrète de voix tombées
Pèse sur les jours comme une pluie qu'on n'entend pas.

Mais il existe encore des cuisines, des jardins,
Des chambres où l'on veille, des bancs, des seuils, des granges,
Où l'air n'est pas hostile à la pauvreté d'une voix.
Là, les mots peuvent sortir sans appareil ni rôle,
Avec leur fatigue, leur peur, leur gaucherie humaine.
Ce sont des lieux très humbles, presque rien pour le siècle,
Et pourtant de leur fidélité dépend beaucoup.
Si de tels endroits manquaient tout à fait au monde,
Toutes les voix finiraient par tomber avant l'air,
Et l'homme se consumerait dans son propre dedans.

Ainsi ce poème n'est pas seulement plainte
Sur ce qui n'a pu se dire ou se dire assez.
Il garde aussi la mémoire d'un combat plus discret :
Celui par lequel une voix, malgré la chute,
Cherche encore une sortie parmi les êtres.
Elle tombe souvent, oui, avant d'atteindre l'air ;
Mais sa chute même témoigne qu'elle voulait
Quitter la nuit du corps pour entrer dans le monde.
Et tant qu'un seul vivant écoute ce désir,
Le non-dit forcé n'a pas le dernier mot.

XIII

LES MAINS QUI TREMBLENT DE N'AVOIR PLUS RIEN À OFFRIR

Ce treizième poème explore la pauvreté du don à partir de la figure des mains vidées de leur ressource. Il ne s'agit pas seulement d'un manque matériel, mais d'un épuisement plus profond de la capacité à offrir une présence, un soin, une chaleur. Les mains y tremblent parce qu'elles sentent le vide, parce qu'elles savent que donner engage plus que ce qu'elles portent. Le poème montre combien le geste humain devient tragique lorsqu'il demeure fidèle à l'autre malgré l'insuffisance de ses moyens. Il fait apparaître la noblesse obscure de ceux qui continuent à tendre quelque chose alors qu'ils n'ont presque plus rien. Le tremblement y devient le signe même d'une bonté qui ne se masque pas sa propre fragilité. Le texte donne ainsi une densité tragique au geste d'offrir dans un monde de pénurie, d'usure et de fatigue. Il prolonge la braise du partage sous une forme plus nue et plus humaine encore.

Les mains ne sont pas faites seulement pour la prise,
Ni pour soulever l'eau, le pain, le bois, le linge,
Mais pour porter plus loin que leur simple matière
Un peu de ce qui lie l'homme au monde et aux siens.
Elles donnent un bol, ouvrent une fenêtre,
Rapprochent une chaise auprès d'un front souffrant,
Retiennent un enfant au bord d'une blessure,
Touchent le pain du soir comme on touche une veille,
Et font de la pauvreté même, lorsqu'elles s'ouvrent,
Une manière basse et grave d'être ensemble.

Mais il est des saisons où la main se retire,
Non parce qu'elle refuse ou qu'elle se dessèche,
Mais parce qu'elle ne trouve plus rien dans la maison,
Dans le cœur, dans le pain, dans la parole pauvre,
Qu'elle pourrait encore avancer vers autrui

Sans y mêler la honte d'une détresse nue.
Alors le doigt hésite au bord de sa mission,
La paume reste vide avant d'avoir donné,
Et le tremblement vient, non de la seule fatigue,
Mais du sentiment d'être à court de présence.

Les enfants voient cela bien avant de le comprendre.
Ils tendent vers les grands un dessin, une question,
Une blessure au genou, un besoin de regard,
Et sentent parfois dans la main qui leur répond
Une lenteur étrange, une réserve plus sombre,
Comme si l'adulte, au lieu d'offrir sans compter
Ce geste simple où l'enfance trouve appui,
Consultait dans le vide une ressource absente.
L'enfant prend alors sur lui une gravité mince
Et baisse un peu les yeux sans savoir ce qui manque.

Les femmes sur le seuil, entre la soupe et le linge,
Connaissent mieux que d'autres cette pauvreté-là.
Leur journée se compose de dons minuscules :
Un bol, un drap, un mot, une miche partagée,
Une main posée tôt sur le front d'un enfant,
Le bois repris le soir quand l'homme rentre tard.
Mais lorsque tout s'amenuise à la fois dans le monde,
Le pain, la force, le temps, l'attention et l'air,
Le geste le plus simple demande plus qu'un effort :
Il exige une réserve que l'âme ne trouve plus.

Les hommes, de leur côté, portent souvent ce manque
Dans la raideur des bras plus que dans les paroles.
Ils rentrent avec le jour collé sur les épaules,
La poussière du travail sur le front et les mains,
L'usure des trajets, le poids des comptes maigres ;
Ils voudraient encore offrir un peu de présence,

Une écoute, un sourire, une parole moins rude,
Mais leurs paumes ont déjà tant serré l'outil froid
Qu'elles tremblent au moment d'ouvrir vers un visage,
Comme si donner plus les exposait à choir.

Ce tremblement n'est pas la simple peur de perdre
Ce que l'on possède encore et veut garder pour soi.
Il vient d'un point plus nu, presque plus douloureux :
La main sent qu'elle n'a plus assez de chaleur
Pour faire de son geste un véritable accueil.
Elle peut bien tendre un objet, un billet, une assiette,
Mais quelque chose en elle sait que l'offrande vraie
Demande une présence que l'épuisement retire.
Alors le don matériel lui-même devient lourd,
Comme si le vide passait à travers lui.

Les vieillards surtout portent cela dans leurs doigts.
Leur main a tant donné de pain, de soins, de force,
Tant ouvert de portes, noué de tabliers,
Soulevé de bassines, bordé d'enfants fiévreux,
Coupé du bois, plié du linge, fermé des yeux,
Qu'elle sait mieux que toute autre ce qu'offrir veut dire.
Mais l'âge vient qui rend même la bonté précaire.
Le verre d'eau qu'on tend menace d'être renversé,
Le bouton qu'on voudrait fixer échappe aux phalanges,
Et la générosité tremble avec les jointures.

Il y a dans cette scène une douleur particulière :
Ne plus pouvoir donner à la mesure du cœur.
Le corps devient plus pauvre que l'élan intérieur.
On voudrait tenir mieux la tasse pour le proche,
Réchauffer une épaule, nouer un foulard,
Écrire un mot plus lisible au bas d'une lettre ;
Mais la main vacille, et le geste qu'elle porte

Se couvre d'une hésitation presque honteuse.
Ce n'est pas le cœur qui manque, c'est son passage,
Et l'amour lui-même s'y sent diminué.

Dans les hôpitaux blancs, sous les lampes sans ombre,
Ce tremblement se montre avec une évidence nue.
La mère voudrait lisser la couverture de l'enfant,
Le père arranger le verre, la chaise, les fleurs,
Le vieil homme tenir la main de son épouse ;
Mais les gestes se heurtent aux tuyaux, à l'espace,
À la peur de mal faire ou de déranger encore.
Alors la paume se retire à demi du drap
Comme si la maladie, au-delà de la chair,
Atteignait aussi l'offrande dans son mouvement.

Les pauvres connaissent autrement cette dépossession.
Leur main tremble moins d'âge que de n'avoir plus rien.
Elle fouille dans une poche un peu de monnaie,
Cherche au fond d'un sac le dernier quignon de pain,
Compulse des tickets, des reçus, des papiers,
Et voudrait cependant secourir plus pauvre qu'elle.
Il y a des mains qui se tendent avec grandeur
Lorsqu'elles n'ont déjà presque plus de quoi tenir.
Mais cette grandeur même tremble au bord de sa source,
Parce qu'elle sait le gouffre ouvert sous le partage.

Le pain noir posé là sur la table du soir
Prend alors une densité plus tragique encore.
On le coupe plus lentement, on compte presque les parts,
On regarde le couteau comme un juge pauvre,
Et les mains qui le rompent savent qu'en avançant
Un morceau vers autrui elles se diminuent un peu.
Pourtant elles le font, avec une noblesse basse
Qui ne vient ni du devoir ni de la vertu,

Mais d'une fidélité obscure à l'humain nu.
Le tremblement du pain partagé est déjà prière.

Il faut comprendre aussi que l'offrande ne relève
Pas seulement des biens que l'on a sous la main.
Il est des jours où ce qui manque le plus cruellement
N'est ni le pain ni l'eau, mais l'écoute et le temps.
Les mains tremblent alors de n'avoir plus la force
D'accompagner un mot, de calmer un visage,
D'attendre sans impatience auprès d'un être las.
Elles ont donné trop de gestes fonctionnels,
Trop de réponses urgentes à la hâte du monde,
Et ne savent plus tenir le poids d'une présence.

Les villes aggravent cela par leur rythme dur.
On y touche beaucoup sans vraiment rien offrir :
Des cartes, des poignées, des objets, des claviers,
Des sacs passés d'un bras à l'autre dans le flux.
La main y devient vite organe de circulation,
Instrument du passage, de la vitesse, du code.
Elle perd peu à peu la mémoire plus ancienne
Par quoi toucher signifiait encore veiller,
Nourrir, bénir, consoler, soutenir, partager.
Alors même le don s'y fait geste administratif.

Dans les bureaux, les guichets, les files, les transports,
Les mains signent, scannent, ouvrent, referment, glissent,
Échangent des formulaires, des badges, des reçus,
Et parfois se serrent sans entrer dans la chair.
Le monde moderne fatigue l'offrande par usage.
Il multiplie les contacts tout en vidant leur sens.
Quand vient l'heure d'un geste vraiment nécessaire,
Une main sur une épaule, un pain vers plus pauvre,

Un front touché dans la fièvre ou le deuil,
Les doigts se souviennent mal de leur ancienne science.

Les enfants pourtant appellent encore cette science.

Ils déposent dans la paume adulte leur confiance
Avec une simplicité qui oblige à répondre.

Une main d'enfant cherchant une main plus vaste
Réveille parfois chez le grand la mémoire du don,
Cette mémoire très ancienne, antérieure au langage,
Par quoi le corps apprend qu'il n'est pas clos sur lui.
Mais si la main tremble au moment de recevoir
Cette petite chaleur offerte sans calcul,
Elle mesure alors plus crûment sa propre détresse.

Les amoureux eux aussi connaissent cette limite.
Il ne suffit pas de vouloir toucher l'autre
Pour savoir lui offrir ce que le geste promet.
Il arrive qu'une main, au bord d'un visage aimé,
Hésite soudain comme au-dessus d'une blessure.
Elle craint de mal faire, de réveiller la peine,
De ne pas avoir en soi assez de douceur
Pour rendre le contact plus habitable que le silence.
Alors le tremblement passe du cœur à la paume,
Et l'amour se découvre plus pauvre qu'il ne croyait.

Ce poème ne parle donc pas d'une avarice froide,
Ni d'une volonté sèche de retenir pour soi,
Mais d'une pauvreté plus intérieure et plus nue :
Le sentiment qu'on ne possède plus en soi-même
De quoi faire don sans trahir ce qu'on donne.
La main ne tremble pas seulement faute d'objet,
Mais faute d'une confiance assez entière
Dans la valeur encore habitable de son geste.

Le monde dur use jusque dans la bonté

La source secrète par où l'offrande se forme.

Les mères veillant tard connaissent cette usure.

Après tant de jours pris par le linge, les fièvres,

Les repas à tenir, les comptes, les attentes,

Il arrive qu'un enfant demande encor un peu :

Encore de l'eau, encore une histoire, encore une main.

Alors l'amour demeure, entier dans sa blessure,

Mais la main qui se lève vers la couverture

Porte une fatigue si dense qu'elle vacille un peu.

Ce léger tremblement ne retire rien à l'amour ;

Il révèle seulement le prix humain du don.

Les pères, souvent, dissimulent plus mal ce manque.

Leur main sur le battant, sur la chaise, sur le bol,

Trahit davantage l'usure d'avoir porté seul

Ce qu'ils ne savaient pas toujours comment partager.

Ils voudraient offrir au fils autre chose que l'ordre,

À la femme autre chose qu'une fatigue muette,

Au vieil homme autre chose qu'une visite trop brève.

Mais la main, façonnée par l'effort et la pudeur,

Tremble au moment précis où elle devrait s'ouvrir,

Comme si l'habitude du poids empêchait la tendresse.

Les vieux jardins aussi apprennent cela aux hommes.

Quand une main fatiguée se penche sur la terre

Pour relever un tuteur, un pot, une branche,

Elle sent combien donner suppose d'abord

Un contact patient avec ce qui résiste.

Le noyer, le schiste, le merle sur la haie,

Le narcisse au pied du mur ne demandent pas beaucoup ;

Pourtant les entretenir requiert une douceur exacte

Que les mains les plus usées n'ont pas toujours encore.

Le jardin mesure souvent la vérité d'un geste.

Il existe une honte très particulière à cela :

Ne plus pouvoir donner selon sa propre fidélité.

On ne s'en plaint pas haut ; on baisse plutôt la tête,

On détourne un peu la tasse pour cacher le tremblement,

On met plus de temps à nouer un ruban,

À offrir un fruit, à fermer un manteau d'enfant.

Mais le cœur sait, lui, ce que le geste a perdu,

Et cette perte atteint l'identité la plus simple.

Car l'homme n'est pas seulement ce qu'il reçoit :

Il est aussi la façon dont sa main sait donner.

Les foules sans visage aggravent encore ce mal.

Quand le nombre et la vitesse dissolvent la rencontre,

Quand chacun doit avant tout tenir sa propre charge,

Les mains apprennent à se protéger avant d'offrir.

Elles serrent le sac, la carte, le manteau,

Écartent le contact, évitent le voisinage ;

La vigilance remplace peu à peu la confiance.

Et lorsque vient enfin l'instant d'un vrai partage,

Une soupe, un morceau de pain, une aide imprévue,

La paume a désappris la nudité du don.

Pourtant des lieux subsistent où la main se rééduque.

Les cuisines pauvres, les tables d'associations,

Les chambres où l'on veille, les bancs de jardin,

Les soirs d'hiver où l'on sert la soupe aux passants,

Les distributions sous les porches de la ville,

Les gestes qu'on reprend auprès des malades lents :

Là, les mains reviennent à une vérité ancienne.

Elles coupent, lavent, servent, soutiennent, recouvrent,

Et malgré leur fatigue, malgré leur tremblement,
Retrouvent peu à peu le courage d'offrir.

Le pain partagé est ici plus qu'un motif.
Il est l'épreuve même du don dans la pauvreté.
Une main qui donne du pain alors qu'elle manque
Dit quelque chose du tragique que nul discours
Ne saurait relever sans l'appauvrir.
Elle sait que le monde est dur, que le lendemain
N'offrira peut-être pas davantage de ressources ;
Et pourtant elle avance la part, elle rompt,
Elle laisse à l'autre une chance de tenir encore.
Ce tremblement du pain est peut-être la plus juste bonté.

Les poètes devraient parler depuis cette région,
Non depuis l'abondance sûre des mots donnés,
Mais depuis la main pauvre qui cherche dans le noir
Ce qu'elle peut encore avancer sans mentir.
Car écrire aussi relève d'une offrande fragile.
On tend des phrases comme on tend un bol de soupe,
Avec la crainte obscure qu'elles soient trop peu,
Trop tard, trop pauvres, trop usées par le siècle.
Et pourtant il faut bien donner ce qu'on a pu sauver,
Sous peine de laisser le froid gagner la chambre.

Le dieu qui hésite à naître dans un monde dur
Connaît cette pauvreté jusque dans sa venue.
S'il cherche un lieu de chair où commencer d'exister,
Ce n'est pas dans la main puissante qui distribue,
Mais dans celle qui tremble et pourtant se tend.
La faiblesse n'est pas ici l'opposé du don ;
Elle en est la condition la plus tragiquement vraie.
Donner depuis l'abondance écrase parfois l'autre ;

Donner depuis le manque, lorsque la main consent,
Ouvre une fraternité que nul règne n'égale.

Les enfants gardent mémoire de ces mains tremblantes.
Ils n'oublient pas toujours l'eau versée trop lentement,
La miche rompue avec un soin presque douloureux,
Le bouton mal cousu, la couverture ajustée
Avec cette hésitation d'une fatigue aimante.
Plus tard, devenus grands, ils comprennent parfois
Que l'amour n'est pas dans la perfection du geste,
Mais dans sa fidélité malgré la faiblesse.
La main qui tremble de n'avoir plus rien à offrir
Offre souvent davantage qu'une main pleine et sûre.

Il faut donc apprendre à regarder autrement
Ce tremblement qui touche les doigts du pauvre, du vieux,
De la mère usée, du père de retour tardif,
Du malade qui veut tendre un verre à son voisin.
Ce n'est pas seulement une défaillance du corps,
Ni la marque d'un manque humiliant et nu ;
C'est l'aveu involontaire que le don a un prix,
Qu'offrir engage l'être plus loin que son objet,
Et que l'humain se mesure à cette mise en jeu
Par laquelle il risque encore sa propre pauvreté.

Lorsque les mains ne tremblent plus, peut-être alors
Le monde est déjà trop dur ou trop indifférent.
Car seules tremblent vraiment les mains qui savent encore
Ce que veut dire offrir au bord de l'insuffisant.
Le cynique donne sans que rien ne vacille en lui ;
Le bureaucrate transmet sans sentir le passage ;
Le puissant distribue de haut sans perdre équilibre.
Mais la main humaine, au sens le plus profond,

Tremble parce qu'elle engage dans son ouverture
Le peu de chaleur qu'elle possède contre le froid.

Ainsi ce poème se tient dans cette vérité :

Les mains qui n'ont presque plus rien portent encore
La possibilité la plus grave du partage.

Elles tremblent, oui, parce qu'elles savent le manque,
Parce qu'elles sentent le vide au fond de la maison,
Parce qu'elles mesurent l'hiver du monde et des cœurs ;
Mais c'est justement là, dans cette hésitation nue,
Qu'elles deviennent capables du geste le plus juste.

Le don ne naît pas toujours de la puissance :

Il naît souvent d'une main pauvre qui consent à s'ouvrir.

XIV

LE PAIN NOIR PARTAGÉ DANS LE FROID DES HOMMES

Ce quatorzième poème constitue l'un des centres les plus visibles et les plus graves de tout l'ensemble. Le pain noir n'y est pas seulement nourriture, mais forme concrète d'une fraternité tragique qui tient contre le froid du monde. Sa noirceur ne renvoie pas à une simple pauvreté pittoresque, mais à la vérité terrestre, rude et digne, d'une existence assumée sans mensonge. Le poème fait du pain partagé une réponse humaine au froid extérieur comme au froid intérieur qui gagne les visages et les communautés. Il montre comment une table pauvre peut encore devenir un lieu d'habitation au cœur de la dureté. Le partage n'y sauve rien de façon triomphale, mais il rend la nuit plus supportable et le monde moins inhumain. Le texte recueille ainsi l'une des trois braises essentielles du livre sous sa forme la plus concrète. Il donne au cycle un foyer de chaleur grave et sans illusion.

Le soir descendait bas sur les toits et les granges,
Avec cette lenteur de linge mouillé qu'on rentre
Quand le vent de novembre a déjà pris les cours.
Les vitres retenaient un reste de lumière
Que la nuit grise allait bientôt boire en silence,
Et l'on sentait partout, des seuils jusqu'aux chemins,
Monter ce froid patient qui n'a rien de brutal
Mais use peu à peu la peau, le bois, les gestes,
Et fait de chaque maison une pauvre forteresse
Où l'on attend le pain comme on attend la veille.

Il ne venait pas là sous la forme opulente
Des tables trop chargées où l'abondance oublie,
Ni dans la blancheur claire des farines légères
Qui font croire un moment que le monde est plus doux.
C'était un pain plus lourd, plus sombre, plus terrestre,

Gagné sur des saisons de pluie, de faim, d'attente,
Un pain où le seigle et l'ombre avaient laissé leur trace,
Où le four, le labeur, la cendre et l'hiver même
Avaient comme serré dans la croûte un peu d'âpreté,
Afin que la bouche apprenne ce qu'elle reçoit.

La table n'était pas grande, ni bien éclairée.
Un bol, un couteau, deux assiettes de faïence,
Un linge au bord du pain, une lampe de peu,
Le souffle des convives à peine visible encore,
Et cette retenue des chambres où l'on sait
Que tout ce qui se donne engage plus qu'un geste.
Le froid entourait déjà les murs de la maison,
Comme s'il eût voulu entrer jusqu'au repas ;
Mais sur le bois usé, dans le cercle de la lampe,
Le pain noir tenait lieu de soleil très terrestre.

La main qui l'approchait ne le touchait pas vite.
Elle savait son poids, son prix, sa densité lente,
Le nombre de sillons, de pluies, de dos courbés,
D'heures levées avant l'aube et de soirs sans répit
Qu'il avait fallu traverser pour qu'il repose là.
Le couteau lui-même allait avec une sorte
De gravité plus humble au long de la croûte sombre,
Comme s'il craignait presque d'offenser ce silence
Qui entourait le pain d'une noblesse pauvre,
Fait de nécessité plus que de cérémonie.

Les enfants regardaient d'abord les mains des grands.
Ils savaient, à la lenteur même du partage,
Qu'ici le pain n'était pas simple nourriture,
Mais mesure plus grave de la communauté.
Ils voyaient comment le père coupait sans précipiter,
Comment la mère retenait un instant sa paume

Sur la miche encore entière avant qu'elle ne cède,
Comme pour demander au morceau qui s'en va
De porter jusqu'à l'autre plus que sa part de grain,
Un peu de la chaleur humaine du foyer.

Les vieux, lorsqu'ils étaient là, se taisaient plus longtemps.
Leur bouche connaissait la vérité des hivers,
Les saisons où le pain devenait presque la seule
Forme visible encore de la fidélité terrestre.
Ils avaient vu des années où la croûte durait
Plus que les promesses, plus que les grands discours,
Et savaient que la faim n'humilie pas seulement le corps,
Mais met à nu la bonté, la justice, le cœur.
Aussi regardaient-ils le pain noir partagé
Comme on regarde une braise au plus dur de la nuit.

Car ce pain portait moins l'image de l'abondance
Que celle d'une survie tenue de main en main.
Il ne faisait pas oublier le froid du monde,
Il ne niait ni l'usure ni la fatigue des hommes ;
Il se tenait plus bas, plus près de leur condition,
Comme un morceau de terre qu'on pourrait manger,
Un fragment de campagne, de meule et de cendre,
Une nuit devenue dense au point de nourrir.
Et c'est pourquoi sa noirceur n'avait rien de sinistre :
Elle disait seulement le tragique accepté.

Dans les villages pauvres, au sortir des grands champs,
Quand la terre rapportait peu malgré les semailles,
Le pain noir était souvent plus qu'un usage ancien.
Il devenait le centre secret des demeures,
Le point vers lequel revenaient les travaux du jour,
Les lessives, les bêtes, le feu, les seaux d'eau claire.
On pouvait manquer de beaucoup d'autres choses,

De viande, de sucre, de vin, de repos,
Mais tant que ce pain-là demeurait sur la table,
Quelque chose tenait encore contre le froid.

Les femmes en savaient le prix plus que quiconque.
Leur main avait mêlé la farine et le sel,
Le peu d'eau tiède, la levure et le silence,
Leur bras avait pétri la pâte avec la fatigue
Des jours sans fin où l'on coud, où l'on veille, où l'on sert.
Elles connaissaient la patience des gonflements lents,
Le four qu'il faut chauffer sans gaspiller le bois,
Le linge qu'on pose sur la pâte en attente,
Et cette joie très nue quand le pain enfin monte
Comme si la maison respirait par lui.

Les hommes, au retour des travaux et des routes,
Posaient devant ce pain leurs mains plus rugueuses,
Le froid des outils encore serré dans les paumes,
L'odeur du vent, du gasoil ou de l'étable au dos.
Ils ne parlaient pas toujours beaucoup au moment
Où la miche était rompue sous la lampe du soir ;
Mais leur silence n'était pas vide de paroles.
Il disait que ce pain contenait davantage
Que le simple repos d'une faim provisoire :
Il rendait à leur peine une figure partageable.

Le froid, lui, n'était jamais loin. Il tenait aux fenêtres,
Aux joints mal refermés, aux pierres des maisons,
Aux doigts qu'on frotte bas avant de prendre la tasse,
Au souffle qui blanchit la vitre du dedans.
Il y a dans le froid quelque chose d'implacable
Qui sépare les êtres s'ils n'y opposent rien.
Le pain noir partagé est l'une de ces réponses
Faibles et pourtant graves que l'humain invente

Pour que l'hiver du monde n'entre pas tout entier
Jusqu'au centre des corps et du regard humain.

Dans les villes aussi, sous d'autres formes, ce pain
Gardait parfois sa place au bord de l'inhabitable.
Il apparaissait moins sous la miche des campagnes
Que dans les cuisines basses, les foyers, les arrière-salles,
Les distributions du soir sous des porches de gare,
Les tables d'associations près des quartiers sans âme.
Là encore sa noirceur paraissait plus juste
Que la blancheur trop nette de nourritures rapides :
On eût dit qu'il convenait mieux au siècle blessé,
Comme s'il savait ce que la pauvreté exige.

Il passait de la main d'un bénévole à la main
D'un homme trop longtemps assis contre un mur froid,
D'une femme rentrée tard des hôtels de la nuit,
D'un vieillard sans papier, d'un adolescent perdu.
Et chaque fois le geste, malgré son apparence simple,
Était plus qu'un service ou qu'une générosité.
Le pain ne comblait rien du mal qui traversait ces vies ;
Il disait seulement : pour cette heure au moins,
Le monde n'est pas tout à fait fermé sur toi,
Puisqu'un morceau de terre tiède passe vers ta bouche.

Les enfants, dans de telles scènes, regardaient souvent
Le pain avec un mélange étrange de curiosité
Et de gravité précoce apprise aux jours difficiles.
Ils ne savaient pas encore tout ce qu'il signifie,
Mais sentaient qu'ici se jouait plus qu'un repas.
Leur petit doigt touchait parfois la croûte sombre
Avec ce respect vague qu'ont les êtres très jeunes
Pour les choses autour desquelles le silence grandit.

Ils comprenaient sans phrase que le pain noir partagé
Fait entrer l'âme au plus près du besoin humain.

Les vieux se souvenaient, eux, des guerres ou des hivers
Où le pain devenait presque une liturgie nue,
Non sacrée par l'Église, mais par la nécessité.
Ils avaient vu des mains compter les tranches maigres,
Des mères en garder une pour plus pauvre qu'elles,
Des hommes rentrer tard et sourire pourtant
Au seul fait qu'une miche attendît sur la table.
Le souvenir de tels soirs durcissait leur regard
Et lui donnait cette douceur mêlée de cendre
Qu'ont ceux qui savent ce que partager veut dire.

Le pain noir n'était pas seulement fait de farine.
Il portait avec lui une discipline obscure,
Une lenteur, une rigueur presque monastique,
Comme si le grain d'hiver, plus austère que d'autres,
Exigeait du vivant une fidélité plus rude.
On ne le mangeait pas dans la même inconscience
Que les nourritures molles offertes à l'oubli.
Il demandait à la mâchoire un effort plus grave,
À la salive plus de patience, au corps plus d'attention,
Et faisait du repas une méditation de chair.

Ainsi sa noirceur convenait aux jours difficiles.
Non qu'elle aimât la détresse ni l'encensât,
Mais elle ne mentait pas sur la dureté du monde.
Le pain blanc, parfois, fait croire à des clartés faciles ;
Le pain noir, lui, reste du côté de la terre,
Des sillons mal ouverts, des hivers prolongés,
De la cendre au fond du four, des mains qui ont peiné.
Et c'est pourquoi il nourrit d'une autre manière :

Il ne flatte pas l'espoir, il fortifie le cœur
Contre la tentation de nier le tragique.

Les femmes, lorsqu'elles le coupaient pour les enfants,
Savaient souvent très bien ce qu'elles transmettaient là.
Non seulement de quoi tenir jusqu'au lendemain,
Mais un savoir plus bas, presque sans formulation :
Qu'il faut accepter la part rude de l'existence
Sans renoncer pourtant à la partager.
Elles n'auraient pas dit cela dans ces mots, sans doute,
Mais leurs gestes le savaient dans la lumière basse.
Chaque tranche avancée vers une petite main
Portait l'ombre et la bonté du monde tout ensemble.

Les hommes parfois rompaient le pain sans presque parler.
Le travail les avait usés jusqu'au dedans,
Et l'on voyait à leurs doigts plus qu'à leur bouche
Qu'ils comprenaient la noblesse obscure de la miche.
Leur couteau allait droit, mais la paume restait douce,
Comme si la dureté du jour trouvait ici
Son unique correction dans un geste fraternel.
Le pain devenait alors l'endroit très précis
Où la force, au lieu d'écraser, consent à nourrir,
Et où la main la plus rude apprend à se faire juste.

Il y avait aussi les jours de grande pénurie,
Quand le pain manquait presque avant la fin de semaine.
Alors sa présence même sur la table
Prenait la densité d'une promesse fragile.
On en coupait moins, on gardait le quignon pour l'aube,
On enveloppait mieux le reste dans le linge,
Et chaque miette tombée semblait chargée d'un poids
Que les temps plus prospères ne savent plus comprendre.

Le pain noir révélait alors, par sa rareté même,
Jusqu'où peut aller l'humain pour tenir ensemble.

Dans certaines maisons, près des fenêtres givrées,
Le pain était accompagné d'une soupe maigre,
D'un peu d'eau chaude, de quelques pommes de terre,
Et du silence dense des soirs trop tôt tombés.
Mais ce silence n'avait rien d'une honte close.
Il ressemblait plutôt à la concentration grave
Des lieux où le nécessaire retrouve sa dignité.
On ne parle pas beaucoup quand le pain fait centre ;
Ou bien l'on parle plus vrai, plus bas, plus justement,
Comme si la noirceur du grain purifiait la voix.

Les enfants, parfois, demandaient un peu de beurre,
Ou regardaient avec envie quelque pain plus clair
Aperçu chez d'autres, au marché, chez le voisin.
Cela était juste aussi, car l'enfance désire
Ce qui semble plus doux, plus léger, plus facile.
Mais avec le temps, beaucoup apprenaient à reconnaître
Dans la tranche sombre une fidélité plus grande.
Ils comprenaient plus tard, en croisant d'autres faims,
Que le pain noir donné dans les jours les plus rudes
Vaut parfois plus que tous les festins sans mémoire.

Le froid des hommes n'est pas seulement celui des saisons.
Il y a un froid intérieur qui gagne les visages
Quand les soucis, les peines, les manques de toute sorte
Usent la capacité de regarder encore.
Le pain noir partagé touche précisément là.
Il ne chauffe pas seulement les ventres ou les mains ;
Il réintroduit dans la chambre, pour une heure,
Une possibilité de proximité humaine.

Autour de lui, les regards se font moins glacés,
Comme si la terre même parlait un peu en nous.

On l'a vu dans des gares, dans des foyers, dans des halls,
Sur des tables de fortune où l'on sert les passants.

Le pain posé là, dans son humilité sombre,
Rassemble autour de lui des vies qui n'ont plus rien
Sinon d'avoir connu le froid sous tant de formes :
Le froid du trottoir, du rejet, du travail précaire,
Le froid des administrations, des ruptures, des exils,
Le froid de n'être plus attendu nulle part.
Et pourtant quand la miche s'ouvre, quelque chose
Recommence à ressembler de loin à une table.

Les vieux, devant ces scènes, baissaient souvent les yeux.
Ils reconnaissent là une vérité ancienne
Que le siècle trop vif recouvre puis oublie.
Ils savaient que le pain, lorsque tout manque ailleurs,
Peut encore maintenir l'honneur de la personne.
Recevoir n'y humilie pas tout à fait,
Parce que celui qui donne ne donne pas de haut :
Il partage ce qui lui-même vient de la terre,
Du four, de la fatigue, du travail et du temps,
Et cela place les deux mains dans la même nuit.

Il faudrait parler aussi des doigts qui gardent la mie,
Des miettes recueillies du plat de la paume,
De la façon qu'ont certaines mains pauvres
De ne pas laisser perdre le moindre fragment.
Ce n'est pas avarice, mais science tragique.
Ce qui fut gagné dans le froid ne se jette pas.
Une miette encore porte le poids d'une saison,
Le feu du four, la sueur, la patience d'une femme,

Le dos d'un homme au champ, le moulin, le vent noir.

Le pain noir enseigne le respect par la faim.

Les enfants qui voient cela apprennent autre chose

Que le simple usage ou l'économie des biens.

Ils découvrent qu'une chose peut être plus grande

Que son apparence, plus dense que sa matière.

Ils voient dans la manière qu'ont les vieux de toucher

La tranche sombre une fidélité silencieuse

Que nul sermon n'atteint et qu'aucun livre n'explique.

Plus tard ils se souviendront moins des mots prononcés

Que de cette main lente, de cette croûte épaisse,

De cette chaleur grave au milieu de l'hiver.

Le pain partagé n'abolit pas le tragique.

Il n'arrête ni la guerre, ni la maladie, ni l'exil,

Ni le retrait du souffle du monde hors des hommes,

Ni les foules sans visage aux carrefours des villes.

Il ne promet aucune rédemption des ruines.

Mais il empêche pour une heure que la dureté

Du monde coïncide entièrement avec l'âme.

Il met entre le froid et l'homme une résistance

Faite de farine sombre, de feu et de bonté,

Et cela suffit parfois à sauver la nuit.

On pense au dieu trop faible pour naître sans trembler

Dans un monde si dur, si prompt à broyer le tendre.

S'il devait pourtant choisir un lieu pour apparaître,

Ce serait peut-être ici, sur cette table basse,

Dans la main qui partage malgré son propre manque,

Dans la miche obscure qui ne ment pas sur la terre,

Dans l'attention donnée à qui a froid ce soir.

Le divin, s'il insiste encore parmi les hommes,

Ne vient peut-être plus dans la lumière intacte,
Mais dans ce pain noir rompu à hauteur de visage.

Le merle dehors peut chanter sur le vieux noyer,
Le narcisse résister au pied du mur de schiste,
Le vent remuer bas les branches de la haie ;
Tout cela appartient aussi au même monde.
Mais le pain noir partagé y ajoute une note
Que la nature seule ne saurait porter.

Il est la part humaine de la fidélité terrestre,
Le lieu où la terre devient don entre les hommes,
Le point où la saison, le travail et la cendre
S'élèvent jusqu'au geste qui nourrit un visage.

Quand vient la fin du repas, qu'il reste un peu de croûte,
On la garde souvent pour l'aube ou pour plus pauvre.
Le linge se replie sur la miche entamée
Avec une douceur très voisine de la veille.
On éteint la lampe, on ajoute un peu de bois,
Le froid presse aux vitres comme une bête patiente ;
Mais la maison n'est plus tout à fait sans défense.
Le pain noir a laissé dans les corps, dans les mains,
Dans le regard des convives, une chaleur plus grave
Que celle du feu seul ou des mots d'espérance.

Ainsi ce poème se tient dans cette vérité :
Le pain noir partagé dans le froid des hommes
N'est ni image pittoresque ni symbole abstrait.
Il est l'une des formes les plus nues du tragique,
Parce qu'il lie la faim, la terre, l'hiver, le travail
À la possibilité humaine de faire encore table.
Il ne supprime pas la misère, il la traverse
En lui donnant pour un instant un visage commun.

Et c'est pourquoi sa noirceur même devient lumière :
Elle rend habitable la nuit qui nous entoure.

XV

LES VILLES QUI S'ÉCROULENT EN SILENCE INTÉRIEUR

Avec ce quinzième poème, le cycle aborde la ville comme lieu d'un effondrement non spectaculaire, mais intérieur. Rien n'y tombe matériellement en ruine, et pourtant la cité s'y défait de son dedans, de son souffle commun, de son pouvoir d'habitation. Le poème met en lumière un monde urbain qui fonctionne encore, qui s'organise, se déploie, circule, mais dont l'âme se retire sans bruit. Les places, les gares, les halls, les vitrines et les immeubles y deviennent les scènes d'une désagrégation silencieuse de la présence humaine. Il ne s'agit donc pas d'un poème sur la destruction visible, mais sur la fatigue intérieure d'une ville qui n'arrive plus à rassembler. Le texte laisse toutefois apparaître, au sein même de cette décomposition, quelques braises de quartier, de marché, de pain ou d'oiseau. Il travaille ainsi la tension entre urbanité vidée et survivance d'une possible demeure. C'est l'un des grands poèmes de la dévastation sociale du cycle.

La ville se tenait encore debout dans l'aube grise,
Avec ses toits serrés, ses façades de briques noires,
Ses vitres où le ciel retenait un peu de pluie,
Ses rues déjà livrées au premier bruit des moteurs,
Ses gares, ses cafés, ses enseignes allumées,
Ses escaliers de pierre entre des murs sans mousse,
Ses places où le jour posait sa pâle clarté ;
Rien ne semblait d'abord manquer à son apparence,
Et pourtant l'on sentait, sous la tenue des choses,
Qu'un effondrement lent travaillait de l'intérieur.

Ce n'était pas la chute visible des remparts,
Ni la violence du feu dévorant les quartiers,
Ni les pierres rompues sous le fracas des bombes ;
La ville ne tombait pas avec bruit dans la rue,

Elle se défaisait plus bas, dans sa respiration,
Comme une maison lasse qui garde encor son toit
Alors que sa chaleur s'en est allée sans cri.
Les murs tenaient encore, les portes s'ouvraient bien,
Les trains entraient à l'heure au ventre des stations,
Mais l'âme des passages s'écroulait sans poussière.

Les enfants traversaient ces rues comme on traverse
Un livre dont les pages auraient perdu leur centre.
Ils allaient vers l'école avec leurs sacs trop grands,
Sous les fenêtres closes et les porches humides,
Parmi les feux rouges, les cars, les vitrines blêmes,
Et levaient quelquefois les yeux vers les balcons
Comme si quelque chose eût dû répondre encore.
Mais la ville ne leur rendait que son visage nu,
Ses alignements droits, ses couloirs, ses signalisations,
Et l'enfance y marchait au bord d'un vide construit.

Les femmes, au matin, portaient dans leurs bras pressés
Les courses, les enfants, les sacs, les clés, les heures.
Leur pas savait déjà les couloirs, les arrêts,
Les portes à pousser, les escaliers trop raides,
La file à traverser, la vitesse à tenir ;
Mais au-dedans d'elles un autre rythme manquait,
Celui qui fait d'un lieu plus qu'un simple agencement.
La ville leur donnait des trajets, non des demeures,
Des services, des vitrages, des itinéraires sûrs,
Et leur cœur s'usait contre cette exactitude.

Les hommes, de leur côté, montaient dans les bureaux,
Descendaient sous les rails, entraient dans les usines,
Avec au front déjà l'ombre du soir à venir.
Ils savaient les horaires, les badges, les passages,
Le café pris trop vite au coin d'un comptoir blême,

Le métal des rames, la moquette des open spaces,
Le souffle artificiel des halls climatisés ;
Mais dans tout cet ensemble si parfaitement réglé,
Il n'existait plus guère un lieu où déposer
Le poids de leur fatigue comme on pose un manteau.

Les places avaient gardé leur dessin géométrique,
Leur fontaine parfois, leurs arbres de peu d'ombre,
Leur terrasse en été, leur marché du samedi ;
Pourtant on y sentait moins la présence du peuple
Que la circulation des usages urbains.
On s'y asseyait peu sans écran, sans attente, sans but ;
On s'y croisait beaucoup sans vraiment s'y rejoindre.
La ville avait gardé la forme du rassemblement,
Mais le dedans s'était retiré de la place,
Et le pavé résonnait plus vide qu'autrefois.

Il y avait des rues entières où les vitrines
S'alignaient avec une splendeur sans chaleur,
Montrant des vêtements, des écrans, des objets,
Des lumières très nettes, des mannequins sans âge,
Comme si l'abondance voulait remplir à elle seule
Le défaut plus profond d'une habitation perdue.
Les passants y glissaient dans une sorte d'oubli,
Le regard attiré d'un verre à l'autre verre,
Et nul ne demandait à ces façades brillantes
D'ouvrir autre chose qu'un désir de consommation.

Les gares portaient haut la vérité de ce mal.
Sous les horloges pâles et les panneaux de départ,
La ville montrait le cœur mécanique de sa peine.
Des foules y montaient, descendaient, se divisaient,
Traînant des sacs, des valises, des lassitudes,
Comme un sang trop pressé dans des artères closes.

On y entendait bien des annonces et des voix,
Mais elles semblaient tomber contre le métal des voûtes
Sans parvenir à faire de ce lieu un centre humain.
La station tenait plus du transit que de l'accueil.

Même les cafés, jadis chambres basses du monde,
Refuges de pluie, de pain, de regard et de voix,
S'étaient mis à porter une fatigue vitrée.

On y buvait debout ou devant un écran,
On y croisait des fronts sans mémoire durable,
On y parlait beaucoup de chiffres et de trajets,
On y riait parfois d'un rire déjà repris
Par la rumeur du dehors et la nervosité des heures ;
Le bois des tables mêmes semblait avoir perdu
La capacité obscure d'accueillir la parole.

Les vieux quartiers, pourtant, résistaient un peu mieux.
Leur pierre gardait l'ombre, leurs escaliers le souffle,
Leurs fenêtres plus basses une manière d'attendre.
On pouvait croire encore, au détour d'une ruelle,
Qu'une ville survit lorsqu'elle consent au lent,
Lorsqu'un mur porte mousse, lorsqu'un banc reste vide,
Lorsqu'un jardin minuscule interrompt le trottoir.
Mais ces survivances elles-mêmes se faisaient rares,
Comme des îlots pris dans une mer de verre,
Et le silence en elles avait déjà du recul.

Il faut comprendre ici ce qu'est le silence intérieur
D'une ville qui tombe sans écrouler ses pierres.
Ce n'est pas l'absence de bruit, bien au contraire ;
Les moteurs, les sirènes, les freins, les travaux,
Les radios, les téléphones, les flux de messages
Y composent sans cesse un épais vacarme urbain.
Mais sous cette couche sonore un autre silence gagne,

Celui d'un monde qui ne se parle plus vraiment,
Celui d'une cité où le sens de la rencontre
Se retire à mesure que croissent les connexions.

Les hôpitaux aussi, dans leur blancheur exacte,
Portaient une part de cet effondrement intime.
Leurs couloirs étaient propres, leurs chambres bien tenues,
Leurs machines veillaient, leurs soignants circulaient ;
Et pourtant, dans certains regards près des ascenseurs,
On voyait passer un vide plus large que la fatigue.
La ville venait là se dénuder elle-même :
Tout fonctionnait encore, tout répondait à l'usage,
Mais quelque chose en plus, qui n'est pas technique,
Manquait à ces lieux voués à porter la douleur.

Les pauvres, eux, connaissaient par corps cette chute.
Ils dormaient sous des ponts, près des bouches de métro,
Au seuil des galeries, contre des rideaux de fer,
Dans des halls de gare ou des halls d'immeuble froids.
La ville leur offrait ses interstices plus que ses maisons,
Ses rebords, ses cartons, ses porches, ses déchets,
Ses restes d'humanité mêlés à ses restes de pain.
Ils savaient mieux que tous où la cité s'effondre,
Car ils en touchaient chaque nuit la charpente vide,
Sous la pluie, sous le vent, sous les néons tardifs.

Les enfants des périphéries grandissaient autrement
Que ceux des vieux quartiers encore gardés de mémoire.
Leur horizon se faisait de parkings, de ronds-points,
De barres, de grillages, de terrains retournés,
De centres commerciaux plus vastes que les places,
De routes où marcher revient déjà à s'exposer.
Ils trouvaient bien parfois un square, un coin de mur,
Un terrain vague où jouer parmi des herbes hautes ;

Mais la ville leur donnait plus d'angles que de seuils,
Et leur imagination butait contre le béton.

Les femmes aux fenêtres regardaient certains soirs
Le flux des voitures glisser au bas des avenues
Comme une eau sans mémoire sur une pierre sèche.
Elles voyaient les phares tracer leur appel muet,
Les silhouettes rentrer dans les cages d'escalier,
Les stores tomber tôt sur les façades voisines ;
Et quelque chose en elles comprenait sans paroles
Que la cité tenait ensemble par fatigue,
Par nécessité, par économie, par peur,
Beaucoup moins par désir d'un monde partagé.

Les hommes qui rentraient tard dans les immeubles neufs
Touchaient du doigt cette vérité dans les ascenseurs.
Ils croisaient un voisin, un visage, un silence,
Échangeaient deux mots brefs sur la pluie ou les travaux,
Puis chacun retrouvait sa porte, son étage,
Son couloir, son éclairage automatique.
La ville distribuait les existences en cases
Avec une rigueur presque sans malveillance ;
Mais l'ensemble de ces proximités forcées
N'engendrait plus l'épaisseur d'une véritable rue.

Les vieux immeubles, avec leurs murs trop fins,
Leur odeur de soupe, de tabac, de buée,
Leurs boîtes aux lettres en fer, leurs marches inégales,
Gardaient encore parfois quelque chose du commun.
On y savait qui toussait, qui rentrait, qui veillait,
Quelle vieille femme au troisième n'osait plus sortir,
Quel enfant jouait du violon au fond du couloir.
Mais même cette connaissance se retirait peu à peu,

À mesure que les vies se fermaient sur elles-mêmes
Et que l'habiter devenait simple résidence.

Les églises au centre restaient debout, souvent vides,
Avec leur pierre fraîche, leur silence plus grave,
Leur cloche détachée du tumulte des rues.

On pouvait y entrer pour quelques minutes d'ombre,
Y voir une bougie, un banc, un regard penché ;
Mais même là la ville avait porté sa fatigue.

Le sacré n'y faisait plus toujours communauté ;
Il recueillait des solitudes parallèles,
Des peines assises l'une près de l'autre sans voix,
Comme si la cité priait encore sans se rassembler.

Il y avait pourtant des marchés de quartier
Où le fruit, le pain, le fromage, la pluie, les voix
Rendaient par moments au pavé quelque chaleur.
Une vendeuse y nommait les pommes avec justesse,
Un vieux tendait son cabas, un enfant réclamait
Un morceau de brioche ou de raisin trop mûr ;
Et l'on sentait alors qu'une ville ne meurt pas
Tant qu'un échange vrai peut naître sous ses bâches,
Tant qu'un visage répond au lieu d'une procédure,
Tant qu'un nom de fruit suffit à rouvrir un monde.

Mais ces éclaircies mêmes semblaient plus fragiles
Que jadis dans les bourgs, plus vite emportées ensuite
Par le flux des paiements, des sacs, des urgences.
L'on repartait bientôt vers les bus, les bureaux,
Les rendez-vous, les crèches, les files et les mails,
Et le marché retombait dans sa fonction.
La ville reprend vite ce qu'elle laisse paraître ;
Elle accorde un instant de respiration basse,

Puis reconduit chacun dans la logique des trajets,
Comme si la rencontre n'était qu'une parenthèse.

Les poètes, s'ils traversent encore ces avenues,
Ne doivent pas seulement voir l'architecture,
La pierre, le passé, les lignes ou les styles ;
Ils doivent entendre plus bas la fatigue du lieu,
Le retrait de la demeure hors des formes construites,
L'écart entre l'urbanité et l'habitation.

Car une ville peut croître, briller, se moderniser,
Multiplier ses flux, ses services, ses promesses,
Et pourtant s'écrouler plus sûrement qu'une ruine,
Si elle ne sait plus porter le cœur de ses vivants.

Il faut dire aussi la nuit sur les grandes cités.
Lorsqu'elle tombe enfin sur les toits, les parkings,
Les gares, les bars, les terrasses, les vitrines,
Elle n'apporte pas toujours la paix du recueillement.
Souvent elle révèle plus crûment le vide intérieur :
Les fenêtres alignées comme des cellules claires,
Les boulevards encore vifs d'une circulation triste,
Les rares passants pressés sous les lampadaires,
Les bus presque vides, les halls, les distributeurs,
Tout cela compose une mélancolie bâtie.

Pourtant, dans un square, un arbre survit parfois.
Un merle noir peut encore, du haut d'une branche,
Jeter dans l'air du soir son chant très bref et juste.
Alors le béton, le verre, les enseignes, les rails
Reçoivent soudain une blessure de présence.
Quelques fronts se relèvent, un enfant ralentit,
Un vieil homme s'arrête une seconde au banc,
Et l'on sent qu'au cœur même de la cité qui cède

Le monde n'a pas tout remis aux infrastructures.

Un oiseau suffit parfois à rappeler le vaste.

Le pain aussi résiste dans certains lieux de ville.

Dans une cuisine associative, au fond d'un local,

Sur une table pliante installée sous un porche,

Dans le sac d'une femme qui rentre trop tard,

Au comptoir d'un boulanger ouvrant avant l'aurore,

Le pain garde encore un pouvoir de rassemblement.

Il fait d'une cité moins un réseau qu'une maison,

Au moins pour une heure, dans le froid de l'hiver.

Le pain partagé introduit dans l'urbanité

Une profondeur que l'économie n'explique pas.

Les enfants savent cela d'une manière obscure.

Ils se souviennent moins des plans, des cartes, des noms

Que d'un banc sous un arbre, d'une boulangerie chaude,

D'un chien sur un palier, d'une vieille aux rideaux,

D'une place où l'on mangeait debout un bout de pain,

D'un square où le merle chantait derrière les grilles.

La ville habitable se compose pour eux

De ces braises petites au milieu des volumes.

Sans elles, elle n'est qu'un dispositif de marche ;

Avec elles, elle recommence à faire monde.

Les vieux, eux, portent la mémoire des villes plus lentes.

Ils ont connu des rues où l'on se reconnaissait,

Des seuils où l'on parlait, des commerces patientant,

Des façades moins closes, des cours encore communes.

Ils savent que tout passé ne mérite pas d'être idéalisé,

Qu'il portait aussi ses froids, ses pauvretés, ses peurs ;

Mais ils sentent plus vivement ce qui s'est retiré :

La possibilité qu'une ville soit plus qu'un usage,

Qu'elle soit une texture de présences durables,
Et non le décor efficace de vies parallèles.

Il y a des matins de pluie où cette vérité
Se lit sur les trottoirs plus clairement que le jour.
Les parapluies avancent comme des îles closes,
Les phares se reflètent dans les flaques de bitume,
Les vitrines embuées gardent des silhouettes grises,
Et la ville semble se parler à elle-même
Sans réussir à rejoindre ceux qu'elle transporte.
On sent alors qu'elle s'écroule non par manque de matière,
Mais par défaut de centre humain, de souffle partagé,
Par fatigue d'habiter ses propres formes.

Ce poème ne pleure pas une ruine monumentale.
Il regarde au contraire la chute là où personne
Ne veut la voir, parce qu'elle ne casse pas les murs.
Elle agit dans le vide entre les appartements,
Dans la lassitude des voisinages sans voix,
Dans le retrait du regard hors de la place publique,
Dans l'excès de flux, d'écrans, de services, de surfaces,
Dans l'usure de la rencontre devenue procédure.
Les villes qui s'écroulent en silence intérieur
Tiennent encore debout, et c'est cela qui blesse.

Mais rien n'est clos tant qu'il demeure en elles quelques braises :
Un enfant qui joue dans une cour trop étroite,
Un pain rompu dans le froid d'un hall ou d'une cuisine,
Un merle sur un arbre de square au soir tombant,
Une vieille qui parle au voisin sur son palier,
Un marché du samedi sous les bâches de pluie,
Une main offerte au bord d'un banc, d'un arrêt, d'un lit.
La ville s'effondre, oui, dans son silence intérieur,

Mais tant qu'une seule de ces présences insiste,
Son écroulement n'a pas encore le dernier mot.

XVI

LE CRI QUE PERSONNE N'ENTEND AU CARREFOUR DES ROUTES

Ce seizième poème prend pour scène un lieu de passage extrême : le carrefour, le croisement des routes, l'espace du transit sans halte. Il y fait entendre non un grand cri héroïque, mais un appel pauvre, perdu dans un monde structuré pour la circulation plutôt que pour l'écoute. Le carrefour devient ici la figure d'un espace moderne où tout oriente, distribue, bifurque, sans offrir de véritable accueil à ce qui souffre. Le poème ne se limite pas à une scène routière ; il étend cette logique aux bifurcations existentielles, aux gares, aux hôpitaux, aux séparations intimes. Le cri y représente l'extrême nudité d'une détresse qui ne trouve ni relais ni visage où se déposer. Mais il laisse aussi apparaître que le plus petit geste d'attention peut rompre cette neutralité structurelle. Le texte interroge donc le rapport entre espace contemporain et impossibilité d'être entendu. Il inscrit dans le cycle la figure poignante d'un abandon sans théâtre.

Il est des lieux si nus au bord du monde humain
Qu'on dirait qu'ils furent bâtis pour l'abandon seul,
Non par la volonté d'un dieu ni d'un empire,
Mais par la lente usure des trajets et des pas.
Un carrefour de routes, avec son feu blafard,
Son panneau mal tourné, son fossé plein de pluie,
Ses talus d'herbe grise, ses lignes électriques,
Sa pompe fermée tôt, son abribus de verre,
Peut porter davantage de détresse muette
Qu'une ruine entière offerte à la mémoire.

Le jour y passe vite avec ses camions lourds,
Ses voitures pressées, ses phares même à midi,
Son bruit continu de moteurs qui se répondent
Sans jamais faire peuple ni présence commune.

On s'y croise beaucoup, mais selon des vitesses
Qui ne laissent aux yeux ni séjour ni recours.
La route n'est pas faite pour garder un visage ;
Elle emporte, relance, écarte et reconduit.
Et c'est pourtant là-bas, dans l'angle du bitume,
Qu'un cri parfois se lève et tombe sans témoin.

Ce n'est pas le grand cri des tragédies visibles,
Ni la clameur hautaine des révoltes publiques,
Ni le cri du combat, du fanion, du tambour.
C'est un cri plus pauvre, plus bas, plus démuné,
Comme une parole arrivée au bout d'elle-même,
Un appel que la gorge n'a pas su contenir,
Une détresse nue traversant enfin l'air
Sans y trouver d'oreille où déposer sa charge.
Il monte un bref moment au-dessus de la route,
Puis s'y défait aussitôt dans la vitesse.

Les enfants, quand ils voient de tels croisements de routes,
Sentent obscurément qu'ils touchent à des lieux
Où le monde se divise sans se rassembler.
Ils regardent longtemps les directions contraires,
Les noms de villes sur les panneaux verts ou bleus,
La pluie dans les fossés, le vide entre les arbres,
Et quelque chose en eux comprend avant les mots
Que l'on peut être perdu au cœur même des voies.
Le carrefour promet mille départs possibles,
Mais ne donne à personne l'assurance d'un lieu.

Les femmes, quand la nuit tombe sur de telles voies,
Savent plus durement ce qu'y signifie l'abandon.
Une route déserte, une station trop blanche,
Un arrêt d'autobus vide sous la pluie fine,
Un parking où les phares frottent des silhouettes,

Tout cela suffit à faire monter le froid
Plus haut que les épaules et plus bas que la peur.
Le cri qui naîtrait là ne trouverait pas d'écoute ;
Il se heurterait d'abord à l'espace lui-même,
À sa neutralité plus vaste que la violence.

Les hommes, eux, connaissent un autre versant
De ce carrefour où nul cri n'atteint personne.
Ils y passent au retour d'un travail trop lointain,
La radio faible encor dans l'habacle sombre,
Le front chargé de chiffres, de fatigue et de pluie.
Parfois l'envie leur vient de s'arrêter un peu,
De couper le moteur, d'ouvrir enfin la bouche
À ce qu'ils portent bas depuis des mois sans air ;
Mais le lieu n'offre rien qu'un lampadaire pâle,
Et le cri redescend dans leur poitrine close.

Il y a dans ces croisements un tragique particulier.
Ils sont faits pour orienter, non pour recueillir.
Ils indiquent des distances, des directions, des noms,
Ils distribuent les flux selon des logiques nettes,
Mais ne savent rien faire de ce qui s'égare.
Leur fonction même exclut la halte véritable,
La pause où l'âme pourrait déposer son poids.
Tout y pousse à partir, à bifurquer, à suivre,
Et celui qui s'arrête au milieu de ces lignes
Devient presque aussitôt un obstacle ou un reste.

Les vieux se souviennent d'autres carrefours plus lents,
Là où se rejoignaient des chemins de campagne,
Un calvaire moussu, un tilleul, un banc de pierre,
Une mare un peu verte et l'ombre d'une ferme.
On pouvait s'y croiser, parler un court moment,
Échanger du pain, des nouvelles, une fatigue,

Puis reprendre sa route avec un peu de monde.
Mais les grands nœuds modernes n'offrent plus ce répit.
Le carrefour a perdu sa basse humanité
Pour devenir une machine à séparer les voies.

Le cri que nul n'entend ne vient pas toujours d'un corps
Debout au bord de la route dans le vent sale.
Il vient aussi du dedans de ceux qui traversent,
De ceux qui conduisent, qui marchent, qui attendent,
Qui changent de ligne, d'heure, de ville et de gare
Sans jamais parvenir au lieu de leur présence.
On peut pousser un cri tout entier au-dedans,
Dans le silence même d'une voiture chaude,
Dans l'ombre d'un abribus, sous un casque, un capot,
Et qu'aucun monde autour ne s'en trouve altéré.

Les gares routières portent cela dans leur ciment.
Elles sont pleines d'heures, de bancs, de départs,
De valises, de panneaux, de sièges alignés,
De voix préenregistrées appelant les destinations ;
Mais à travers cet ordre de l'attente publique
Passe souvent une misère sans parole.
Un adolescent dort contre un sac trop léger,
Une femme serre un enfant et son dossier,
Un homme fixe au loin les voies vides du soir,
Et tout cela compose un cri sans acoustique.

Les hôpitaux aussi ont leurs carrefours intérieurs :
Les couloirs où l'on tourne avec un gobelet d'eau,
Les sas, les halls, les ascenseurs, les zones d'attente
Où l'on ne sait plus bien si l'on monte ou descend.
Les proches y demeurent comme au bord d'une route,
Suspendus à des nouvelles, à des portes, à des noms.
Et parfois quelque chose en eux voudrait hurler,

Non contre quelqu'un, non contre le ciel même,
Mais contre l'impossibilité nue de répondre
À la douleur qui passe et bifurque sans eux.

Les enfants malades regardent ces couloirs blancs
Avec la gravité de ceux qui perçoivent
Que le monde adulte sait orienter les soins
Sans toujours savoir où déposer la peur.
Leurs yeux suivent les portes, les blouses, les roulettes,
Le glissement des lits, des chariots, des regards,
Et l'on sent qu'un cri pourrait venir de très bas
Non pour demander plus qu'un peu de chaleur fidèle.
Mais tout autour répond par une efficacité blanche,
Où l'appel humain se dissout dans la procédure.

Les villes modernes multiplient ces carrefours :
Ronds-points, échangeurs, stations, galeries, halls,
Points de correspondance, centres, zones de transit,
Lieux de croisement parfaits pour des vies imparfaites.
On y a pensé la vitesse, la sécurité,
Les feux, les barrières, les flux, les correspondances ;
Mais on n'y a presque jamais prévu l'abandon.
Or l'abandon s'y loge pourtant comme chez lui,
Parce que rien n'y reste assez longtemps en place
Pour offrir au cri la chance d'un visage.

Il y a des soirs d'hiver où la pluie rend cela
Plus net encore sous les phares et les néons.
L'eau sur la route fait comme un miroir mauvais,
Où le ciel et le goudron mêlent leur gris sale.
Le vent pousse des papiers contre les glissières,
Les feux passent au vert sur des files sans fin,
Et quelqu'un, sous un auvent, dans son manteau trop mince,
Sent monter dans sa gorge un appel sans contour.

Mais la pluie elle-même fait écran à la voix,
Et le cri tombe en eau dans le bruit des pneus.

Les pauvres savent bien ce que valent ces lieux.
Ils y attendent parfois un covoiturage, un bus,
Une distribution plus loin, un ami, un hasard,
Ou bien simplement l'heure où le centre ouvrira.
Le carrefour est pour eux moins un nœud de routes
Qu'un bord sans maison où tenir jusqu'au matin.
Ils y apprennent combien l'espace peut exclure
Sans aucun geste hostile, par sa seule structure.
Le cri qui s'échappe alors n'accuse pas un homme :
Il rencontre un monde qui n'a rien pour le recevoir.

Il faut dire aussi le carrefour des existences,
Ce moment où les vies se divisent en silence :
Un départ, un divorce, un enfant qui s'éloigne,
Un travail perdu, une ville quittée trop vite,
Un pays laissé derrière avec ses morts dedans.
On se trouve alors comme à l'angle de plusieurs routes,
Avec des noms devant soi mais aucun lieu derrière,
Et le cœur pousse un cri que nul proche n'entend
Parce qu'il n'a pas même encore trouvé ses mots.
L'abandon n'est pas loin : il est l'air de la bifurcation.

Les femmes le connaissent après certaines ruptures.
La ville entière devient alors un carrefour
Où chaque rue renvoie à des directions vides.
On prend le bus, le train, la voiture, le métro,
On achète du pain, on revient, on s'assied,
Mais sous chaque trajet travaille l'impression
Que rien ne reconduit plus vers une demeure.
Le cri ne sort pas toujours sous forme de larmes ;

Il prend la figure plus lente d'un silence
Qui se tient à l'intersection de toutes choses.

Les hommes aussi, lorsqu'ils perdent un travail,
Ou sortent d'un bureau avec leur carton pauvre,
Traversent le parking comme un carrefour nu.
Les routes sont ouvertes, les feux fonctionnent bien,
Le ciel continue au-dessus des entrepôts,
Les autres voitures repartent selon l'habitude ;
Et pourtant quelque chose s'écroule à l'intérieur.
Le cri qui pourrait nommer cette destitution
Ne trouve pas dans l'asphalte un seul point d'écoute :
Le monde organisationnel a déjà tourné la page.

Les vieux, lorsqu'ils ne conduisent plus, voient autrement
Le carrefour des routes et le carrefour du temps.
Assis près de la vitre, regardant l'avenue,
Ils savent que les voies continuent sans leur corps.
Les bus passent, les voitures tournent, les enseignes brillent,
Les petits-enfants grandissent, les saisons changent ;
Mais eux demeurent au bord comme des voyageurs
Dont le billet serait resté dans une poche morte.
Le cri qui monte alors n'est fait ni de colère
Ni de plainte, mais d'une douceur délaissée.

Les enfants grandissant au bord des grands axes routiers
Apprennent vite cette logique de la coupure.
Ils savent quel pont mène à l'école, quel rond-point
Sépare les quartiers, les riches et les autres,
Quelle nationale coupe le champ du village,
Quel feu passe trop vite pour qu'on traverse en paix.
Ils jouent pourtant près de ces bords de circulation,
Et l'on sent dans leur voix une précocité grave :

Le monde leur apparaît très tôt comme réseau,
Et non comme un tissu de seuils, d'arbres et de places.

Le poète, s'il veut entendre ce cri perdu,
Ne doit pas chercher d'abord la scène pathétique,
Le corps effondré sous un lampadaire ou la nuit ;
Il doit écouter plus bas la structure des lieux,
L'organisation froide de nos circulations,
La manière qu'a le monde d'orienter sans accueillir,
De multiplier les passages sans faire halte,
D'offrir des directions sans produire de demeure.
Le cri que personne n'entend révèle ceci :
Le chemin moderne sait conduire, non recueillir.

Pourtant il arrive qu'un geste rompe ce désert.
Une voiture ralentit, une vitre s'abaisse,
Un homme demande : vous attendez quelqu'un ?
Une femme sous l'abri offre un peu de son parapluie,
Un conducteur sort un thermos du siège arrière,
Un vieillard sur le banc indique une direction
Non comme un panneau, mais comme un être à un autre.
Alors le carrefour, pour un instant très bref,
Cesse d'être pure mécanique de dispersion
Et devient un lieu où la voix peut atteindre un visage.

Le pain partagé peut surgir même là.
Un sandwich coupé en deux sur le capot humide,
Une tranche enveloppée dans un papier de boulanger,
Une brioche donnée à l'enfant qui attend,
Un café brûlant au bord d'une station-service :
Il ne faut parfois presque rien pour que l'espace
Le plus neutre retrouve une chaleur d'abri.
Le cri ne disparaît pas, la nuit reste entière,

Mais le pain introduit dans le croisement des flux
Une justice plus simple que celle des routes.

Le merle, lui, se tient plus loin, sur le talus,
Au bord du fossé, sur une branche maigre,
Comme s'il savait que les hommes ont construit là
Des lieux où leur propre voix se perd en chemin.
Son chant très bref, au soir, près du rond-point mouillé,
N'interrompt pas les moteurs ni les files de phares ;
Mais il rappelle au moins qu'un autre ordre du monde
Persiste tout près de l'asphalte et des glissières.
Ce n'est pas une réponse au cri de l'abandon,
Seulement l'ouverture ténue d'un dehors fidèle.

Les cendres aussi tentent de parler ici.
Dans les carrefours du temps, après les grands départs,
Il reste dans la gorge une poussière de voix,
Un appel brûlé, une phrase jamais dite,
Un nom qui n'a trouvé ni bouche ni demeure.
Le cri que nul n'entend ne meurt pas tout à fait ;
Il devient cendre intérieure, dépôt de détresse,
Et suit longtemps celui qui reprit la route.
On vit ensuite avec ce reste dans la poitrine,
Comme avec un feu froid demeuré sans témoin.

Les femmes qui veillent tard dans les maisons pauvres
Connaissent l'écho de ce cri venu des routes.
Un fils pas encore rentré, un appel attendu,
Un train manqué, une fille partie trop loin,
Une pluie d'hiver sur les vitres sans réponse :
Tout cela peut faire d'une cuisine un carrefour
Où plusieurs routes intérieures se divisent.
Le cri ne sort pas toujours dans l'air de la chambre ;

Il se tient près de la lampe, au bord du pain gardé,
Comme une présence muette entre la peur et l'espérance.

Les hommes, eux, le portent souvent dans leurs trajets.

La main au volant, les yeux au feu suivant,

Ils sentent parfois dans leur poitrine serrée

Le surgissement nu de ce qui voudrait rompre.

Mais la route réclame encore de l'attention,

Le véhicule d'en face allume ses phares,

Le GPS parle, le téléphone vibre,

Et le cri retombe avant d'avoir pris voix.

Ainsi le monde technique ne supprime pas la peine ;

Il la reconduit plutôt jusqu'à l'épuisement.

Les enfants, pourtant, lorsqu'ils dessinent des routes,

Tracent presque toujours une maison quelque part,

Un arbre, un soleil, un chien, une fenêtre.

Comme s'ils savaient qu'aucun croisement de chemins

Ne peut être habitable s'il ne mène à un seuil.

Leur main corrige en secret la logique du réseau :

Elle ajoute un banc, une porte, un jardin,

Une figure à qui le voyageur puisse parler.

Leur dessin contredit doucement l'ordre du bitume,

Et rend au carrefour une possibilité de monde.

Ainsi ce poème se tient dans cette blessure :

Le cri que personne n'entend au carrefour des routes

Dit moins la surdité d'un individu précis

Que la forme même d'un espace devenu neutre.

Il montre comment l'abandon peut naître non du désert,

Mais de la multiplication parfaite des voies,

Lorsque tout est organisé pour le passage

Et presque rien pour l'arrêt, l'écoute ou la présence.

Le tragique ici ne vient pas d'un chaos du monde,
Mais de sa trop grande capacité à circuler sans nous.

Pourtant rien n'est entièrement clos tant qu'un seul geste
Interrompt la vitesse et rend l'air habitable,
Tant qu'un pain se partage sous un abri de fortune,
Tant qu'un merle chante sur le bord d'un talus,
Tant qu'un enfant dessine au bout de la route une maison,
Tant qu'un regard se tourne vers celui qui attend.

Le cri peut n'être pas entendu de tous, ni du monde,
Mais il n'est pas condamné à se perdre toujours.

Il suffit qu'un seul être, au carrefour des routes,
Offre un peu de visage pour que l'abandon recule.

XVII

LES PAS QUI S'EFFACENT SUR LA NEIGE DES SOLITUDES

Ce dix-septième poème déplace le tragique vers une méditation sur la trace, le passage et l'effacement. La neige y devient la matière même d'une révélation : ce que les vivants laissent derrière eux se retire presque aussitôt dans une blancheur sans mémoire. Le poème ne propose pas une plainte sur l'oubli, mais une contemplation grave de la fragilité des passages humains. Les pas y incarnent tout ce qui, dans une vie, s'inscrit un instant avant d'être repris par le temps, le vent ou le froid. Pourtant, loin de conclure à l'inanité du passage, le texte montre que cette disparition même donne aux gestes humains leur noblesse tragique. Les enfants, les femmes, les hommes, les vieillards y découvrent chacun à leur manière une relation plus dépouillée au monde. Le poème articule ainsi effacement visible et persistance intérieure de ce qui fut vécu. Il approfondit la tonalité méditative du cycle en la portant vers une forme d'acceptation grave.

La neige était tombée sans bruit sur les chemins,
Comme un grand linge blanc tiré sur les campagnes,
Comme si le ciel même eût voulu recouvrir
Les traces, les haies basses, les fossés, les clôtures,
Les seuils d'étable, l'angle obscur des vieilles granges,
Le banc près du noyer, le puits, la pierre usée,
Et jusqu'aux noms secrets que portent les sentiers
Dans la mémoire lente et pauvre des villages.
Tout semblait retenu dans une même haleine,
Et le monde marchait déjà vers son effacement.

Au matin très tôt, quand le froid serre les vitres
Et que le jour hésite à sortir de la brume,
On voyait sur ce blanc les premiers pas humains
Tracer une écriture étroite et vulnérable.

Un homme allait vers l'étable, une femme au hangar,
Un enfant jusqu'au portail, un vieux vers le jardin ;
Chaque pas se posait avec une prudence grave,
Comme si la neige, en recevant la semelle,
Demandait plus qu'un poids de chair ou de fatigue :
Elle exigeait du vivant l'aveu de son passage.

Mais il suffit du vent, d'une heure, d'un peu d'air,
D'un autre voile blanc venu des plaines hautes,
Pour que la marque sombre inscrite dans la poudre
Commence à se remplir, à se lisser, à céder.
Le pas qui semblait sûr, profond, presque durable,
Devient très vite un creux moins net, puis une ombre,
Puis presque rien du tout au ras du champ muet.
Ainsi la neige apprend ce que nul cœur n'ignore :
Le passage des hommes tient moins que leur désir,
Et la route elle-même oublie qui l'a suivie.

Les enfants aiment d'abord cette page de blanc.
Ils y courent, ils crient, ils y jettent leur corps,
Ils inventent des pistes, des bonds, des labyrinthes,
Ils reviennent sur leurs traces avec étonnement,
Comme si le monde offrait enfin à leurs pieds
Une matière fidèle à leurs jeux de présence.
Mais le soir, en rentrant, ils voient déjà leurs marques
Bues par le froid, la nuit, la lenteur de la poudre,
Et quelque chose en eux, très obscur et très doux,
Comprend que même le jeu se retire en marchant.

Les femmes, au sortir des maisons encore chaudes,
Savent une autre part de cette vérité blanche.
Elles portent du bois, un seau, un panier de linge,
Descendent jusqu'au puits, remontent vers la porte,
Laissent derrière elles une file de pas

Qui relie le foyer au travail de la cour.
Ces traces ont la forme d'une fidélité,
D'un va-et-vient patient entre le froid et le feu ;
Pourtant elles aussi, sous le souffle de midi,
S'effacent comme si le soin n'avait pas eu lieu.

Les hommes, de leur côté, marchent plus droit, plus lourd,
Le front déjà chargé de la durée du jour.
Ils vont vers les bêtes, le hangar, l'atelier,
Vers la route plus basse où les attend le camion,
Et leurs pas dans la neige ont quelque chose d'âpre,
Comme une entaille sombre faite à même le blanc.
On croit y voir la preuve nue de leur présence,
Le signe que la terre les a portés ce matin ;
Mais le gel, la bourrasque ou la reprise du ciel
Dissolvent tout cela dans un grand oubli pâle.

Il n'y a pas de plainte dans la neige elle-même.
Elle reçoit, elle cède, elle referme, elle tait.
Elle ne garde pas comme la boue ou la terre
La dure mémoire des semelles et des roues.
Elle porte plus loin une leçon plus nue :
Tout passage humain, si pauvre ou si fidèle,
Peut disparaître ainsi dans l'indifférence blanche
Sans que le monde en soit brisé ni même surpris.
Et c'est cette douceur glacée, plus que la tempête,
Qui rend son enseignement presque insoutenable.

Les vieillards regardaient cela derrière les vitres,
Ou bien marchaient encor, plus lentement qu'avant,
Le long d'un mur, d'un banc, d'un tas de bois trop haut,
Et voyaient leurs propres pas se remplir à mesure
Comme si le temps même, à travers la neige,
Leur montrait ce qu'il fait aux gestes les plus sûrs.

Ils avaient tant suivi de routes dans leur vie,
Tant laissé de traces dans la terre, dans les granges,
Dans les couloirs des villes, les seuils, les cimetières,
Et tout cela semblait revenir à ce blanc nu.

Les routes du village, lorsqu'elles se recouvrent,
Perdent leur vieille peau de gravier et de pluie.
Les fossés s'aplanissent, les bords deviennent flous,
Les clôtures reculent derrière le même silence,
Et l'on ne sait plus bien où commence le champ,
Où cesse le chemin, où tournait le sentier.
La neige met ainsi le monde en suspension,
Elle retire aux choses leur contour d'habitude,
Et l'homme qui s'y risque avec ses pas de chair
Éprouve plus fortement le peu qu'il laisse au sol.

Il y a dans ce blanc un désert sans sable,
Une forme d'exil très proche des maisons,
Où la solitude prend un visage plus simple.
Non plus la solitude des chambres ou des lits,
Ni celle des foules, des gares ou des écrans,
Mais celle du vivant réduit à sa traversée.
Un seul être marche entre deux haies invisibles,
Sa respiration monte en vapeur devant lui,
Et chaque pas lui dit plus sûrement qu'un miroir
Combien son passage est mince au regard de l'étendue.

Les enfants, parfois, se retournent dans la neige
Pour regarder la file encore entière de leurs pas.
Ils s'étonnent qu'un chemin puisse sortir d'eux-mêmes,
Qu'une ligne si pauvre épouse leur avance,
Qu'une marche devienne visible dans le blanc.
Mais bientôt déjà le vent brouille l'origine,
Là-bas le premier creux disparaît sous la poudre,

Et l'enfant voit naître au cœur même de son jeu
Une disparition qu'il ne sait pas nommer,
Seulement sentir au bord de sa joie hivernale.

Les mères connaissent bien ce travail du retrait.
Lorsqu'elles rentrent le linge, qu'elles ferment la porte,
Qu'elles jettent un regard vers les traces du matin
Allant de la maison jusqu'au puits ou au hangar,
Elles voient combien peu demeure du passage
Par quoi pourtant la journée commence à tenir.
Le pain sera pétri, la soupe sur le feu,
L'eau portée, le bois sec, l'enfant remis au chaud ;
Mais dehors les pas qui liaient tout cela
S'effacent déjà dans la blancheur sans mémoire.

Les hommes aussi, rentrant le soir vers les lumières,
Voient leur marche du matin presque ensevelie.
La route est la même, le ciel plus bas peut-être,
Le froid a pris au champ une couleur plus dure ;
Et là où leur semelle avait fendu le blanc
Il ne reste souvent qu'une hésitation grise,
Une rumeur de trace entre deux souffles de neige.
Ils comprennent alors que le jour tout entier,
Avec son travail, sa peine et sa force donnée,
Laisse moins dans le monde qu'une ligne fragile.

Il faut entendre ici ce que dit la neige aux êtres :
Vous passez, vous liez, vous aimez, vous portez,
Vous coupez du bois, partagez le pain du soir,
Vous veillez un enfant, vous tirez l'eau du puits,
Et pourtant tout cela peut se perdre au dehors
Comme un pas sous le vent dans une campagne blanche.
Cette parole n'est ni dure ni méprisante ;
Elle ne juge rien, elle n'accuse personne.

Elle montre seulement, avec sa blancheur même,
Que le monde n'a pas pour tâche de nous garder.

Mais l'homme n'est pas fait pour cela seul comprendre.

Il cherche dans la neige une fidélité,

Un accord plus secret entre son pas et la terre.

Il voudrait que la trace, même appelée à céder,

Témoigne au moins un temps qu'il fut là, qu'il passa,

Qu'il porta son fardeau dans le froid du matin.

C'est pourquoi le regard revient si souvent en arrière

Vers ce peu de creux sombres imprimés dans le blanc.

Non par orgueil d'avoir marché sur la neige,

Mais pour voir si le monde se souvient un instant.

Les villes ont aussi leurs neiges de solitude.

Sur les trottoirs de l'aube, dans les parkings vides,

Sur les quais encore gris, sous les abribus blancs,

Les pas des premiers corps tracent d'autres écritures.

Un ouvrier, une aide-soignante, un adolescent,

Une femme tirant un enfant emmitouflé,

Laisse derrière lui sur le ciment enneigé

La marque d'une vie déjà reprise par l'heure.

Mais là aussi le flux, les pneus, la boue, la fonte

Effacent vite au sol le peu de leur présence.

Dans les hôpitaux, l'hiver porte un autre poids.

Les allées extérieures, les rampes, les parkings,

Les petits sentiers blancs menant d'un bâtiment à l'autre

Gardent parfois les traces de ceux qui vont veiller.

Un père à l'aube, une mère au bord de la fatigue,

Un vieil homme ployé sous un manteau trop mince

Marchent vers les chambres où souffre un être aimé.

Leur pas dans la neige n'est pas un simple trajet :

Il porte un cri tu, une peur, une espérance,
Et pourtant la neige le reprend comme les autres.

Les enfants malades regardent par la vitre
Les traces sur la neige au pied des grands bâtiments.
Ils y voient moins le froid que la preuve émouvante
Qu'un dehors continue à marcher vers leur chambre.
Chaque pas, même lointain, même presque effacé,
Peut devenir pour eux un signe de présence,
Comme si le monde, malgré la blancheur immense,
Inscrivait encore au sol des fidélités vivantes.
Puis la neige tombe à nouveau, recouvre ces lignes,
Et la vitre reflète plus de chambre que d'hiver.

Les vieillards savent que la neige parle aussi du temps.
Ils ont vu tant de traces sur les routes de leur vie
S'effacer dans les saisons, les départs, les deuils,
Les déménagements, les guerres, les longues maladies.
Ils savent que les pas des morts ne restent pas plus
Que ceux du voisin parti avant l'aube au marché.
Et pourtant ils regardent encore les sentiers blancs
Avec cette douceur presque fraternelle
Qu'ont les êtres allés loin dans l'apprentissage
De ce qui se retire sans cesser d'avoir été.

La solitude dans la neige n'est pas entière
Tant qu'un autre pas vient rejoindre le premier.
Deux lignes s'y croisent, s'y suivent, s'y rapprochent,
Un enfant rejoint sa mère, un homme son voisin,
Deux vieux descendent ensemble jusqu'à la grille,
Un chien brouille de joie les traces du matin.
Alors le blanc reçoit pour un temps autre chose
Qu'une marche isolée vers l'effacement.

Il devient le lieu fragile d'une coexistence,
D'un court accord entre des solitudes marchantes.

Le pain du soir garde mémoire de ces pas.
On entre dans la maison avec la neige aux bottes,
On secoue le froid, on ferme le battant,
La soupe fume déjà près du pain noir coupé ;
Et ce qui dehors se perd dans la blancheur immense
Trouve au-dedans sa gravité de présence.
La trace au sol s'efface, mais le corps qui revint
S'assied, tend la main, partage, se réchauffe.
Ainsi le pain recueille ce que la neige enlève :
La preuve que le passage fut celui d'un vivant.

Les femmes savent faire ce lien entre dehors et dedans.
Leur main essuie la neige au bord des chaussures,
Leur œil repère au seuil la boue, l'eau, la poudre,
Et transforme en chaleur le froid reçu du chemin.
Le pas effacé dans la cour, dans le jardin,
Reprend figure au moment du repas et de la lampe.
Il ne dure pas plus dans le monde extérieur,
Mais il entre dans la mémoire humble des gestes,
Là où l'oubli du ciel rencontre enfin l'accueil
D'une cuisine pauvre et fidèle au vivant.

Les hommes, lorsqu'ils regardent par la fenêtre
Leurs propres traces presque prises par la nuit,
Comprennent parfois mieux ce qu'est vivre en hiver :
Laisser dans le monde une empreinte passagère,
Mais porter en soi plus longtemps ce qu'on traversa.
Le vent peut bien combler le sillon de la semelle ;
Le corps se souvient, la fatigue se souvient,
La paume du bois coupé, la poitrine du froid,

Le regard du voisin croisé dans la blancheur,
Et tout cela devient une trace intérieure.

Il est des pas qui s'effacent sans que nul les voie.
Ceux du pauvre allant d'un porche à une autre entrée,
Ceux d'une femme quittant trop tôt la maison,
Ceux d'un adolescent fuyant avant l'aurore,
Ceux d'un vieillard perdu dans la neige d'un parc.
Le monde moderne connaît bien ces disparitions
Qui n'ont pas même le secours d'un témoin proche.
La neige les reçoit comme toutes les autres,
Puis les rend au silence de sa vaste équité.
C'est là sans doute son enseignement le plus rude.

Les poètes devraient écrire depuis ce blanc-là,
Non pour y déposer des traces plus durables,
Mais pour apprendre du pas sa vérité précaire.
Chaque vers, comme une semelle dans la neige,
S'imprime, tremble, s'offre au vent, au temps, à l'oubli.
Il ne possède rien du marbre ni du bronze ;
Il avance un moment sur la blancheur du monde,
Puis se couvre à son tour de silence et de cendre.
Mais cette brièveté même lui donne son poids :
Il sait qu'il parle au bord de son propre retrait.

Les routes, lorsqu'elles se croisent sous la neige,
Portent une mélancolie plus nue que le reste.
Le carrefour devient une croix presque blanche,
Où les directions se mêlent dans le même oubli.
Un pas y vient, hésite, puis choisit sa ligne ;
Bientôt déjà le vent brouille cette décision,
Comme si toutes les voies retournaient à la même
Étendue de silence offerte au ciel d'hiver.

Le monde semble dire alors à l'homme qui passe :
Tes choix aussi s'effacent dans ma blanche patience.

Mais cela n'ôte rien à la nécessité du pas.
Il faut marcher quand même vers le puits, vers l'étable,
Vers le voisin malade, vers l'enfant à l'école,
Vers la ville plus loin où commence le travail.
L'effacement n'abolit pas l'obligation vivante ;
Il la rend seulement plus nue, plus tragique.
On avance sans garantie que la terre garde
Autre chose de soi qu'une poussière de traces.
Et pourtant l'homme marche, parce que vivre consiste
À laisser dans le monde un peu de pas qui cèdent.

Le merle, lui, sur la branche noire du jardin,
Ne laisse pas de trace au sol dans la neige blanche ;
Il ouvre seulement l'air par son chant très bref,
Comme une autre manière d'habiter le retrait.
Les enfants l'écoutent, les vieux lèvent le front,
Une femme au carreau suspend un instant sa main,
Un homme près du bois se redresse dans le froid.
Le chant ne garde rien, pas plus que les semelles ;
Mais il montre qu'on peut traverser l'hiver du monde
Sans demander au blanc la promesse d'un souvenir.

Les solitudes humaines se ressemblent souvent
À ces chemins ouverts dans la neige du matin :
On croit y voir d'abord une direction nette,
Un sens, une persistance offerte au regard ;
Puis l'heure, le vent, le ciel, la reprise du froid
Lissent tout cela dans une même égalité.
Les vies s'y dessinent un temps, puis se retirent,
Les amours, les labeurs, les peines, les départs.

Et pourtant chaque pas, lorsqu'il se posa là,
Fut porté par un cœur entier dans sa pauvreté.

Il faudrait donc ne pas mépriser ce qui s'efface.
La neige n'enseigne pas que rien n'eut lieu,
Mais qu'il faut chercher ailleurs que dans la durée visible
La vérité des passages humains.

Le pas disparu ne cesse pas d'avoir été ;
Il se retire seulement de la surface blanche
Pour entrer dans une mémoire plus secrète :
Le corps qui marcha, la main qui ouvrit la porte,
Le pain partagé le soir, la fatigue au visage,
La douce buée d'un souffle dans l'air du matin.

Ainsi ce poème tient dans ce double savoir :
Les pas s'effacent, oui, sur la neige des solitudes,
Et le monde n'a pas mission de les garder ;
Mais chaque trace perdue rappelle plus fortement
La beauté grave d'un vivant qui a passé là.
Le retrait n'est pas rien, il est la loi de l'hiver ;
Pourtant marcher malgré lui demeure une fidélité.
Et tant qu'un enfant, un vieux, une femme, un homme
Laisseront dans le blanc ce sillon provisoire,
La solitude ne sera pas tout à fait sans voix.

XVIII

LES CORPS SANS OMBRE DANS LA LUMIÈRE BRUTE DU JOUR

Ce dix-huitième poème s'attache à une figure très forte de l'aliénation : le corps privé d'ombre sous une lumière trop directe, trop nue, trop brutale. L'ombre n'y est pas comprise comme simple manque de lumière, mais comme condition obscure d'une présence habitable. Lorsque le jour écrase toute profondeur, le corps devient visible sans être vraiment présent à lui-même. Le poème montre ainsi comment l'excès de clarté peut produire une dépossession plus radicale encore que la nuit. Il interroge le visible moderne, les espaces trop blancs, les villes de verre, les surfaces sans retrait, où la chair se voit sans s'habiter. Mais il suggère en même temps qu'un arbre, un volet, une pénombre, un merle au soir peuvent encore rouvrir le juste rapport entre lumière et présence. Le texte réfléchit donc en profondeur la question du regard, de l'exposition et de l'ombre protectrice. Il donne au cycle l'un de ses poèmes les plus fortement liés au motif du clair-obscur.

Le jour tombait trop droit sur les places et les routes,
Sans l'inflexion légère des matinées habitées,
Sans cette retenue d'une lumière accordée
Au bois d'une fenêtre, à la table, au visage.
Il venait d'en haut comme une lame sans mémoire,
Écrasant d'un seul coup les pierres et les fronts,
Faisant luire les murs d'un éclat sans douceur,
Et partout où passaient les corps dans sa blancheur
On sentait qu'il manquait quelque chose d'essentiel :
L'ombre, cette part basse où la présence s'enracine.

Autrefois la lumière, même dans sa franchise,
Laisait au pas humain un prolongement obscur,
Une forme au sol, fidèle et silencieuse,
Par quoi le corps semblait répondre encore au monde.

L'ombre suivait la marche à distance très humble,
Épousait le contour des épaules et des mains,
Rendait au moindre geste un poids de profondeur,
Et liait la clarté à ce qu'elle éclairait.

Mais ce jour-là le soleil, trop nu, trop vertical,
Retirait aux vivants ce second corps terrestre.

Les enfants furent les premiers à voir le trouble.
Ils couraient sur les dalles, le long des murs chauds,
Et cherchaient du regard, au pied de leurs semelles,
Cette silhouette noire qui prolonge le jeu.
Ils la trouvaient à peine, ou si courte, ou si pâle,
Qu'elle semblait déjà refuser leur présence.
L'enfant qui saute aime voir au sol son élan ;
Il veut que la lumière, en l'atteignant de face,
Lui laisse au moins ce double avec lequel parler.
Quand l'ombre manque, le jeu même perd sa complice.

Les femmes sur les seuils, entre l'eau et les linges,
Sentirent autrement cette brutalité claire.
Leur robe, leur seau, leur tablier, leurs cheveux,
Tout recevait la blancheur avec une netteté
Qui ne donnait aux choses ni relief ni refuge.
Les gestes se voyaient plus crus qu'à l'ordinaire,
Sans la nuance douce où l'effort se repose.
Et le corps, sous ce jour qui ne lui laissait pas
Le contrepoids obscur de sa présence basse,
Semblait plus exposé qu'habité de lui-même.

Les hommes revenant des chantiers ou des routes
Passaient dans cette clarté comme dans un verdict.
Leur pas touchait le sol, mais rien ne les suivait
Sinon la lumière dure adhérant à leurs épaules.
Ils avaient l'air plus seuls que dans la nuit profonde,

Car la nuit, du moins, garde à l'homme un contour d'ombre ;
Ici le plein du jour le livrait sans distance,
Le rendait tout visible et pourtant moins présent.
Le corps sans ombre sous la lumière de midi
Devient presque étranger à sa propre densité.

Il faut comprendre ici que l'ombre n'est pas manque
Mais condition obscure du visible habitable.
Sans elle, le regard glisse sur les surfaces,
Ne rencontre plus rien qui résiste ou retienne.
Les visages se montrent avec une franchise
Qui les dénude au lieu de les faire paraître.
Le front, la joue, la bouche, les rides, le regard,
Tout est là, tout s'offre, et pourtant tout se retire,
Comme si le visible, privé de sa profondeur,
N'était plus qu'un décor violemment exposé.

Les vieux connaissaient bien d'autres étés plus denses,
Où le soleil de juillet descendait sur les places
En laissant contre un mur une tache plus fraîche,
Au banc du cimetière une fidélité noire,
Au chapeau du voisin une frange de repos.
Ils savaient qu'une lumière juste se partage
Avec l'ombre qu'elle fait naître aux pieds des vivants.
Mais sous ce jour trop plein, où rien ne contrebalance,
Ils se sentaient marcher dans une nudité
Qui faisait du grand âge une pure exposition.

Les villes portaient mieux encore ce désastre.
Le verre, le béton, les façades blanchies,
Les parkings, les abribus, les galeries ouvertes,
Tout renvoyait la lumière avec une insistance
Qui multipliait le jour sans l'approfondir.
Les corps circulaient là dans des nappes de clarté

Que nul arbre, nul banc, nul porche n'adoucissait.
On aurait dit parfois que la ville moderne
Voulait produire exprès cet excès de visible
Où l'homme ne projette plus qu'une absence de lui-même.

Dans les gares surtout, sur les quais de midi,
Sous les verrières trop nettes et les dalles pâles,
Les passants semblaient flotter dans une lumière
Qui ne savait pas leur donner prise sur le sol.
Leurs jambes marchaient vite, leurs sacs battaient leurs hanches,
Leurs fronts portaient l'usure des trajets et des heures ;
Mais la blancheur d'en haut écrasait leur contour
Jusqu'à les rendre presque abstraits à leur propre mouvement.
La foule n'y formait plus des présences épaisses,
Seulement des corps clairs traversés de transparence.

Les enfants malades, près des vitres d'hôpital,
Voient parfois cette lumière plus cruellement.
Allongés sous le drap, ils regardent les cours blanches,
Les marches, les chariots, les silhouettes des soignants,
Et sentent que le soleil n'apporte pas toujours
La douceur de vivre qu'on lui prête si vite.
Il peut tomber trop dur sur les dalles du service,
Faire des corps marchants de simples apparitions,
Et jusque dans la chambre effacer de leur peau
L'ombre tendre où la faiblesse trouve encore abri.

Les femmes qui veillent près des lits de souffrance
Connaissent bien ce jour sans ombre intérieure.
Lorsque la maladie retire aux visages
La chair un peu épaisse où se loge la vie,
La lumière brute montre tout sans rien tenir :
Le front devenu lisse, la bouche desséchée,
La main presque diaphane au bord du drap trop blanc.

Et l'on comprend alors qu'un corps trop exposé
À la clarté sans ombre devient presque déjà
Le signe d'un retrait plutôt qu'une présence.

Les hommes dans les bureaux de verre et de métal
Subissent autrement cette même violence.
La lumière traverse les stores et les écrans,
Tombe sur les tables, les dossiers, les claviers,
Découpe les nuques, blanchit les chemises,
Mais ne laisse au corps rien de sa gravité.
L'ombre se réduit à des angles fonctionnels,
À des lignes minces sous une chaise ou un bras,
Et l'homme au travail, sous cette clarté réglée,
Perd peu à peu le sentiment d'habiter sa chair.

Il y a dans le corps une demande de seuil,
Une nécessité de clair-obscur terrestre,
Par quoi la peau s'éprouve accordée à la matière,
Par quoi le regard n'est pas livré tout entier
Au règne sans partage de la simple exposition.
Le jour trop blanc retire au corps cette épaisseur.
Il le donne au visible comme un objet sans réserve,
Et le corps alors se porte comme un fardeau
Qui n'a plus d'envers obscur pour équilibrer l'éclat.
L'aliénation naît souvent d'une lumière excessive.

Les vieux jardins savent plus justement cette loi.
Sous le noyer, l'ombre garde encore une fraîcheur,
Le narcisse au pied du mur reçoit un peu de jour
Mais garde dans sa tige un repli de mystère.
Le merle sur la branche ne se donne jamais
Tout entier au soleil sans la retenue des feuilles.
La nature habitable ne sépare pas si mal
L'éclat de sa réserve, la venue de son retrait.

Mais l'homme des villes oublie cette pédagogie
Et s'expose à des jours qui ne savent plus ombrer.

Les enfants dans les squares cherchent d'instinct les arbres.
Ils courent au soleil, bien sûr, mais reviennent vite
Vers le banc à demi pris sous les branches basses,
Vers le coin où la terre garde un peu d'humidité,
Vers la tache plus sombre au bord du toboggan.
Leur corps sait encore qu'une présence vivante
N'habite pas longtemps l'éblouissement total.
Ils veulent du visible, mais avec sa retraite,
Ils veulent que le monde leur réponde par degrés.
L'enfance sait d'instinct ce que la technique oublie.

Les femmes qui marchent l'été sur les grandes avenues
Portent au plus vif cette nudité forcée.
Leur visage, leur bras, le cou, le pli des lèvres
Sont pris dans une lumière qui ne pardonne rien,
Qui ôte au pas sa part de réserve et de voile.
Alors elles cherchent souvent un alignement d'arbres,
Une arcade, un magasin plus sombre, une église,
Comme si le corps féminin, plus exposé encore
Aux yeux et à la clarté, savait plus durement
Que l'ombre est une sœur et non une privation.

Les hommes aussi, sous le soleil des chantiers,
Éprouvent cette absence d'ombre au plus près du front.
Le casque, le béton, la tôle, le gravier,
Tout renvoie l'éclat avec une brutalité
Qui use les yeux avant même la fatigue.
Et le corps, dans l'effort, ne trouve plus ce double
Qui d'ordinaire prolonge au sol la peine et la force.
On travaille alors dans une nudité plus dure,

Comme si la lumière, en refusant toute ombre,
Retirait au labeur son ancrage terrestre.

Le corps sans ombre n'est pas seulement un corps vu ;
C'est un corps séparé de son envers sensible,
De cette part obscure qui le relie au sol,
Aux heures lentes, aux replis, à l'intériorité.
Lorsqu'il marche, il ne laisse plus près de lui
La preuve sombre et humble de son passage.
Il paraît plus léger sans être plus vivant,
Plus net sans être plus vrai, plus présent sans présence.
Et cette contradiction fait toute la détresse
D'un monde où l'on se montre en cessant d'habiter.

Les hôpitaux modernes, les halls, les supermarchés,
Les aéroports, les parkings, les galeries vitrées,
Produisent de tels corps sous leurs nappes de lumière.
On y circule avec netteté, visibilité,
Mais sans ce clair-obscur où l'être prend relief.
La lumière y devient pure administration
Du visible et des choses mises à disposition.
Les corps y traversent des espaces trop clairs
Comme des objets mobiles entre d'autres objets,
Et l'ombre n'y survit que comme défaut technique.

Les vieux s'y sentent souvent presque déjà absents.
Leur silhouette pâle dans les grandes surfaces,
Leur pas prudent sous les verrières du centre-ville,
Leur regard fatigué dans les files d'attente
Portent l'aveu silencieux de ce mal plus profond :
Le monde contemporain ne sait plus faire place
À des corps qui demandent non seulement lumière
Mais mesure, repos, épaisseur, discrétion.

Sans ombre, le grand âge se voit plus fragilisé,
Comme s'il glissait déjà hors de sa propre scène.

Il faut dire aussi les corps aimés sous cette clarté.
Même l'amour souffre d'un jour trop nu, trop franc,
Qui montre chaque trait sans laisser de refuge
À la pudeur, au tremblement, à la lenteur des peaux.
Le visage de l'autre, pris dans une lumière
Qui n'admet aucun pli, aucun seuil, aucune marge,
Peut sembler plus distant qu'au bord de la pénombre.
L'amour a besoin d'une ombre où poser sa douceur,
D'un espace oblique où la présence s'approche
Sans se livrer tout entière à la dureté du voir.

Les enfants dessinent souvent le soleil haut,
Mais ajoutent au pied des maisons une tache,
Sous l'arbre une fraîcheur, au banc un peu de gris,
Comme si leur main savait encore que le monde
N'est pas fait pour être baigné d'évidence pure.
Ils veulent de la lumière, certes, mais avec l'abri,
Avec la maison, la fenêtre, le chien sous l'arbre,
Avec cette ombre où le dessin devient habitable.
Leur naïveté garde une science plus juste
Que bien des villes blanches construites contre la nuit.

Les femmes, lorsqu'elles ferment un volet à midi,
N'accomplissent pas seulement un geste de fraîcheur.
Elles rendent à la chambre un peu de son mystère,
Au pain sur la table un peu de sa densité,
Au bol d'eau claire une profondeur plus humaine.
Le rayon filtré vaut mieux que l'éclat entier.
Le monde intérieur se soutient de ces nuances.
Une maison qui sait faire place à l'ombre

Résiste davantage au règne du visible plat,
Et permet aux corps d'y redevenir présence.

Les hommes rentrant le soir sous les arbres du bourg
Retrouvent parfois là ce qui leur manquait le jour.
Le visage du voisin, pris dans la pénombre douce,
Le banc de la place où la nuit s'installe bas,
Le pain rapporté encore tiède sous le bras,
Le merle qui chante une dernière fois dans la haie,
Tout cela rend au corps son épaisseur perdue.
L'ombre revenue ne nie pas le jour traversé ;
Elle le corrige, l'habite, le sauve de lui-même,
Et réconcilie la chair avec son propre contour.

Le tragique n'est donc pas toujours dans la nuit noire,
Ni dans le manque visible ou la ruine déclarée ;
Il peut naître aussi d'un excès de clarté,
Lorsque le jour, trop brut, trop plein, trop transparent,
Retire aux corps leur envers, leur profondeur, leur sol.
Les corps sans ombre dans la lumière du jour
Disent un monde où le visible a cessé d'être voyant,
Où la présence même s'aliène par surexposition,
Où l'homme, montré partout, n'habite plus ses formes,
Et traverse le monde comme une apparence claire.

Pourtant rien n'est tout à fait perdu tant qu'un arbre
Étend sa branche sombre sur un banc de jardin,
Tant qu'un volet mi-clos ménage au pain sa veille,
Tant qu'un merle très noir tient dans son chant du soir
Cette alliance de lumière et de pénombre,
Tant qu'un enfant cherche l'ombre au pied d'un mur,
Tant qu'un visage aimé retrouve au crépuscule
La douceur d'être vu sans être tout livré.

L'ombre persiste alors comme une braise du monde,
Et la lumière elle-même redevient habitable.

XIX

LES GESTES RETENUS QUI MEURENT DANS LES DOIGTS

Ce dix-neuvième poème explore la mort du geste avant son accomplissement, ce moment où une main voudrait toucher, soutenir, offrir, et ne va pas jusqu'au bout de son élan. Le tragique y réside dans l'interruption minuscule d'un mouvement humain qui aurait pu rejoindre l'autre. Le poème montre que cette retenue ne vient pas d'un seul refus volontaire, mais de toute une épaisseur de peur, de fatigue, de honte, de pudeur, d'histoire et de désapprentissage du contact. Il donne une place centrale à cette petite mort de la bonté ou de la tendresse dans les doigts eux-mêmes. Les gestes interrompus y deviennent l'un des signes les plus discrets et les plus douloureux d'un monde qui rend le lien de plus en plus difficile. Pourtant le texte laisse voir aussi qu'un geste peut parfois renaître, qu'une main peut retrouver sa route jusqu'à l'épaule, au pain, au visage. Il fait donc de la fidélité gestuelle un enjeu majeur du destin humain. C'est un poème très intime, mais profondément accordé au tragique social du cycle.

Il est des mouvements plus pauvres que la parole,
Plus proches de la peau, du pain, du front, du seuil,
Qui naissent dans la main avant même le langage,
Comme une eau sous la terre avant la source claire.
Un bras se lève à peine, une paume s'entrouvre,
Des doigts cherchent déjà le chemin d'un visage,
La main voudrait toucher, offrir, retenir, guider,
Mais quelque chose alors s'arrête dans le corps,
Et le geste, au lieu d'aller jusqu'au monde humain,
Se replie en silence et meurt dans les doigts clos.

Ce n'est pas la fatigue seule qui le retient,
Ni la simple pudeur, ni la peur évidente,
Mais une inhibition plus obscure et plus lente,
Comme si l'âme, au bord du contact qu'elle cherche,

Rencontrait dans la chair un verrou sans contour.
Le bras connaît pourtant la route qu'il voudrait suivre,
La main sait ce qu'elle ferait si elle osait,
Un front serait touché, une épaule soutenue,
Un pain avancé plus bas sur la table du soir ;
Mais le mouvement s'éteint avant d'avoir paru.

Les enfants sentent tôt ce destin de certains gestes.
Ils tendent un dessin, une blessure, une joue,
Une demande simple au bord de la présence,
Et voient parfois la main adulte se suspendre,
Comme si le monde, à travers cette hésitation,
Refusait de répondre à leur appel sans phrase.
L'enfant ne comprend pas, mais son corps enregistre
Cette demi-venue, ce presque-rien brisé,
Et garde dans la mémoire pauvre de sa chair
Le froid d'un geste interrompu au bord de lui-même.

Les femmes connaissent au plus près cette retenue.
Leur journée est tissée de gestes minuscules :
Relever un drap, boutonner, servir, recouvrir,
Ranger la tasse, essuyer un front, ouvrir le pain.
Mais lorsque la détresse exige plus qu'un usage,
Lorsqu'il faudrait poser une main non pour faire
Mais pour rejoindre enfin la blessure d'un autre,
Quelque chose parfois leur manque dans les doigts.
Le geste qu'elles portent s'alourdit de silence,
Et la tendresse même y rencontre sa limite.

Les hommes, de leur côté, retiennent plus durement
Les gestes qui voudraient s'ouvrir hors de la fonction.
Leur main sait l'outil, la poignée, le volant,
Le verrou, le paquet, le bois, le manche, la corde ;
Mais quand elle devrait quitter l'ordre du labeur

Pour devenir caresse, aveu ou réconfort,
Elle hésite au-dessus d'elle-même avec honte,
Comme si la force apprise depuis tant d'années
Ne pouvait se convertir sans douleur en douceur,
Et préférerait mourir dans les phalanges fermées.

Il y a dans les villes des millions de gestes
Ainsi retenus dans l'ombre des circulations.
Une main voudrait aider un corps dans le métro,
Un bras retenir quelqu'un qui chancelle au passage,
Une épaule se tourner vers un sanglot très bas ;
Mais le flux, la hâte, la peur de mal faire,
La pudeur administrative des vies parallèles
Refoulent ces élans au seuil de leur naissance.
Le geste ne devient ni soutien ni rencontre ;
Il redescend au corps comme un oiseau blessé.

Les foules aggravent encore cette maladie.
Plus les corps se pressent, moins les mains savent sortir
De leur fonction défensive au bord du mouvement.
On serre le sac, la barre, le téléphone,
On garde sa place, son équilibre, son trajet ;
Et la main, façonnée pour se protéger d'abord,
Désapprend peu à peu la nudité du geste.
Lorsqu'un être vacille ou qu'un regard implore,
Les doigts bougent un peu, puis reviennent à leur garde,
Comme si l'humain devait d'abord tenir sa peur.

Les vieillards portent cela dans leurs mains les plus nues.
Ils ont encore en eux des gestes de jadis :
Border un lit, arranger un col, soulever,
Retenir un enfant, partager, bénir peut-être.
Mais l'âge fait trembler l'élan au bord des phalanges,
Et ce qui fut naturel devient presque épreuve.

La main veut encore lisser la couverture,
Fermer un manteau, cueillir une mèche blanche,
Mais le mouvement se brise en fines hésitations,
Et l'amour s'éprouve plus grand que sa propre force.

Dans les hôpitaux blancs, cette retenue se voit
Avec une précision presque insupportable.
Une mère près du lit voudrait toucher le front
Sans réveiller la douleur ni troubler le repos ;
Un père veut ajuster l'oreiller, tenir la main,
Dire par un geste ce qu'aucun mot n'atteint ;
Mais les tuyaux, les capteurs, les draps, la peur de nuire
Font de chaque mouvement une traversée précaire.
Les gestes restent souvent suspendus dans l'air
Et meurent à mi-chemin dans les doigts repliés.

Les enfants malades regardent ces mains flottantes
Avec la gravité des corps très tôt instruits.
Ils sentent qu'un contact voudrait venir jusqu'à eux,
Qu'une chaleur s'arrête au bord de la prudence,
Et leur peau apprend ainsi la distance tragique
Entre le désir de soin et sa forme empêchée.
Ce n'est pas seulement la maladie qui sépare,
Mais l'organisation blanche des gestes admis.
Le corps réclame une main, la main se retire un peu,
Et la chambre entière en garde un silence plus lourd.

Il existe aussi des gestes retenus par la honte.
Une femme voudrait prendre la main d'un homme
Assis le soir trop loin au bord de sa fatigue ;
Un homme voudrait poser au creux du dos d'un proche
Ce soutien sans phrase qui sauve une heure noire ;
Mais le passé, l'orgueil, les malentendus anciens,
Les rancunes sans éclat et les blessures lentes

Font trembler le poignet avant l'approche simple.

Le geste, trop chargé de tout ce qui le précède,

Ne franchit pas la distance et s'éteint dans la chair.

Les amoureux savent mieux que d'autres cette peine.

Il ne suffit pas d'aimer pour savoir toucher juste.

Le désir veut parfois devenir chose très douce,

Une main sur la nuque, un doigt sur une joue,

Un bras qui recueille sans prendre ni enfermer ;

Mais l'amour lui-même porte ses peurs, ses cendres,

Ses attentes, ses retraits, ses anciennes défaites.

Alors la main s'avance avec une ferveur brève,

Rencontre l'abîme d'un trop-plein d'émotion,

Et retourne en silence à sa propre solitude.

Les enfants dessinent parfois des mains immenses,

Ou de petites paumes reliées par des lignes,

Comme s'ils savaient déjà que vivre en ce monde

C'est d'abord apprendre à joindre ce qui s'éloigne.

Mais ils voient aussi les gestes avorter vite :

Une étreinte interrompue, une joue non caressée,

Une offrande reprise au seuil de la table,

Un pardon resté dans le poignet d'un père.

Leur regard garde alors la mémoire de ces manques

Et grandit dans l'apprentissage du presque.

Il faut entendre ce que les doigts savent sans mots.

Ils sentent venir l'élan avant que l'esprit nomme,

Ils pressentent la forme de ce qu'ils voudraient faire,

La courbe d'une épaule, le poids d'un fruit donné,

La douceur d'un tissu relevé sur des genoux.

Et lorsque le geste meurt en eux avant de naître,

Une douleur très fine y demeure suspendue,

Comme la mémoire tactile d'un monde refusé.

La main garde en secret ce qu'elle n'a pas offert,
Et cette retenue finit par user l'âme.

Les villes modernes multiplient les gestes techniques
Et raréfient les gestes qui portent présence.
On tape, on glisse, on clique, on scanne, on ouvre, on ferme,
On ajuste des flux, des écrans, des procédures ;
Les doigts deviennent vifs, précis, efficaces,
Mais perdent peu à peu le savoir plus ancien
Par quoi toucher signifiait encore rejoindre.
Quand vient l'heure d'un mouvement vraiment humain,
La main outillée reste pauvre de tendresse,
Et le geste habitable meurt dans les automatismes.

Les femmes aux guichets, les hommes aux comptoirs,
Les aides, les soignants, les employés des centres
Portent dans leurs mains des millions de gestes
Que l'institution cadre, compte et réglemente.
Ils donnent des papiers, des repas, des perfusions,
Des codes, des produits, des réponses, des reçus ;
Mais souvent la fatigue ou la règle empêche
Le supplément d'humanité qu'un simple toucher
Pourrait faire passer d'un être vers un autre.
Le geste juste meurt sous la procédure.

Les pauvres connaissent aussi cette retenue.
Leur main voudrait parfois partager son peu,
Offrir une cigarette, un morceau de pain,
Un coin de couverture à plus froid qu'elle-même ;
Mais le besoin est tel, la précarité si nue,
Que le mouvement s'arrête au bord de son courage.
Donner, lorsqu'on manque, engage plus que la matière ;
Cela demande aux doigts une foi dans la présence

Que l'hiver du monde ne leur laisse pas toujours.

Alors la paume se ferme sur sa propre misère.

Il y a des gestes qui meurent dans les doigts

Parce que le langage n'a pas su les précéder.

On n'a pas dit je viens, je t'écoute, pardonne,

On n'a pas nommé l'abîme entre les deux visages ;

Et lorsque la main voudrait réparer sans parole

Ce que les mots ont laissé se durcir entre les êtres,

Elle trouve devant elle une distance trop pleine.

Le geste seul ne peut traverser tout un désert.

Il tremble au bord du manque, puis recule, impuissant,

Et la chair confirme ainsi l'échec du langage.

Les vieux jardins savent autre chose de cela.

Une main se tend vers une branche trop basse,

Vers un lien à refaire autour d'un jeune arbre,

Vers une fleur couchée par la pluie de la nuit.

Le geste ici pourrait aller jusqu'à son terme,

Mais parfois l'homme s'arrête, regardant sa propre main

Comme s'il n'était plus sûr d'habiter ce qu'il fait.

Le noyer, le schiste, le merle et les narcisses

Attendront encore un peu dans la lumière grise,

Tandis que l'élan meurt doucement dans les doigts.

Les enfants qui voient cela ne jugent pas les gestes ;

Ils pressentent seulement qu'un monde se fragilise

Lorsqu'une main ne sait plus finir sa propre bonté.

Ils regardent les adultes avec ce sérieux

Qui vient des choses trop tôt perçues sans explication.

Un bouton mal fermé, un pain repris trop vite,

Une couverture posée puis retirée un peu,

Un salut suspendu, une porte à demi ouverte :

Tous ces détails deviennent pour eux une science
De la fracture intime entre vouloir et faire.

La neige d'hiver montre aussi ce mal à nu.
On voit au matin les pas hésitants sur le blanc,
La trace interrompue près de la grille du jardin,
Le demi-chemin vers le puits ou vers la haie.
Comme si le corps, sous le froid de la saison,
Avait lui aussi renoncé à certains gestes.
Le bras se garde au manteau, les mains aux poches,
La chaleur est trop rare pour s'exposer au vent ;
Et les élans qu'appellerait la simple rencontre
Restent pris dans la laine et meurent sous les gants.

Les mères savent cependant sauver quelques gestes.
Même très fatiguées, même vidées par les jours,
Elles trouvent encore parfois dans leurs doigts usés
La manière de lisser les cheveux d'un enfant,
De rapprocher une chaise, de tenir un bol chaud,
De recoudre en silence un monde qui cédait.
Le geste n'est pas grand, il n'a rien de spectaculaire,
Mais il va jusqu'au bout de sa humble vocation.
Et c'est de cette fidélité minuscule
Que tient souvent l'âme quand tout menace de rompre.

Les pères, plus lentement, réapprennent parfois
La science oubliée des gestes non utilitaires.
Un soir, près du feu, au retour d'un hiver dur,
La main se pose enfin sur l'épaule du fils,
Ou sur le dossier d'une femme très lasse,
Et demeure une seconde au lieu de se retirer.
Le monde n'est pas sauvé, le passé n'est pas lavé,
Mais le geste accompli vaut plus qu'un long discours :

Il rend à la chair sa possibilité de lien
Et retire aux doigts un peu de leur ancienne mort.

Les amoureux aussi connaissent ces reprises.
Après des jours de froid, de silence et de peur,
Il arrive qu'une main trouve enfin sa justesse,
Ni trop lourde d'attente, ni trop pauvre de courage.
Elle touche la joue, le poignet, les cheveux,
Avec cette pudeur des vérités très basses
Qui ne veulent ni posséder ni se défendre.
Alors ce qui mourait dans les doigts redevient passage,
Et l'amour se mesure moins à la passion dite
Qu'à la douceur enfin menée jusqu'au contact.

Les poètes devraient apprendre de ces gestes.
Écrire ressemble parfois à cela même :
Une phrase veut aller jusqu'au cœur d'un autre être,
Offrir un peu de pain, d'ombre ou de respiration ;
Mais la peur du trop, du faux, du pathétique,
L'usure des formes, la fatigue du langage,
La honte d'ajouter encore au bruit des mots
Font mourir tant de vers au bord de leur naissance.
Le poème juste n'est pas celui qui éclate,
Mais celui qui mène son geste jusqu'au vivant.

Le dieu qui hésite à naître dans ce monde dur
Connaît mieux que quiconque la mort des gestes pauvres.
Il voudrait se donner dans une main, un pain,
Un front touché, une chaise avancée dans la nuit ;
Mais les doigts humains, usés par le siècle,
Retiennent trop souvent ce qu'ils veulent offrir.
Alors sa venue même reste à demi suspendue,
Comme un geste divin qui n'ose plus descendre.

Le sacré, ici, n'est pas absence de désir,
Mais désir de présence brisé dans la matière.

Il y a des cendres dans les doigts des vivants.
Des gestes autrefois commencés puis rompus,
Des élans interrompus avant d'avoir touché,
Des pardons jamais portés jusqu'à la paume ouverte,
Des aides reprises au dernier moment du bras.
Tout cela s'accumule en fine poussière intime
Sur les mains qui continuent pourtant à servir.
Et parfois, sous un certain éclairage du soir,
On dirait que ces cendres parlent dans les phalanges,
Comme le reste gris d'un feu qui voulut naître.

Le pain partagé demeure un lieu de résistance.
Quand la miche avance de main en main au soir,
Le geste accomplit ce que tant d'autres n'osent plus :
Il traverse le manque pour rejoindre un visage.
Il faut tenir la tranche, accepter de la perdre,
Consentir à n'avoir déjà presque plus rien,
Et pourtant la donner sous la lampe de peu.
Le geste ne meurt pas alors dans les doigts clos ;
Il s'achève au contraire dans le plus pauvre du don,
Et rend au corps sa gravité de présence.

Les enfants verront cela et s'en souviendront.
Ils oublieront bien des mots, bien des grands principes,
Mais non la manière qu'avait une main de servir,
De couvrir, de retenir, d'oser enfin s'ouvrir,
Ou au contraire de trembler au bord du geste.
Leur mémoire corporelle gardera plus longtemps
Le tact, le presque, l'interruption, la caresse,
Que les discours sur l'amour, la bonté ou la justice.

Ce sont les mains qui enseignent aux âmes très jeunes
Combien l'humain se joue dans la fidélité du geste.

Ainsi ce poème se tient dans cette blessure :
Les gestes retenus qui meurent dans les doigts
Disent moins une défaillance individuelle
Qu'un monde où le contact devient de plus en plus difficile,
Où le désir d'offrir, de toucher, de soutenir
Rencontre partout la peur, la règle ou la fatigue.
Le tragique n'est pas toujours dans la grande perte ;
Il se loge aussi dans cette petite mort
D'un mouvement humain qui n'atteint pas son prochain,
Et laisse à la main le deuil de ce qu'elle portait.

XX

LE MONDE QUI TOURNE SANS LES HOMMES

Ce vingtième poème clôt provisoirement l'ensemble en portant à son terme la grande intuition tragique du livre : le monde continue sans nous, et cette vérité dépouille l'humain de sa centralité imaginaire. Le texte ne décrit pas une destruction du réel, mais au contraire sa continuité souveraine, sa capacité à demeurer, à croître, à chanter, à tourner sans suspendre sa course à la présence humaine. Le poème montre combien cette découverte peut blesser, surtout lorsqu'elle rencontre le deuil, la fatigue, la maladie ou l'effondrement des existences. Mais il ne s'enferme pas dans une négation nihiliste ; il en tire au contraire une leçon plus humble et plus profonde sur la place de l'homme dans le vaste. Le monde n'a pas besoin de nous pour être monde, mais nous pouvons encore l'habiter, l'écouter, y partager le pain, y entendre le merle, y veiller l'autre. Le texte transforme ainsi la superfluité apparente en possibilité d'une joie tragique sans maîtrise ni salut. Il offre une clôture très ample, très nue et très juste à ce second ensemble.

Le matin se levait sur les toits, les pierres, les haies,
Avec cette lenteur d'horloge ancienne et souveraine
Que rien n'interrompt tout à fait dans la course du jour.
Le gel tenait encore aux bords des flaques du chemin,
Le merle, sur la branche noire, éprouvait l'air du monde,
Le noyer rassemblait dans son bois la patience,
Les fumées très basses montaient des toits des maisons,
Et tout semblait prêt, comme chaque jour, à recommencer ;
Pourtant quelque chose, au plus secret de cette aube,
Disait déjà que le monde n'attendait plus l'homme.

Ce n'était pas qu'il le rejetât avec violence,
Ni qu'il fermât soudain ses champs, ses sources, ses saisons ;
Rien dans la terre n'accusait les pas humains,

Rien dans le ciel ne portait la marque d'un bannissement.

Le monde continuait simplement d'être monde,
Avec ses pluies, ses branches, ses froids, ses germinations,
Ses lenteurs de schiste, ses nuits, ses bêtes, ses vents.

Mais cette continuité, jadis presque fraternelle,
Se révélait plus vaste, plus nue, plus indifférente,
Comme si elle pouvait se suffire à elle-même.

Les hommes, pourtant, ouvraient encore leurs volets,
Allumaient l'eau du café, coupaient le pain sur la table,
Portaient le seau, le linge, les outils, les dossiers,
Descendaient vers la gare, la route ou le jardin.
Les enfants prenaient leurs sacs, les vieux leurs manteaux lourds,
Les femmes savaient déjà le poids du jour à venir,
Les hommes reprenaient la fatigue de la veille ;
Mais au revers de ces gestes exactement humains
Grandissait l'impression plus froide qu'un savoir :
Le monde n'avait pas besoin d'eux pour tourner.

Les enfants sentent cela d'abord comme une énigme.
Ils regardent les nuages passer sans leurs noms,
Le vent secouer l'arbre avant même qu'ils le voient,
Le chien suivre une piste que nul n'a désignée,
La pluie tomber le soir sur le jardin désert,
Et comprennent obscurément qu'il existe un dehors
Qui ne se règle pas sur leur peine ni leur joie.
Ils croient d'abord que tout leur répond, les champs, les bêtes,
Puis découvrent peu à peu, dans une mélancolie douce,
Que le monde les excède et les laisse derrière.

Les femmes connaissent plus cruellement cette loi.
Elles ont tant veillé, tant relevé de nuits,
Tant bordé de fronts chauds, tant dressé de tables pauvres,
Tant maintenu de foyers contre le froid du siècle,

Qu'elles pourraient attendre du monde un peu de retour,
Une réponse basse à tant de fidélité ;
Mais la pluie tombe aussi sur les maisons désertes,
Le soir aussi descend sur les chambres sans veille,
Et les saisons reviennent sans tenir compte du soin.
Le monde tourne même quand la main se retire.

Les hommes, eux, portent ce savoir dans leurs épaules.
Ils ont travaillé dur pour soutenir les jours,
Tiré l'eau des puits, transporté le bois, le métal,
Soulevé des murs, conduit des trains, ouvert des routes ;
Ils ont cru parfois inscrire leur force dans la terre,
Faire alliance avec l'outil, la pierre et la durée.
Mais les hangars rouillent, les rails se prolongent sans mémoire,
Les routes absorbent les pneus puis les oublient,
Et le vent d'ouest, sur les chantiers désertés,
Traverse les machines sans chercher l'ouvrier.

Les vieillards, plus que tous, approchent cette vérité.
Assis près de la vitre, regardant les saisons,
Ils voient les années passer sur les mêmes collines,
Les arbres refleurir après la mort des proches,
Les oiseaux revenir au bord des jardins anciens,
Et savent que le monde ne suspend pas sa marche
Pour le deuil d'un visage ni pour l'usure d'un corps.
Le blé pousse encore là où des mains l'ont semé jadis,
Mais il mûrit aussi quand ces mains sont sous terre.
Le monde tourne avec les morts sans les attendre.

Les villes montrent cela d'une autre manière.
Les foules traversent les gares, les ronds-points, les halls,
Les métros reprennent chaque matin leur battement,
Les vitrines changent, les écrans allument leurs messages,
Les bureaux ouvrent leurs bouches d'acier et de verre,

Les ascenseurs montent et descendent comme des poumons ;
Et l'homme, au milieu de ces flux, se découvre parfois
Non plus centre ni mesure, mais simple passager
Dans un mouvement plus vaste que sa propre peine.
La ville fonctionne sans l'épaisseur de sa présence.

Il ne faut pas entendre ici une thèse du néant,
Ni la joie facile de dire : tout est vain.
Le monde qui tourne sans les hommes ne les nie pas ;
Il leur retire seulement l'illusion secrète
D'être le cœur nécessaire de ce qui est.
Le soleil n'a pas besoin de nos regards pour naître,
La pluie ne demande pas nos mots pour tomber,
Le merle ne suspend pas son chant à nos croyances,
Et la terre continue à porter ses récoltes
Même lorsque l'homme ne sait plus la remercier.

Cette découverte blesse parce qu'elle atteint bas.
Elle ne détruit pas un système de pensée,
Mais le désir plus ancien d'être compté du monde,
D'y avoir place, poids, nécessité, réponse.
L'enfant veut que l'arbre le voie lorsqu'il passe,
La mère que la maison garde son offrande,
Le père que le travail laisse une marque durable,
Le vieillard qu'un peu d'été se souvienne de lui.
Mais le monde continue selon son ample mesure,
Et l'homme y devient parfois plus léger qu'une trace.

La neige en hiver avait déjà préparé cela.
Les pas s'y inscrivaient pour une heure ou deux à peine,
Puis le vent, le froid, l'heure, une seconde chute
Effaçaient ce sillon comme s'il n'avait pas eu lieu.
Le monde ne gardait pas les routes des vivants,
Ou si peu, si faiblement, si provisoirement,

Qu'il fallait chercher ailleurs que dans la durée visible
La vérité du passage humain sur la terre.

Le monde qui tourne sans nous commence là peut-être :
Dans ce blanc qui reprend sans haine nos empreintes.

Les enfants dessinaient pourtant des maisons, des arbres,
Des soleils, des chemins, des fenêtres avec fumée,
Comme pour introduire dans le vaste dehors
Un centre à hauteur d'yeux où leur cœur puisse tenir.
Le dessin d'un enfant proteste doucement
Contre l'errance d'un monde sans visage humain ;
Il ajoute au champ une porte, à la route un banc,
Au ciel trop haut un oiseau noir ou une lumière.
Mais lorsque l'enfant lui-même quitte sa feuille blanche,
Le vent du temps souffle sur ses figures fragiles.

Les femmes le savent quand elles ferment la porte
Sur une cuisine encore chaude après le repas.
La soupe a fumé, le pain noir fut partagé,
Les mains se sont croisées au bord de la table,
Un regard a trouvé refuge sous la lampe basse ;
Puis l'on éteint, on monte, on borde, on se retire,
Et dehors le vent continue contre les volets,
La lune passe aux vitres, le noyer tient sa veille,
Le chien écoute au loin quelque bruit de nuit.
Le monde veille aussi, mais sans notre nécessité.

Les hommes l'éprouvent au retour des longues routes.
Ils coupent enfin le moteur au bout du jardin,
Restent une seconde dans le silence du siège,
Entendent le métal refroidir dans la nuit,
Voient au-dessus du capot les étoiles ou la pluie,
Et sentent confusément que leur trajet du jour,
Avec ses kilomètres, ses charges, ses retards,

A laissé moins dans le monde qu'une fatigue en eux.

La route continue en dehors de leur poitrine,

Le monde poursuit sa ligne sans leur histoire.

Les vieillards s'approchent plus tendrement de cette loi.

Leur colère a souvent cédé devant les saisons.

Ils regardent le merle sur le dossier du banc,

Le narcisse revenir au pied du mur de schiste,

Le ciel lavé de mars au-dessus des toitures,

Et comprennent qu'il n'y a pas humiliation

À n'être pas le centre de ce qui se déploie.

Le monde qui tourne sans les hommes ne les méprise pas ;

Il leur rappelle seulement leur mesure de passage,

Et les invite à une humilité sans amertume.

Mais cette humilité n'est pas donnée d'emblée.

Il faut traverser l'orgueil blessé des existences,

Le deuil de se croire indispensable au réel,

La tristesse de voir la terre continuer

Après les grandes peines, les morts, les séparations.

Comment admettre qu'un matin de printemps revienne

Sur une maison vidée par une disparition ?

Comment supporter que l'herbe repousse aux talus

Où la guerre passa, où l'enfant tomba malade,

Où l'amour s'effondra sans que le ciel vacille ?

Les hôpitaux le montrent de la manière la plus nue.

On y veille des nuits entières auprès d'un lit,

On y suspend son âme à un souffle, à un écran,

On y croit parfois que tout le monde s'est réduit

À cette chambre blanche, à cette main trop chaude,

À cette fièvre, à cette bouche qui s'assèche ;

Mais dehors les arbres du parking prennent la pluie,

Le jour se lève sur les toits des bâtiments,

Les bus arrivent, les gens vont au marché,
Et le monde continue comme s'il ne savait rien.

Les enfants malades regardent parfois par la vitre
Le ciel, les nuages, les oiseaux, le parc lointain,
Et perçoivent plus tôt que les autres cette étrangeté :
Le dehors est intact, et leur souffrance n'y imprime
Aucune cicatrice visible, aucun retard.
Le monde n'est pas cruel ; il est plus grand que leur peine.
C'est pourquoi leur regard devient parfois si grave :
Ils voient que la douleur n'arrête pas les feuilles,
Que le vent joue encore dans les branches du bouleau,
Et que la lumière tombe sans consentement.

Les villes modernes organisent cette vérité
Sous une forme presque méthodique et abstraite.
Les flux continuent, les réseaux compensent,
Les écrans s'actualisent, les marchés s'ajustent,
Les trains repartent avec ou sans ceux qui manquent.
L'homme y découvre brutalement sa remplaçabilité.
Tout semble prévu pour que la machine du jour
Poursuive sa rotation au-delà des individus.
Le monde urbain donne ainsi figure technique
À la vieille loi cosmique : rien n'attend personne.

Mais la campagne elle-même n'adoucit pas toujours
Cette sensation d'être de trop dans le vaste.
Au contraire, les champs, les haies, les pierres, les bêtes
La rendent parfois plus sensible encore.
Le merle chante sur la branche quoi qu'il advienne,
Le noyer garde son obscur travail de sève,
Le schiste demeure froid sous les pas des vivants,
Le narcisse revient sans consulter les deuils.

La nature n'est pas consolatrice par essence :
Elle peut blesser aussi par sa fidélité à elle-même.

Et pourtant c'est là que quelque chose se retourne.
Car si le monde tourne sans les hommes,
Il ne tourne pas contre eux dans une haine divine.
Il leur retire seulement le privilège imaginaire
D'être la fin secrète de toute apparition.

Alors peut naître une joie plus grave et plus juste,
Non la joie d'être maîtres, mais celle d'être inclus
Dans un rythme plus vaste que notre propre centre.
Le merle ne chante pas pour moi, mais je l'entends ;
Le noyer ne me veut pas, mais j'habite son ombre.

Les enfants pressentent cela dans leurs jeux les plus purs.
Ils savent qu'un ruisseau continue sans leur nom,
Qu'un nuage ne leur doit pas sa forme,
Que le chien suit la piste de ses propres énigmes ;
Mais ils jouent pourtant avec tout cela,
Non comme propriétaires, mais comme hôtes passagers.

Leur joie ne naît pas de posséder le monde,
Elle naît souvent de s'y mêler un instant.
L'enfance connaît mieux qu'on ne croit cette sagesse :
Elle accueille sans exiger d'être la mesure.

Les femmes le savent aussi lorsqu'elles jardinent,
Lorsqu'elles redressent un tuteur, coupent une tige,
Arrosent un coin de terre ou rentrent quelques fleurs.
Elles n'ignorent pas que la plante pousse sans elles
Selon une force plus ancienne que leur main ;
Mais cette main n'est pas vaine pour autant.
Elle accompagne, veille, ménage un peu d'espace,
Sans prétendre commander la sève ni l'éclosion.

Habiter le monde ainsi, ce n'est pas s'y imposer ;
C'est consentir à sa rotation en y prenant part.

Les hommes retrouvent parfois cette mesure basse
Dans certains travaux humbles proches de la matière :
Couper du bois, réparer un mur, creuser la terre,
Porter de l'eau, dégager la neige à l'aube.
Ces gestes n'arrêtent pas le monde dans sa course,
Ne fondent aucun règne, n'instituent aucun sens suprême ;
Mais ils accordent le corps à une résistance réelle.
L'homme y cesse d'être centre pour devenir relais,
Présence provisoire dans un ordre plus vaste
Où la matière n'obéit pas, mais répond.

Les vieillards, quand ils nourrissent encore les oiseaux,
Quand ils jettent un peu de graines au bord du jardin,
Sont peut-être les plus proches de cette vérité.
Ils n'attendent plus du monde qu'il les confirme ;
Ils donnent parce qu'il est juste de donner encore
À ce qui vit sans nous et nous survivra peut-être.
Le merle qui vient, la mésange, le rouge-gorge
Ne remercient pas autrement qu'en continuant d'être,
Et cette simple venue suffit au cœur très vieux
Comme preuve qu'habiter vaut plus que régner.

Le pain partagé prend alors un sens plus profond.
Si le monde tourne sans les hommes,
Alors ce qui nous reste en propre n'est pas le pouvoir
D'en être le centre, mais la capacité fragile
De faire entre nous, pour un instant, une table.
Le pain noir rompu dans le froid du soir
N'arrête ni la terre ni le ciel ni la mort ;
Mais il crée au sein du grand mouvement indifférent

Une chambre humaine, une halte de présence,
Une petite résistance à l'anonymat du vaste.

Les enfants qui s'assoient à cette table apprennent
Qu'être de passage ne signifie pas être rien.
Le pain passe de main en main, la soupe fume,
La lampe veille un peu contre le vent du dehors,
Un chien dort au seuil, un merle s'est tu dans la haie,
Et le monde, tout en continuant sa rotation,
Consent un instant à se faire plus habitable.
Non parce qu'il se soumet, mais parce qu'il rencontre
Dans le geste humain une fidélité sans règne.
La table n'est pas le centre du monde, mais son seuil.

Les femmes le savent quand elles gardent une part
Pour celui qui rentrera tard dans la nuit,
Pour l'enfant qui aura faim au retour de l'école,
Pour le vieillard trop las pour couper lui-même son pain.
Ce geste n'ignore pas que le monde continuera
Même si nul ne l'accomplit ce soir ;
Mais il affirme que l'humain se tient tout entier
Dans cette façon de répondre au non-répondant.
Le monde n'a pas besoin de nous pour tourner ;
Nous avons besoin d'aimer pour ne pas nous perdre en lui.

Les hommes le comprennent parfois très tard.
Ils ont longtemps voulu laisser dans le réel
Une trace plus forte que leur simple passage :
Une œuvre, un nom, une maison, une lignée,
Un travail durable, une reconnaissance stable.
Puis ils voient que même la pierre se fatigue,
Que les maisons se vendent, que les noms s'effacent,
Que les fils prennent d'autres routes que celles prévues.

Alors ils peuvent sombrer dans une tristesse vaine,
Ou bien consentir à une grandeur plus pauvre.

Cette grandeur n'est pas de tenir le monde,
Mais de l'habiter sans l'assigner à soi.
Elle consiste à marcher, à partager, à veiller,
À nommer les choses sans croire les posséder,
À aimer les êtres sans vouloir les soustraire
Au grand mouvement où tout vient et se retire.
Le monde qui tourne sans les hommes
Peut alors devenir non plus une condamnation,
Mais le cadre tragique d'une joie sans illusion :
Celle d'exister dans le sans-garantie du vaste.

Les enfants y entrent par le jeu et l'étonnement,
Les femmes par la fidélité des gestes pauvres,
Les hommes par la fatigue qui décape l'orgueil,
Les vieillards par la lente réconciliation avec le temps.
Chacun découvre à sa manière que le monde
Ne se donne jamais tout entier à la maîtrise.
Le merle, le noyer, la pluie, la neige, la nuit,
Le schiste, le narcisse, le pain sur la table,
Tout cela persiste sans nous attendre vraiment,
Et pourtant peut devenir pour nous une demeure.

Il ne faut donc pas conclure à la simple superfluité.
Que le monde tourne sans les hommes
Ne veut pas dire que l'homme n'y compte en rien,
Mais qu'il n'y compte pas comme maître ou comme fin.
Sa place est plus fragile et plus secrète :
Être celui qui peut encore répondre, veiller, nommer,
Partager le pain, écouter le merle, border un enfant,
Toucher un front, poser une main sur une épaule,

Sauver du feu une cendre qui tente de parler,
Faire de sa petitesse une forme de présence.

Les cendres justement portent ce dernier savoir.
Après le feu, les maisons, les visages, les langues,
Le monde continue, oui, et cela blesse ;
Mais il demeure aussi dans la cendre des jours
Un témoin humble de ce qui fut traversé.
Le monde tourne sans nous, mais nous pouvons laisser
Non une domination, non une prise,
Seulement une braise de fidélité humaine.
Les cendres qui parlent encore disent cela :
Le passage peut s'effacer sans devenir néant.

Le merle, au soir, sur le dossier d'un banc,
N'interrompt pas la rotation du monde ;
Il l'ouvre seulement par son chant à une écoute.
Le banc restera là quand nous ne viendrons plus,
Le noyer portera d'autres printemps et d'autres pluies,
Le village changera, la route aussi peut-être ;
Mais ce bref instant où l'oiseau chante près de nous
Tient lieu de pacte sans contrat avec le réel.
Le monde tourne sans les hommes, et cependant
Il leur offre parfois la chance de l'entendre.

Les femmes, les hommes, les vieux, les enfants,
Tous traversent ce poème comme des passagers
Qui découvrent peu à peu la mesure de leur place.
Ils ne sont ni rois, ni propriétaires du ciel,
Ni centre requis du cours des saisons ;
Mais ils peuvent encore, dans leur brève traversée,
Faire du vaste un peu moins d'indifférence
Par la table, le pain, le soin, la parole pauvre.

Ce n'est pas rien, même si cela ne sauve pas tout :

C'est la dignité tragique d'exister sans garantie.

Ainsi ce dernier poème n'achève rien vraiment ;

Il ouvre plutôt sur une nudité plus grande.

Le monde tourne sans les hommes,

Oui, et cette vérité dépouille, attriste, humilie parfois ;

Mais elle peut aussi rendre à l'homme sa juste hauteur,

Ni surplombante ni dérisoire,

Une hauteur de veilleur, d'hôte, de passant fidèle,

Capable de recevoir sans posséder,

Capable de partager sans régner,

Capable d'habiter le tragique sans exiger le salut.

Et c'est peut-être là, dans cette pauvreté tenue,

Que commence enfin la joie la plus profonde :

Non celle de commander au monde ou de s'y croire indispensable,

Mais celle de marcher encore sous son ciel vaste,

De couper le pain noir dans le froid des maisons,

D'entendre un merle au bord du soir,

De voir l'enfant dessiner une maison sur la neige,

De laisser derrière soi moins une conquête qu'une chaleur,

Et de consentir enfin à ce que le monde tourne,

Pourvu qu'au cœur de sa course il nous laisse l'habiter.

EXCIPIT

LE MERLE ET LE DE-VASTE

Le merle noir n'apparaît pas comme un simple oiseau du jardin, ni comme un ornement du paysage, mais comme une figure de veille, de halte et de proximité dans un monde qui ne promet aucune arrivée. Il tient la place d'une présence fraternelle, non au sens psychologique d'un souvenir ou d'une consolation, mais au sens plus profond d'une fidélité silencieuse, d'un accompagnement sans discours. Il se donne à penser comme une aire de repos le long d'une autoroute qui ne mène nulle part. Toute la force de l'image est là : l'autoroute prolonge le mouvement, impose la vitesse, suppose une destination, alors même qu'elle reconduit à l'absence de terme ; elle figure l'élan moderne, la tension, la fuite en avant, mais aussi l'épuisement d'un trajet sans accomplissement. L'aire de repos, dans cet univers, n'est ni un salut ni une sortie. Elle n'abolit pas la route, elle ne corrige pas son absurdité, elle n'ouvre pas vers un ailleurs réconcilié ; elle offre seulement un arrêt fragile, un retrait minime, un lieu provisoire où le souffle peut reprendre sans que l'errance cesse. Le merle est cela : non la fin du parcours, mais la possibilité, au cœur même d'un chemin sans issue, de desserrer un instant l'étau.

S'il fallait le préférer à l'aigle, ce ne serait pas seulement par goût de l'humble contre le souverain, mais parce qu'il introduit une tout autre manière d'habiter le tragique. L'aigle surplombe, affirme, emporte dans une verticalité héroïque ; le merle, lui, ne règne sur rien, il demeure à portée d'écoute, à même le monde, proche du sol, des haies, des branches basses, des crépuscules. Sa fragilité n'a rien d'une insuffisance : elle est la mesure juste d'une présence qui n'écrase pas ce qu'elle accompagne. Son noir porte toute la mélancolie tragique, non comme une teinte accessoire, mais comme la couleur même d'un monde qui sait la nuit, la perte, l'inquiétude et l'absence de route véritable. Pourtant ce noir n'est pas clos sur lui-même. Un très mince éclat le traverse : ce bec jaune, si petit, si presque dérisoire, devient l'instrument même du chant. C'est par lui que passe une lumière minuscule, non pour vaincre l'obscur, mais pour y ouvrir une respiration.

Rien n'est plus décisif, sans doute, que cette disproportion entre la masse noire et l'infime point jaune. Toute une pensée du chant s'y tient. Le chant n'abolit pas la nuit ; il ne la nie pas, ne la traduit pas en jour, ne la rachète pas. Il la traverse à peine, juste assez pour qu'elle

devienne habitable. Ce n'est pas l'éclat triomphant d'un matin définitif, mais un fil sonore, une percée fragile, une modulation qui consent à l'ombre et l'empêche pourtant de se refermer tout à fait. Le merle n'efface donc pas le tragique : il en garde la profondeur, il en respecte la densité, mais il y introduit cette légère incision grâce à laquelle l'inhabitable cesse, pour un moment, d'être absolument fermé. Son chant ne sauve pas ; il rend possible une demeure passagère au cœur même de ce qui ne mène nulle part. Il est, au bord de l'autoroute sans destination, cette halte presque invisible où la fatigue du monde trouve un instant de répit sans se mentir sur elle-même.

Ainsi le merle ouvre la nuit, non en l'écartant, mais en l'habitant. Il ne lui oppose pas une clarté ennemie ; il y dépose une voix assez mince, assez nue, assez fidèle pour qu'un espace s'y forme. Ce n'est pas la promesse d'un autre monde, mais l'invention d'un repos dans celui-ci. Ce n'est pas la fin de la mélancolie tragique, mais la preuve qu'elle n'interdit pas toute présence. Dans ce chant minuscule se recueille alors quelque chose comme la forme la plus juste de la joie : non l'oubli du noir, mais sa traversée légère ; non la négation de la nuit, mais son ouverture intérieure ; non le salut, mais la possibilité, tenue jusqu'au bout, de demeurer encore.

Tandis que l'autoroute se déploie vers un horizon toujours fuyant, dans cette illusion moderne d'un rapprochement indéfini du plus lointain, le merle, lui, n'avance vers rien. L'une poursuit ce qui se retire à mesure qu'on le vise ; l'autre demeure dans la proximité la plus simple, et c'est pourtant là, dans ce presque rien, que s'ouvre le vaste. Toute la différence est peut-être là. L'autoroute promet la percée, l'élan, l'accès, mais elle n'offre qu'un prolongement sans terme, une tension vers un dehors qui recule à mesure que la vitesse augmente. Elle appartient à ce régime de l'existence où l'on croit s'approcher de l'essentiel en multipliant les trajets, les lignes, les franchissements, alors que le lointain, loin de se laisser atteindre, se recompose sans cesse dans sa fuite même. Le plus lointain devient ainsi l'objet d'une poursuite vaine, presque abstraite, et l'espace lui-même finit par se vider sous l'effet de cette accélération qui n'habite rien.

Le merle noir introduit une tout autre expérience. Il ne tend pas vers le vaste comme vers un but, il ne cherche pas à l'arracher à son retrait, il ne le confond pas avec une conquête du lointain. Il se tient là, dans la branche proche, dans la haie, sur le bord d'un toit, au cœur d'un jardin ou d'un soir ordinaire, et c'est depuis cette proximité qu'il ouvre ce que nulle route ne

peut donner. Le vaste ne naît plus alors de l'extension, de la distance parcourue, ni du fantasme d'un horizon enfin rejoint ; il naît d'une qualité de présence. Quelque chose, dans le chant du merle, desserre l'étau des clôtures usuelles, non en menant ailleurs, mais en rendant soudain l'ici plus profond que lui-même. Le proche cesse d'être étroit. Il devient traversé, aéré, rendu à une dimension qu'aucune vitesse n'aurait pu produire.

Il y a là un renversement décisif. L'autoroute suppose que le vaste se trouve devant, toujours devant, dans une extériorité qu'il faudrait rejoindre au prix d'un mouvement continu. Le merle laisse entendre au contraire que le vaste n'est pas au bout de la fuite, mais dans une certaine manière d'habiter la proximité. Il ne s'agit plus de réduire la distance qui sépare d'un dehors prestigieux, mais d'accueillir, au plus près, ce qui échappe à toute maîtrise sans pourtant se dérober. Le vaste ne s'ouvre pas parce qu'un espace serait enfin dominé ; il s'ouvre parce qu'une présence assez fragile, assez retenue, assez fidèle vient fissurer l'évidence fermée du quotidien. Le chant du merle ne montre rien, ne désigne aucune destination, ne commande aucun départ. Il opère plus discrètement : il rend au proche son inépuisable profondeur.

C'est pourquoi le merle peut faire ce que l'autoroute ne fera jamais. L'autoroute additionne les kilomètres et soustrait la présence ; le merle, dans l'infime, restitue une amplitude. Là où la route moderne reconduit à l'épuisement d'un désir sans cesse reporté, le chant fait halte, non pour nier le mouvement du monde, mais pour lui ôter un instant sa compulsion. Le vaste qui s'ouvre alors n'a rien d'un décor sublime ni d'une extase spectaculaire. Il est un déploiement intérieur du proche, une respiration soudain rendue à ce qui paraissait fermé, un espace qui ne s'impose pas par grandeur mais par justesse. Il ne supprime pas le tragique, il ne guérit pas l'errance, il n'abolit pas la fuite des horizons ; mais il introduit, dans leur cœur même, une forme d'apaisement sans illusion.

Ainsi se dessine une opposition plus profonde que celle de deux images. D'un côté, le monde lancé vers le plus lointain, tendu vers une promesse qu'il ne cesse de différer, et qui transforme l'espace en poursuite interminable. De l'autre, une présence minuscule, noire et fragile, dont le chant n'ouvre aucun chemin et pourtant ouvre le vaste. Non le vaste de la domination ou de l'extension, mais celui d'une habitation retrouvée. Comme si le plus ouvert ne se donnait pas à ceux qui vont le chercher au bout des routes, mais à ceux qui consentent à demeurer assez près pour entendre, au sein même de la nuit, cette voix ténue qui n'emporte rien et laisse pourtant tout respirer.

LE MERLE ET LE DE-VASTE

Le soir tombait déjà sur les talus du dé-vaste ancien,
Et l'autoroute allait vers un horizon toujours retiré,
Comme un vouloir sans fin poursuivant sa propre fatigue,
Comme un regard lancé trop loin pour encore voir le proche.
Les champs, les murs, les toits, les fossés gardaient le silence,
Un silence épaissi par les pluies, les moteurs, les ruines,
Et l'on sentait partout la grande usure du passage,
La lassitude des choses promises puis jamais atteintes,
Le gris d'un monde ouvert seulement pour mieux se perdre,
La route déliée vers ce lointain qui ne répond à rien.

Alors, tout près, dans la fourche obscure d'un vieux noyer,
Un merle se tenait, minuscule gardien du bord du soir,
Non comme un signe haut venu régner sur les ténèbres,
Mais comme un être frêle accordé à l'épaisseur du noir.
Il n'avait ni l'orgueil des cimes ni l'aile souveraine,
Ni la violence d'un ciel qui réclame l'arrachement ;
Il demeurerait au ras du monde, au plus bas de la branche,
Dans cette humble hauteur qui ne sépare pas de terre,
Et son repos, déjà, valait plus que mille départs,
Car il gardait le proche sans le fermer sur lui-même.

Tout son corps était noir, d'un noir sans emphase ni pose,
D'un noir qui portait la mélancolie sans s'y complaire,
Comme si la nuit même avait pris figure de présence,
Non pour nier la perte, mais pour lui donner demeure.
Et dans ce noir veillait un point de jaune presque pauvre,
Le bec, ce mince éclat, ce petit outil du souffle,

Ce rien plus vif qu'un grain de blé sous l'averse d'octobre,
Ce presque rien pourtant assez aigu pour faire passage.
Ainsi le chant naissait non contre l'ombre, mais en elle,
Comme une brève lampe tenue très bas dans le brouillard.

Le dé-vaste n'était pas vaincu par cette voix menue ;
Il demeurerait tout autour, dans l'espace et dans les êtres,
Dans les routes sans terme, dans les villes sans mémoire,
Dans les pièces trop claires où le langage se dissipe,
Dans l'effort obstiné des jours pour paraître habitables.
Rien n'était réparé, rien n'était sauvé du naufrage,
Rien n'effaçait la trace des arrachements plus anciens,
Ni la fatigue humaine, ni la pauvreté des visages ;
Mais une brèche infime, à même le noir, s'entrouvrirait,
Et c'était par le chant qu'entraîtrait l'air dans la dévastation.

Ce chant n'avait en lui ni triomphe ni certitude,
Il ne portait aucun décret, n'annonçait nul royaume,
Ne demandait à personne une foi contre la nuit.
Il passait simplement, comme passe l'eau sur la pierre,
Comme un souffle allégé par l'usage patient du monde.
Il ne voulait pas plus que tenir dans l'instant juste,
Faire du noir non un ennemi, mais une profondeur,
Faire de l'ombre non un tombeau, mais une chambre ouverte,
Faire du soir non la clôture, mais l'heure respirable
Où l'âme, un peu moins nue, supporte encor d'être au monde.

Ainsi le merle ouvrait le vaste à partir du plus proche,
Non par la fuite en avant, non par l'ivresse du lointain,
Mais par cette fidélité sans prestige à la présence.
L'autoroute pouvait bien tendre au plus lointain sans fin,
Elle n'approchait rien que la fuite de son approche ;
Le merle, lui, sans bouger presque, ouvrait l'espace entier.
Dans son chant se rompait l'illusion des grandes distances,

Et le vaste venait non du terme, mais de la halte,
Comme si l'inaccessible se laissait mieux pressentir
Dans une branche basse que dans toutes les lignes droites.

Il était l'aire de repos au bord d'une route absurde,
Le refuge sans illusion sur l'axe qui ne mène à rien,
Le banc de bois mouillé sous le néon des longues haltes,
Le peu de paix permis au cœur d'un trajet sans arrivée.
Tout continuait au-delà : le grondement, la vitesse,
Les panneaux, les sorties, la logique des itinéraires,
Le monde reconduit à l'effort de se dépasser ;
Mais là, dans le buisson, une pause devenait juste,
Et l'on comprenait que tenir vaut parfois davantage
Que cette volonté d'aller plus loin que le lointain même.

Le dé-vaste alors prenait un visage moins désert,
Non qu'il perdît sa morsure ou sa secrète puissance,
Mais il cessait un peu de n'être qu'une pure béance.
Le chant entraînait en lui comme une eau fine dans la cendre,
Comme une herbe obstinée poussant entre les dalles froides,
Comme un fil de clarté dans la fente d'un mur ancien.
Le noir gardait son poids, gardait sa mélancolie dense,
Et le monde restait ce lieu d'errance et de fractures ;
Pourtant quelque chose en lui, sans guérir, se faisait doux,
Comme un lieu traversé par la fatigue et le repos.

On aurait pu vouloir davantage : l'aube, la victoire,
La grande révélation lavant les plaies de la terre,
La certitude enfin donnée à ceux qui veillent tard.
Mais rien de tel ne venait de ce petit être noir.
Il offrait mieux peut-être : un consentement sans faiblesse,
Une manière de tenir sans mentir sur la blessure,
Une pauvreté chantante plus vaste que les fanfares.
Les fausses grandeurs aiment l'éclair, le merle choisit l'heure

Où le ciel ne promet plus rien qu'une lueur fragile,
Et c'est assez pour que la nuit n'étouffe pas tout à fait.

Car ce qui sauve encore n'est peut-être pas ce qui sauve,
Mais ce qui rend possible un séjour dans l'insauvé,
Une chaise tirée dehors quand le soir devient plus lourd,
Un peu de pain rompu dans une cuisine sans doctrine,
Le froissement des feuilles sous la pluie revenue de mars,
Le toit qui tient bon, la haie, l'étang, la cendre tiède,
Et, sur le bord du monde, ce merle noir à bec jaune
Dont le chant ne rachète rien, ne change rien en gloire,
Mais fait de l'irrémediable une demeure passante,
Et du tragique même une forme de lente veille.

Il y avait dans lui quelque chose d'une présence sœur,
Non au sens d'un souvenir clos sur la douleur intime,
Mais au sens d'une proximité gardienne et sans bruit,
D'une fidélité plus ancienne que toute parole.
Comme certaines mains posées sans promesse de guérir,
Comme certains regards qui n'exigent pas d'être cru,
Il demeurerait auprès, non pour conduire vers ailleurs,
Mais pour empêcher seul que tout se défasse en dedans.
Son chant était ce lien ténu qu'on n'explique à personne,
Cette douceur tragique qui veille dans le sans-retour.

Ni l'hiver ni la pluie ne lui reprenaient sa mesure ;
Il chantait dans le redoux, la neige et les soirs de vent,
Parfois à peine audible entre deux rafales sales,
Parfois très clair soudain lorsque les toits rendaient l'écho.
Il n'attendait pas que le monde fût digne de son chant,
Ni que l'air se fît pur, ni que l'histoire se taise ;
Il chantait dans le temps même où tout porte à se fermer,
Comme si l'ouverture devait naître au plus mauvais lieu,

Non hors du dé-vaste, mais dans sa trame quotidienne,
Là où l'on n'espère plus rien qu'un souffle pour la nuit.

Alors le vaste n'était plus ce dehors sans cesse ajourné,
Ce recul du plus loin devant le désir épuisé,
Cette promesse abstraite dont vivent les routes droites ;
Il se tenait dans l'infime accord du noir et du jaune,
Dans l'équilibre frêle d'une branche sous un poids léger,
Dans l'instant où la nuit, sans cesser d'être la nuit,
Acceptait d'être traversée par une voix minuscule.
Le vaste se donnait non comme grandeur, mais comme accueil,
Non comme extension, mais comme respiration rendue
À ce qui, jusque-là, se croyait muré dans le sombre.

Et l'on comprenait enfin qu'il n'est pas d'autre excipit
Que cette façon très pauvre et très haute de demeurer.
Non conclure, non clore, non tirer du désastre une loi,
Mais laisser dans les ruines une source encore sonore ;
Non convertir la perte en doctrine, en destin, en système,
Mais consentir qu'un chant tienne lieu de dernière lumière ;
Non sortir du tragique, mais lui ménager une chambre,
Une chambre sans murs où le souffle n'est plus traqué,
Où l'ombre garde son droit, mais non celui d'étouffer tout,
Où le cœur, un instant, n'est plus forcé de se défendre.

Le merle et le dé-vaste ne s'opposaient donc pas en vain,
Ils formaient l'accord grave où se décide l'habitable :
L'un donnant sa profondeur, l'autre une voix pour la traverser,
L'un portant le noir, l'autre le bec jaune du passage.
Sans le dé-vaste, le chant ne serait qu'ornement du soir ;
Sans le chant, le dé-vaste se refermerait sur lui-même.
Mais leur alliance sobre ouvrait une vérité nue :
Il faut peu pour empêcher la nuit de devenir clôture,

Il suffit parfois d'un oiseau fidèle à la branche proche
Pour que le monde, sans guérir, recommence à respirer.

Et lorsque tout se tait, lorsque les routes continuent
Vers leurs horizons morts, leurs échangeurs et leurs sorties,
Lorsque les maisons ferment leurs volets sur la fatigue,
Lorsque le siècle reconduit son vacarme sans mémoire,
Il reste, au bord du champ, ce point noir et ce bec jaune,
Cette veille sans emphase au cœur des choses ordinaires,
Cette manière d'être là qui n'ajoute rien au monde
Sinon la preuve fragile qu'il peut encore être habité.
Alors le soir descend, le dé-vaste garde sa place,
Et le merle, dans la nuit, ouvre le vaste par son chant.